



**De partout,
de nulle part,
et d'ailleurs...**

Alain Kotsov

©Alain Kotsov 2009
Alain Kotsov

De partout, de nulle part, et d'ailleurs...

LA CASSEROLE MAUDITE

La petite Aurore vit le jour à l'hôpital américain de Neuilly. Son père était roi du pétrole et sa mère reine de beauté. Elle avait tout pour devenir un jour une belle princesse.

Le baptême eut lieu à la Madeleine et fut suivi d'une somptueuse réception au pavillon Gabriel.

Vers minuit une femme à l'air très méchant fit irruption dans la foule des invités composée de marquis, de duchesses, et de capitaines d'industrie ; rien que du beau monde. Les gens étaient tous un peu ivres et personne ne la remarqua. Elle s'approcha du berceau, sortit une baguette de son sac à main qu'elle brandit d'une façon étrange. Aussitôt la lumière s'éteignit à l'exception d'un spot qui éclairait la petite Aurore. La musique s'arrêta. La chenille que formaient à ce moment la plupart des

hôtes et qui serpentait entre les tables se figea subitement.

La méchante femme, qui était en fait une mauvaise fée, furieuse de n'avoir été invitée au baptême, était venue pour se venger de cette humiliation. Elle troubla le silence d'une voix forte en disant ces mots :

– Le jour où la princesse aura prononcé 233 fois le mot « casserole », elle mourra !

Un silence pesant retomba sur la salle. Puis le père s'approcha d'un pas digne de la méchante fée, et lui dit, d'un ton solennel :

– Croyez-bien que nous ne laisserons pas une telle chose se réaliser ! Nous lui dirons qu'il faudra bannir ce mot de son vocabulaire. Et votre sort n'aura aucun effet !

– Vous faites bien d'évoquer ce point - répondit la fée - j'allais oublier ! J'ajoute que toute personne qui tentera de révéler à la princesse la malédiction qui la touche sera sur-le-champ transformée en crapaud, avant d'avoir pu dire un mot.

Le père, consterné, les bras ballants, le regard vide, se taisait. La fée répéta :

– Je l'affirme ! Le jour où elle aura prononcé 233 fois ce mot, ce jour-là elle mourra ! »

Puis elle sortit sous les yeux médusés des 300 invités.

A ce stade du récit je dois m'adresser, en aparté, au lecteur. Cher ami, les lignes qui précèdent te rappellent-elles un récit que ta maman te racontait pour t'endormir quand tu étais enfant. Si ce n'est pas le cas interromps ici ta lecture et procure-toi le texte de ce conte. Il se nomme « la belle au bois dormant » et se trouve dans un recueil intitulé « les contes de ma mère l'Oye » de Charles Perrault. On le trouve partout en édition de poche pour une dizaine d'euros. Si tu es réfractaire à la lecture, mais dans ce cas pourquoi prends-tu la peine de me lire ? Tu peux louer la vidéo du film homonyme des studios Disney qui traite du même sujet. Il est en effet indispensable, pour saisir tout le sel du texte que voici, de connaître le conte original.

Revenons à notre histoire.

Les parents d'Aurore furent désemparés. Après le baptême de la princesse ils prirent toutes les dispositions nécessaires pour que leur fille n'eût jamais à prononcer le mot « casserole ». Ils s'installèrent dans un château isolé où elle fut élevée à l'écart du monde par des précepteurs qu'on avait mis au courant de la malédiction. L'objet maudit était aussi banni de la cuisine et on faisait chauffer le lait dans un faitout ou une poêle à frir, ce qui, il faut en convenir, n'était pas très pratique. La princesse aimait beaucoup faire la cuisine. Un jour qu'elle préparait un gâteau elle vit dans le texte de la recette qu'il y fallait 100 grammes de cassonade. Elle ne connaissait pas ce mot et quand elle ouvrit le dictionnaire pour en trouver la signification elle constata que la page avait été arrachée. Tous les livres, tous les films qu'elle voyait étaient soumis à une implacable censure. Si une casserole y apparaissait d'une façon ou d'une autre, on lui en interdisait l'accès ou on en produisait une version expurgée. Ses livres de recettes, par exemple, étaient pleins de trous et de ratures, elle se demandait pourquoi. Mais ces précautions s'accompagnaient pour Aurore d'une solitude forcée qu'elle avait de plus en plus de mal à supporter. A dix-sept ans elle n'avait aucun ami de son âge et en souffrait beaucoup. Elle supplia ses parents de lui permettre d'aller à des bals ou des réceptions où elle pourrait rencontrer d'autres princesses ; et surtout des princes...

Les parents accablés durent se résigner, car ils avaient l'esprit libre, et cédèrent à sa supplique. A quoi bon, en effet, vouloir préserver sa vie si c'était pour la rendre malheureuse !

Sa première sortie fut une catastrophe. C'était un repas donné par un fils de bonne famille, par ailleurs très sympathique. Aurore sentait qu'elle avait beaucoup de succès auprès des jeunes gens qui tous cherchaient à lui parler et la complimentaient sur sa robe et sa beauté. Même les jeunes filles, qui auraient dû manifester envers elle de la jalousie et rester à distance, se conduisaient plutôt de façon amicale et prenaient plaisir à lui faire la conversation. Tout se passait très bien. Jusqu'à ce que le dessert fût servi. C'étaient des profiteroles. Les assiettes, remplies de chouquettes fourrées de crème glacée, avaient été disposées sur la table par les domestiques et un valet faisait le tour des convives pour verser dans chacune d'elles un nappage de chocolat chaud.

– Quel est le récipient que tient ce larbin? Je n'en ai jamais vu ! dit-elle à son voisin de droite, un marquis aux charmants yeux bleus.

– Ben... c'est une casserole.

– Une casserole ? Quel mot étrange !

– Comment ça ! Vous n'avez jamais vu une casserole ?

– Comment dites-vous, casserole ? C'est bien « casserole » que vous avez dit ?

Pendant une bonne partie de la soirée la conversation tourna autour de ce sujet. Si bien que lorsque la princesse regagna son château après s'être fait conduire par le marquis dans une Porsche rutilante jusqu'au portail, elle avait à son passif une bonne trentaine de prononciations du mot interdit. A ce rythme-là elle n'atteindrait jamais l'âge de la retraite. Dans l'ignorance où elle était maintenue, cette soirée lui avait pourtant semblé très bénéfique et elle se mit à multiplier les sorties. Elle demanda à ses parents de lui offrir, pour son dix-huitième anniversaire, une batterie de cet ustensile si pratique. Elle ne comprenait pas l'état d'abattement dans lequel cette demande avait plongé ses parents. Ils devenaient de plus en plus bizarres !

Un soir, comme elle s'apprêtait à sortir, son père l'avait retenue par la manche de sa robe et lui avait dit :

– Ecoute, ma fille chérie, fais bien attention. Ne t'avise plus jamais de...

– De quoi Papa ?

– De faire ce qu'il ne faut pas faire, de... rien, ce n'est rien.

En parcourant la grande allée du parc elle avait ouvert son sac à main pour en vérifier le contenu. Il y avait bien la bombe anti-agression, une boîte non entamée de douze préservatifs et un tube d'Alka Seltzer. Que pouvait-il lui arriver ?

Elle avait ensuite été en discothèque avec le marquis aux yeux bleus, qui était maintenant son petit ami. Elle s'était follement amusée et, devant le portail, elle l'avait pris par la main et attiré vers les profondeurs du jardin à l'anglaise, pour une promenade romantique au clair de lune. Ils s'assirent au bord d'une mare sur un banc de pierre et écoutèrent le chant mélodieux des crapauds ; parmi lesquels se trouvaient deux précepteurs, un PDG et un ministre, qui n'avaient su tenir leur langue. Puis ils devisèrent sur la beauté du ciel nocturne

– Vois cette constellation, disait le marquis. C'est celle qui permet de repérer l'Étoile Polaire. On l'appelle Grande Ourse ou grand chariot. Mais certains esprits moins romantiques la nomment « grande casserole ».

– C'est vrai, vu comme ça on dirait une casserole (118). Les quatre étoiles qui forment une espèce de rectangle évoquent le récipient, et les trois autres ressemblent au manche d'une casserole

A ce stade du récit je dois une fois de plus apostropher le lecteur. Cher ami, tu as sans doute constaté que, quelques lignes plus haut se trouvent des chiffres entre parenthèses. Il s'agit d'une indispensable entorse aux conventions littéraires. Mais le texte que tu as sous les yeux prétend-il être conventionnel ? Quoi qu'il en soit, tu as remarqué, cher lecteur, que ces chiffres suivaient le mot « casserole » et tu auras sans doute deviné, car tu es très intelligent, qu'ils indiquent le nombre total de fois que notre héroïne a prononcé ce mot dans sa vie. Nombre primordial dans le déroulement de l'intrigue, ainsi que tu l'as certainement compris. Reprenons donc notre récit alors que ce nombre vient d'atteindre la valeur 119. Et qu'il ne reste à la princesse plus que 114 « casseroles » à vivre :

Les deux amants passèrent le restant de la nuit à s'embrasser, ce qui n'eut que des conséquences bénéfiques pour la princesse. D'abord, elle y prit un grand plaisir, et surtout sa bouche fut occupée à autre chose que prononcer le mot « casserole », ce qui ne pouvait qu'augmenter son espérance de vie.

Peu de temps après, ils décidèrent de se marier.

Tout le gratin de la société fut invité à la noce et tout le monde s'amusa beaucoup. Excepté les parents d'Aurore qui faisaient une tête d'enterrement. Ils ne quittaient pas leur fille d'une semelle, au grand étonnement des convives, et chaque fois que la conversation tournait autour de la cuisine, de la métallurgie (ce qui était quand même assez rare) ou de l'astronomie, ils tentaient de faire diversion en poussant un cri strident ou faisaient mine de trébucher et s'étaient par terre. Ce comportement étrange jeta une petite tache d'ombre sur la fête, par ailleurs très réussie, mais il permit peut-être à la princesse de ne pas diminuer son capital. Elle ne faillit qu'une fois, à la fin de la soirée, quand l'atmosphère solennelle et romantique qui présidait à la cérémonie avait laissé place à une ambiance plus décontractée et bon enfant. On venait de chanter « les filles de Camaret » et la princesse et son époux racontaient, au milieu d'un cercle d'amis, les circonstances de leur rencontre et leurs premiers rendez-vous.

– Quand j'ai vu le regard que me jetait Gonzague, disait Aurore, à la fin de cette soirée chez Maxim's, j'ai réalisé qu'il..., que je..., enfin comment dire ? Que j'allais passer à la casserole (137).

Sa mère, qui se trouvait à portée de voix poussa un grand cri et en eut un malaise. Que l'on mit sur le compte du Champagne. Et de la verdeur des propos de sa fille.

Le lendemain matin les jeunes mariés partirent en voyage de noces. Depuis la voiture ils faisaient des signes à leurs amis. La Porsche démarra sur les chapeaux de roue. À peine avait-elle fait dix mètres qu'un énorme bruit de ferraille se fit entendre à l'arrière. Gonzague freina brutalement et Aurore se retourna instinctivement. Elle partit d'un grand éclat de rire.

– Regarde, chéri ! On nous a attaché à l'arrière une traîne de casseroles (138) !

Les tourtereaux élurent domicile dans un château magnifique du Val de Loire, entre Saumur et Tours. Dans une région malheureusement réputée pour sa gastronomie, où le mot « casserole » revient un peu plus souvent qu'ailleurs dans les conversations. Un soir, alors que son mari traitait une importante affaire qui le retiendrait jusque tard dans la soirée, Aurore décida de lui préparer elle-même des rognons de veau à la sauce mère, un plat dont il raffolait. Elle renvoya les domestiques,

enfila son tablier, et s'activa dans la cuisine. Elle avait réuni tous les ingrédients sur le plan de travail en marbre de Carrare. Il fallait d'abord préparer un roux brun. Et aucun des récipients suspendus au mur ne semblait lui convenir.

– Où se trouve donc cette petite casserole (229) émaillée ? La rouge qui est si pratique pour faire les sauces. J'aurais juré qu'elle se trouvait dans le placard du bas. Mais elle n'y est pas ! Je ne vais quand même pas faire ma sauce dans cette grande casserole (230). Où ai-je donc fourré cette petite casserole ? (231)

Aurore ouvrit tous les éléments de la grande cuisine, sans y trouver ce qu'elle cherchait. Puis elle se souvint.

– Oui, je l'ai posée sur l'étagère du haut dans le buffet de la salle à manger pour faire de la place quand Gonzague m'a offert cette nouvelle batterie de casseroles ! (232)

Elle se rendit à la salle à manger. Ouvrit la porte du buffet. L'objet était placé sur la plus haute planche. En se haussant sur la pointe des pieds elle parvenait à peine à le toucher. Elle réussit à le faire tourner en appliquant son doigt sur la paroi émaillée. Quand le manche fut à sa portée, elle sauta sur place et réussit à le saisir.

– Enfin ! J'ai réussi à l'attraper, cette putain de casserole ! (233)

Mais elle ne tenait le manche que du bout des doigts et lâcha prise tout en perdant l'équilibre. La casserole en fonte émaillée commença à basculer dans le même temps que la princesse s'étalait de tout son long sur la moquette. Elle relevait la tête lorsque l'objet lui percuta violemment le cuir chevelu. Elle sombra aussitôt dans un sommeil sans rêve. Que la science moderne appelle prosaïquement coma.

Au bout d'un quart d'heure elle ouvrit un œil, puis l'autre. Elle se releva et continua de préparer les rognons de veau. Elle ne mourut pas ; elle ne dormit même pas cent ans, seulement quinze minutes. Par la suite elle vécut très heureuse avec son époux et ils eurent beaucoup d'enfants. La malédiction de la méchante fée ne s'était pas réalisée. On peut se demander pourquoi. En voici la raison :

Le jour du baptême d'Aurore une bonne fée se trouvait parmi les invités. C'était sa marraine, l'ancienne baby-sitter de son père qui, malgré ses origines roturières, avait obtenu ce grand honneur. Dans le brouhaha qui avait suivi la sortie de la méchante fée, nul n'avait remarqué le manège de cette petite bonne femme rondelette. Alors que l'esprit du sort rôdait encore dans la salle, elle s'était isolée dans un recoin et avait sorti de son sac une petite baguette. Il fallait agir vite. Le pouvoir de la méchante fée était très puissant. La marraine ne pouvait annuler le sort, mais seulement le commuer. Face au mur, en agitant sa baguette, elle avait psalmodié d'une voix basse :

– Non ! La princesse Aurore ne mourra pas ! Le jour où elle aura prononcé 233 fois le mot « casserole », ce jour-là... euh... ce jour-là... elle s'en prendra une sur la gueule !

LE SIGNE

Fernand Valentin avait juste onze ans lorsque la guerre éclata. Il accueillit cette nouvelle avec enthousiasme car il avait été élevé dans la haine des Allemands. D'ailleurs on ne les appelait jamais

ainsi à la maison ; on ne parlait que des « Boches ». Son père avait fait la grande, la « der des ders », et en avait ramené un éclat d'obus toujours fiché dans son épaule, une légion d'honneur et quantités d'autres médailles, et surtout une hostilité inconditionnelle envers tout ce qui habitait de l'autre côté du Rhin.

Fernand avait la tête pleine des récits paternels, de la boue des tranchées, du Chemin des Dames, de Verdun, des charges à la baïonnette sous le feu des mitrailleuses ennemies. Comme il était fils unique, il avait beaucoup profité de la conversation de ses parents qu'alimentaient les nouvelles inquiétantes venues de Germanie. La chute de la république, l'ascension d'un petit caporal revanchard, les cérémonies gigantesques illuminées par les torches brandies par les guerriers teutons, l'Anschluss, l'invasion de la Tchécoslovaquie. La svastika étendait son emprise sur l'Europe et l'on pressentait qu'elle allait bientôt menacer la France.

Dans le petit village du Nord où habitaient les Valentin, à quelques kilomètres de la frontière belge, la guerre de 14-18 avait marqué, plus qu'ailleurs, l'esprit des habitants. On y avait vu passer dès les premiers jours du conflit le flot des réfugiés venu de Belgique, bientôt suivi par les colonnes de uhlands qui imposèrent leur loi germanique et firent main basse sur le pain, les pommes de terre, et les quelques cochons et volailles qu'on élevait dans les arrière-cours. S'ensuivirent quatre années de privations durant lesquelles les habitants eurent tout le temps de ruminer leur haine des envahisseurs. Quatre ans de sacrifices forcés au bénéfice de l'armée allemande, durant lesquels quelques enfants et vieux, affaiblis par le manque de nourriture, moururent de maladie. En avril 1917, deux gosses, accusés de chapardage dans les cantines des soldats avaient même été battus et mis au cachot pour une semaine.

À la signature de l'armistice le tiers des jeunes garçons qu'on avait envoyés au front n'étaient pas revenus. Parmi les autres, Eugène Valentin faisait figure de héros de la commune et Fernand était très fier d'être le fils d'un brave. Il regrettait de ne pas avoir quelques années de plus pour pouvoir en découdre avec les boches. Le jour où la Wehrmacht pénétra en Belgique il entreprit de creuser une tranchée dans le champ qui bordait la maison. Il fut vite rappelé à l'ordre par sa mère mais ne renonça pas à son idée de faire une action pour son pays. Il pensait posséder des atouts pour arriver à ses fins ; outre l'expérience du combat que lui avait léguée son père, un canif de poche et quelques outils qu'il avait réunis dans une petite remise attenante à la maison, il y avait cet objet dont tous ignoraient l'existence : un revolver de facture américaine et en parfait état de fonctionnement qu'il avait gagné aux billes et que le père d'un de ses camarades avait trouvé sur un cadavre à la fin de la dernière guerre. Fernand, quand il était seul à la maison, sortait l'arme de sa cachette entre deux lames du plancher, faisait jouer le percuteur, introduisait les balles dans le barillet, en prenant toujours garde que le coup ne partît. Il avait acquis une parfaite connaissance du maniement de ce pistolet en regardant les films de Douglas Fairbanks et il savait quoi faire pour l'utiliser contre l'ennemi.

Lorsque les troupes franco-anglaises furent encerclées dans la poche de Dunkerque, le village était déjà envahi et le front se situait à quelques kilomètres du village. Des fantassins, l'air conquérant, passaient dans les rues et, parfois, des avions marqués sur la queue de la croix gammée volaient en rase-mottes au-dessus de la maison. C'est alors que Fernand décida de passer à l'offensive. L'école était fermée pour cause de guerre et il jouissait d'une totale liberté ; quand ses parents étaient sortis, il s'installait dans une petite cache qu'il avait aménagée dans la haie qui bordait le champ où personne ne pouvait le voir. De là il guettait les appareils de la Luftwaffe, son

pistolet à la main. Il en vit passer des dizaines mais aucun ne daignait se présenter juste à la verticale de sa batterie antiaérienne improvisée. Jusqu'au jour où un Stuka, évoluant très près du sol, survola la cache. Fernand ajusta son arme et tira. Il fut surpris par le bruit et le recul violent qui lui endolorit le bras et l'épaule. Mais la fierté d'avoir pris sa part au combat lui fit oublier sa douleur. Il suivit l'avion des yeux jusqu'à le perdre de vue. Aucune fumée n'en sortait mais après une demi-minute il vira sur la droite. Fernand fut persuadé que le pilote, blessé, ne pouvait plus diriger son appareil, et qu'il s'était abîmé dans la mer.

Le bruit de la détonation fut couvert par celui du moteur et ne fut pas remarqué. Fernand, dont les oreilles bourdonnaient, crut pourtant que tout le village l'avait entendu et, par crainte de représailles de l'ennemi, et surtout de ses parents, décida une trêve unilatérale, le temps de trouver un autre poste de tir plus éloigné des habitations. Quoi qu'il en soit, ce haut fait d'arme n'avait pas eu grand effet sur le déroulement des hostilités. Le désespoir et l'abattement succédèrent à la torpeur indéfinissable qui avait marqué cette époque qu'on appelait la « drôle de guerre ». Décidément, pensait Fernand Valentin, celle-ci ne ressemblait pas à l'autre, celle du père qui avait duré quatre ans. À ceci près qu'elle aussi était finie ; qu'il y avait eu un armistice, et que les boches occupaient la région ! Ils avaient investi la mairie et remplacé le drapeau bleu blanc rouge par un autre sur lequel figurait le signe qui était celui de l'ennemi d'aujourd'hui que Fernand avait appris à connaître en regardant les actualités au cinéma, ce signe qui ornait les bannières et les fanions des soldats marchant au pas de l'oie et que reproduisait l'arrangement des manifestants venus acclamer le Führer. Bien que son père fût assez instruit et tentât de lui expliquer la situation politique de l'Europe, tâche pour le moins ardue, surtout à cette époque troublée, Fernand voyait la guerre d'une façon très simpliste. Ce n'était qu'un enfant et il puisait davantage sa connaissance dans les conversations de cours de récréation et dans les films que dans les propos des adultes. Il avait lu dans le journal que la propagande nazie prônait la supériorité de la race indo-européenne et stigmatisait les Américains. Il en avait déduit qu'Hitler voulait que l'Europe s'unît avec les Indiens contre les cow-boys !...

Au printemps de 1937 un nouveau était arrivé à l'école du village. Il était venu sans ses parents et habitait chez le facteur et sa femme qui n'avaient pas d'enfant et le présentaient comme leur neveu. Mais il s'appelait Grunenberg, et Fernand, ainsi que beaucoup de ses camarades, disait que c'était un boche. D'ailleurs il venait d'Alsace ; et peut-être de plus loin... Il répondait qu'il était juif, et que ce n'était pas du tout la même chose ; et que c'était justement les boches qui l'avaient chassé de son pays. Fernand avait compris qu'il s'agissait d'un agent de la cinquième colonne, venu préparer l'invasion. Et les faits lui avaient donné raison, ils étaient là ! Et un beau jour, peu de temps avant l'arrivée des allemands, il était parti. Un boche en moins, c'était une bonne chose ! Mais aujourd'hui il y en avait plein ! L'oncle de Grunenberg avait reçu quelques jours après son départ une lettre d'Espagne lui disant qu'il était bien arrivé. Fernand pensait que le facteur, qui avait un nom bien français, était ou très naïf, ou bien travaillait pour l'ennemi. Il commença de se méfier de cet homme et n'exprima plus ses opinions patriotiques en sa présence.

La guerre était finie en France mais la bataille continuait dans le ciel d'Angleterre. Eugène Valentin, qui comprenait un peu l'anglais, écoutait le soir les informations venues de Londres sur son poste de TSF. Parfois, il y avait des émissions en français que Fernand pouvait comprendre et qui disaient que tout espoir n'était pas perdu. Alors que tous les gens du village s'étaient ralliés au vieux maréchal qui, après avoir incarné la victoire, ne leur promettait qu'une défaite honorable, la famille Valentin, à l'image du chef de famille, avait opté, bien avant l'heure, pour la résistance, au moins

morale !

Le ciel du Nord, plus que jamais hanté par les avions allemands qui allaient chaque jour porter la mort, ou la recevoir, de l'autre côté du Pas de Calais, était devenu un objet de contemplation pour le jeune Fernand. Il avait renoncé à l'attaque directe. Les appareils ennemis étaient trop nombreux et, s'il en abattait un, il serait repéré et bombardé. Il s'était donc affecté à une mission d'observation et passait tout son temps libre dans la cache où il avait obtenu sa première victoire, notant sur un cahier les passages d'avions, avec les heures, le nombre d'appareils en formation, l'altitude etc... Il essayait, en calculant la différence entre la quantité d'avions en partance pour l'Angleterre et ceux qui en revenaient de déduire le nombre d'engins abattus par les alliés. Il trouva, dans un premier temps, que ses résultats corroboraient en gros les communiqués de radio Londres. Mais le jour où il obtint une différence négative il dut admettre que sa méthode était erronée et que, à moins de croire à une génération spontanée qui ferait apparaître par miracle des chasseurs allemands sur le théâtre des opérations, elle ne pouvait s'expliquer que par le fait que les avions ne prenaient pas toujours le même chemin à l'aller et au retour. Il abandonna sa mission mais continua de passer ses journées dans la cache, en lisant des illustrés, mais avec son revolver ; au cas où...

Un après-midi, alors qu'il somnolait dans son abri, sa rêverie fut interrompue par le son d'un moteur, irrégulier et semblant très proche. Il se redressa, regarda dans la direction d'où venait le bruit et eut juste le temps de voir un avion suivi d'un panache de fumée noire et qui volait si bas qu'il disparut aussitôt de sa vue derrière un petit bosquet. Le vacarme de l'engin entrecoupé de petites détonations se mêla bientôt à un bruit de tôle froissée et, après quelques secondes, le silence revint sur la campagne. Fernand, saisissant son arme dont il avait chargé le barillet, se leva et courut vers l'appareil. Celui-ci était à demi enterré au milieu d'un champ de pommes de terre où il avait creusé un long sillon avant de s'arrêter, incliné sur la gauche. Quand il arriva à sa hauteur, Fernand monta sur l'aile qui touchait presque le sol et se dirigea vers le cockpit en pointant son revolver devant lui, tenu entre ses deux mains crispées.

Il n'avait jamais vu un avion de si près, et il réalisa dans le même temps que c'était la première fois qu'il pouvait en observer un du dessus. C'était grand et bizarre, puissant et fragile en même temps. Celui-là était un ennemi, il y avait le signe, et même plusieurs. Le pilote, abasourdi par le choc, reprenait ses esprits sous les yeux de l'enfant. Il débloqua la verrière et la fit glisser en arrière ; puis il tourna la tête à droite et à gauche et aperçut le garçon. Il avait une belle moustache châtain et des yeux bleu ciel qui exprimaient à la fois la fatigue et l'étonnement. Il fit un effort pour se redresser et prononça quelques mots étranges. Fernand appuya sur la détente en hurlant : « tiens ! Sale boche ! ». La balle traversa le cou, tranchant la carotide et brisant une cervicale. Fernand vit la bouche du pilote se crispier de douleur et les yeux bleus perdre leur éclat. Il s'enfuit et la dernière vision du monde qu'eut le pilote fut celle d'un enfant, courant dans un champ, un revolver à la main. Un flot de sang jaillit de sa bouche et coula sur la tôle du Spitfire, juste à l'endroit où le capitaine Piotr Landowski, officier de l'escadron polonais de la RAF, avait peint de sa main les treize croix gammées qui symbolisaient ses victoires dans ses duels aériens contre les chasseurs nazis.

LA VENGEANCE DE MAHIR

C'était à une époque où, comme dans celles qui la précédèrent ou la suivirent, les hommes, partout, se faisaient la guerre. Sept siècles après la mort du Prophète, le rêve d'unité de ses descendants ne s'était toujours pas réalisé. La terre, à cette époque, était encore plate ; vue du ciel, elle ressemblait à un vaste champ parsemé çà et là de fourmilières qui s'affrontaient en des combats incessants.

Au milieu de ce chaos, les anges qui habitent le ciel pouvaient distinguer un trait, un chemin grouillant d'insectes, une ligne très fine, barrant le sud de l'Asie du levant au couchant, semblable à ces colonnes de fourmis qui se constituent pour acheminer jusqu'au fond de leur terrier les myriades de bouchées qu'une source de nourriture leur a prodiguées. Cette ligne, reliant les forêts de Thrace aux sommets de l'Hindou-Kouch, et se prolongeant même plus loin à l'est et à l'ouest, jusqu'aux grandes cités d'Europe et au cœur du Céleste Empire, était nommée « Route de la Soie ». Toutes les races, toutes les religions, toutes les langues s'y côtoyaient : Chameliers d'Arabie, bijoutiers syriens, tisserands juifs, orfèvres égyptiens, ouvriers et mercenaires venus de Palestine, d'Arménie, de Grèce ou d'Anatolie, soldats déçus du pays des Francs que les vagues de croisades avaient conduits à s'échouer sur les sables de l'Orient, négociants indiens, drapiers chinois..., elle était le lieu de rencontre de toutes les cultures et civilisations écloses dans le vieux monde.

Elle s'était formée, petit à petit, au cours des époques précédentes, quand les riches potentats de la vieille Europe découvrirent cette étoffe aux reflets magiques, dont le secret de fabrication, jalousement gardé, demeura pendant des siècles l'exclusive propriété des gouvernants de l'Empire du Milieu, où sa divulgation s'y voyait punie d'une décapitation immédiate. Les seigneurs féodaux, les princes et les rois qui régnaient sur les terres du ponant étaient loin de s'imaginer que la soie de leurs surplis et des robes de leurs courtisanes avait été filée par des petits vers avant d'être tissée par les mains expertes de milliers d'ouvrières aux yeux noirs en amande et au teint de cuivre. La soie, la principale matière qu'on véhiculait sur cette route, et dont elle tirait son nom, n'était cependant pas le seul produit qu'on y voyait circuler. Toutes les richesses d'Orient et d'Occident : or, vaisselle, café, opium, armes, thé, safran, pierres précieuses, sel, épices... garnissaient les sacs, les bourses et les coffres, attachés aux flancs des chameaux ou charriés par les attelages tirés par des bœufs ou des chevaux.

Plus qu'une simple voie de communication, la Route de la Soie formait un pays, au peuple très disparate. On y naissait, on y mourait, et souvent on y passait tout le temps de sa vie. Pour beaucoup de nomades qui la parcouraient, que leurs cheveux fussent blonds comme le blé ou noirs de jais, lisses ou crépus ; que leur peau fût claire ou sombre, qu'ils parlassent l'arabe, l'hébreu, les langues des plaines d'Asie centrale, celles des montagnes de l'Altaï, celle des Francs, des Roumis ou des Grecs, les notions de racines et d'attachement à un lieu de naissance ne signifiaient pas grand-chose ; si on leur avait demandé de situer leur pays, la plupart auraient répondu qu'ils étaient de la Route, celle qu'on parcourt en voyant chaque jour une fois le soleil devant soi ; le matin quand il se lève ; ou le soir quand il se couche.

Mahir faisait partie de ce peuple. Davantage encore que tous les autres hommes, voyageurs et sédentaires, qui le constituaient. Né d'un père turc, d'une mère arménienne, ayant une grand-mère juive et l'autre franque, il avait été abandonné sur la route, alors qu'il n'était qu'un nouveau-né ; comme Moïse sur les eaux du Nil, dans un berceau en osier, juste avant le passage d'une caravane de chameliers. Sa mère, pourchassée par une horde de bandits qui venaient d'assassiner son mari, ne

trouva d'autre solution, juste avant de se faire rejoindre par ses poursuivants, et d'être enlevée, puis réduite en esclavage et vendue sur la côte du Yémen, que de confier son enfant au peuple de la Route.

Mahir fut adopté par Abdullah, le chef de la caravane ; et élevé par Nour, sa première femme. Il vécut une enfance heureuse, passée à parcourir le grand fleuve humain au gré de ses courants. Au fil des années se révélèrent chez lui un charme et une autorité qui surprirent ses parents adoptifs. Sans être exceptionnellement beau, plutôt petit et fluet, il possédait cependant le don de plaire. La fluidité de ses gestes, l'élégance de sa démarche, et surtout la brillance de ses yeux, attiraient tous les regards, et suscitaient l'intérêt de tous : autant celui des vieux commerçants que celui des jeunes filles...

Au contact des marchands venus de toutes les régions du monde, Mahir fit son éducation. Assoiffé de connaissances, il mettait à profit chacune des haltes de la caravane pour s'entretenir avec les voyageurs. Ces périodes de repos duraient parfois plusieurs semaines ; dans les villes ayant poussé çà et là sur le chemin, comme des arbres sur les bords d'une rivière ; ou dans les caravansérails ponctuant la Route de la Soie, distants entre eux d'une journée de chameau. Ce fut l'occasion pour le jeune homme de tout apprendre du monde. Celui qui bordait la route, bien sûr, mais aussi celui de contrées lointaines que leurs habitants, charriés par de plus petites routes qui s'y jetaient, quittaient pour fuir la misère ou pour y rencontrer la richesse et l'aventure.

C'est ainsi que Mahir, par la grâce d'une grande intelligence et d'une intense curiosité, devint très instruit. A l'âge de vingt ans, il connaissait plusieurs langues, savait lire et écrire dans tous les alphabets, et n'ignorait rien de l'Histoire, de l'astronomie, de la science des chiffres, et de la religion. Ses talents ne se limitaient pas seulement aux travaux de l'esprit ; il pouvait, comme tous ses compagnons, galoper sur un cheval, ferrer ou seller une monture, traire les chamelles, tirer à l'arc et se battre au sabre. Mais ce qui le plaçait au-dessus des autres, c'était l'extrême habileté de ses mains. Il dessinait admirablement, et aurait pu sans difficulté réaliser de magnifiques portraits. Mais la représentation de la nature n'étant alors pas très bien vue par certaines écoles de l'Islam, il dut cantonner ses œuvres picturales à la calligraphie. On y reconnaissait son excellence ; il vendait à des marchands de passage des rouleaux de parchemin couverts de sourates enluminées, dont un orna un jour le mur de la chambre du roi d'Angleterre sans qu'il n'en sût rien. Mais sa véritable vocation, il la découvrit au cours d'un séjour qu'il fit à l'Ouest de l'Anatolie, dans une petite ville bâtie à flanc de rocher au bord d'un lac, entourée de forêts, où un vieux bijoutier grec qui l'avait pris en affection l'invita dans sa maison pour lui enseigner l'art de tailler et d'enchâsser les pierres précieuses.

Sur la grande route, les matières premières ne faisaient pas que transiter. Des milliers d'artisans s'y étaient établis, qui multipliaient, grâce à leur talent, la valeur des produits bruts. Ainsi, un rubis ou une émeraude, semblable à un gros caillou, provenant de mines situées au cœur des jungles humides, dans des pays alors complètement inconnus des caravaniers, et vendue à un habile orfèvre, reprenait son chemin après avoir séjourné quelques semaines dans l'atelier, en ayant acquis un prix équivalent à plusieurs dizaines, voire centaines de fois, celui qu'il possédait à l'origine.

Mahir se sentit las d'une vie d'incessants voyages. Il supplia son père de lui permettre de s'établir dans cette ville qui lui semblait un paradis. Il pensait, dans l'ignorance de sa jeunesse, y prendre femme, y faire carrière et y passer le reste de ses jours. Il se trompait ! Comme un morceau de tissu accroché à l'aspérité d'une basse branche sur les rives d'un fleuve bouillonnant, il ne tarderait pas à être de nouveau emporté par le courant. Il fit ses adieux à sa famille, en sachant très

bien que cette séparation ne pouvait être définitive. La caravane de son père Abdullah repasserait inmanquablement sur son lieu de résidence ; dans trois mois, six mois, ou un an. Puis il consacra tous ses efforts à acquérir, sous la férule de son vieux maître, la maîtrise de l'art subtil de la joaillerie.

Au bout de trois ans d'études acharnées, il en maîtrisait toutes les finesses. Dans toute la région, et d'un bout à l'autre de la Route, les bijoux confectionnés de ses doigts acquirent une incomparable renommée. De tous les coins de l'Orient on organisait des expéditions de plusieurs semaines dans le simple but de posséder un joyau issu de son atelier. Le vieux maître s'éteignit un jour, dans la sérénité, conscient d'avoir transmis son art à un digne héritier. Et Mahir, dont les amitiés ténues et les amourettes superficielles qu'il avait entretenues dans la ville n'égalèrent jamais l'affection qu'il ressentait pour celui qui lui avait tout appris, fut de nouveau en proie à l'ivresse de la course vers l'horizon.

Il entreprit un grand voyage vers le couchant, qui le mena bien au-delà de Constantinople, la ville qu'on considérait à l'époque comme la capitale occidentale de la Route de la Soie. Jusqu'aux rives d'un fleuve grand comme l'Euphrate nommé le Rhône. Dans le pays des Francs, il s'initia aux coutumes barbares ; apprit à jouer aux cartes, aux dés, et à tous les jeux où on misait de l'argent, absolument interdits dans le monde musulman d'où il venait. Il apprit aussi à tricher, un art dans lequel l'habileté de ses mains lui permit de devenir un maître, mais dont il n'abusa jamais pour tromper un adversaire de passage. Il n'utilisa le don qu'Allah avait dispensé à ses mains que pour subjuguier des assemblées, recueillir des acclamations, avant de rendre à ses partenaires malheureux, les pièces d'or et d'argent qu'ils croyaient avoir perdues sur la table d'une auberge. Car sa famille d'adoption lui avait inculqué une honnêteté scrupuleuse. Sur la Route de la Soie, quand on n'était pas bandit, on respectait à la lettre le commandement de l'Islam qui interdit le vol.

Alors âgé de vingt-cinq ans, Mahir décida d'interrompre son errance et de réintégrer son pays d'origine afin d'y faire fortune. De son séjour chez les chrétiens il gardait la maîtrise de certaines techniques, inusitées en Orient. L'évidence s'imposait qu'avec son talent et la profusion de richesses circulant sur la route et disponibles à bas prix, il aurait grand avantage à s'y installer pendant quelques années, quitte à reprendre son voyage, cette fois à la tête d'une caravane.

C'est ainsi que Mahir devint de nouveau sédentaire. Il jeta son dévolu sur une ville où se trouvait l'un des plus grands caravansérails de la route, à dix journées de chameau à l'est d'Ankara. Cette construction imposante, en forme de carré fortifié, comprenait tous les établissements nécessaires aux caravaniers qui y faisaient étape ; une immense auberge, des écuries et bâtiments pour loger les chameaux, des greniers, des garde-manger regorgeant de nourriture... Elle était la propriété de Muhtar, un homme de quarante ans, très influent, dont la richesse accumulée provenait de manœuvres douteuses et dont la réputation d'intransigeance et d'avarice s'étendait bien au-delà des murailles de la ville. Sans jamais s'être rendu coupable de vol, Muhtar n'hésitait cependant pas à user de moyens condamnables comme la corruption ou la tromperie pour parvenir à ses fins. On le soupçonnait même d'avoir eu parfois recours à l'assassinat pour se débarrasser d'un adversaire ou d'un concurrent gênant. Personne ne pouvait rien prouver de ces mauvaises actions car, si elles avaient été commises, c'était par des sbires à sa solde et non par lui-même. Et comme les juges les plus puissants se trouvaient sous son influence, il ne lui fut jamais rien reproché. Ce qui n'empêchait pas les commentaires d'aller bon train dans la ville et aux alentours. Muhtar était l'homme le plus détesté de la région ; car sa malfaisance ne se limitait pas aux nobles et aux riches ; il avait convaincu le sultan,

en usant de chantage, de lever des impôts exorbitants qui frappaient surtout les plus pauvres ; et dont une partie alimentait son coffre. Et il profitait outrageusement de sa situation pour exiger des chameliers qui faisaient étape dans son caravansérail des sommes abusives.

Cette désastreuse réputation arriva bien sûr dès son arrivée aux oreilles de Mahir. De la petite boutique où il travaillait, contiguë à l'auberge, il voyait souvent le propriétaire, et, au premier regard qu'ils s'échangèrent, le jeune homme décela chez lui une fourberie et une méchanceté qui devaient bientôt se confirmer. De son côté, Muhtar détestait les manières relâchées de ce garçon, corrompu par son séjour chez les Roumis, qui se pavanait, disait-il, comme un paon et qui lui semblait autant apprécié que lui-même se sentait haï. Mahir pensa d'abord, car il se sentait libre comme un nuage, à s'installer ailleurs, dans une autre ville, pour ne plus avoir affaire à cet homme sinistre. Mais, à sa grande surprise, une amarre bien plus solide que celles qui relient à la berge les immenses bateaux qui font escale dans le Bosphore se forma entre lui et cet endroit, où jamais il n'aurait pensé être retenu prisonnier. La corde qui attachait le nuage au lieu de son étape avait pour nom Semra. Par malheur, elle était la fille de Muhtar, et venait d'atteindre, avec ses dix-huit ans, le paroxysme de sa beauté.

Les mœurs, au sein des caravansérails, n'avaient pas la rigidité qu'on connaissait ailleurs ; sous l'influence des nombreux peuples qui s'y côtoyaient, les limites de la bienséance s'y voyaient repoussées. Ainsi, les femmes ne portaient pas le voile comme à Damas ou à Bagdad et pouvaient se déplacer librement. Il y avait même, dans certains villages à l'écart de la route, des auberges où, disait-on, des jeunes femmes dansaient sous le regard des clients de passage. On prétendait même parfois qu'elles faisaient commerce de leurs charmes. Tout le monde connaissait ces rumeurs, mais on n'en parlait qu'à mots couverts.

Semra se considérait comme une jeune fille très vertueuse. Cependant il lui arrivait souvent de se faire inviter par des voyageurs et de tenir des conversations, en toute innocence, avec des gens venus de tous les pays. C'est ainsi qu'elle connut Mahir. Deux jours après son installation, juste après la tombée de la nuit, assis en tailleur au centre d'un groupe d'hommes et de femmes à la peau tannée et vêtus, à la mode des steppes, d'épaisses robes de lin brodé, il provoquait les rires bruyants de son assistance en effectuant des tours de passe-passe. Attirée par le bruit, Semra, qui venait de traire les brebis, s'approcha sans mot dire. Elle s'assit, assez loin du feu mais très près de Mahir, qui lui tournait le dos et ne la remarqua pas. Quand, à la faveur d'une facétie du jeune homme qui venait de faire disparaître le collier de bronze que lui avait confié une vieille femme, son rire cristallin éclata, il se retourna brusquement. Leurs regards se croisèrent. Les flammes se reflétaient sur la chevelure noire de Semra, et sur ses yeux, tout aussi noirs. Il sembla à Mahir qu'un feu intérieur habitait le corps de la jeune fille ; un feu longtemps contenu qui venait juste d'émerger à la surface, comme celui d'un volcan qui, après des siècles de tranquillité, illumine son sommet d'un éclat fantastique. Quant à elle, ne pouvant distinguer que la moitié du visage du garçon, l'autre restant dans l'ombre, elle vit dans son œil pétillant de lumière se refléter toute l'intelligence du monde.

Immédiatement ils tombèrent amoureux l'un de l'autre. Mahir retroussa ses manches et pointa vers la jeune fille sa main nue qu'il fit tourner d'un geste gracieux. Dans sa paume apparut, comme par miracle, une rose rouge qu'il lui tendit avec un sourire.

Le public, subjugué, ne disait mot. Semra se saisit de la fleur, détourna la tête pour dissimuler une larme d'émotion qui coulait sur sa joue, se leva, et s'enfuit.

Dans les jours qui suivirent la force de l'amour naissant qui occupait les pensées de Semra et

Mahir se manifesta de façon discrète. Chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion, elle passait auprès de sa boutique et, si elle avait la chance de le voir, lui lançait des regards furtifs, mais chargés de passion. Et lui, quand le soir tombait et qu'il allait rejoindre une assemblée de voyageurs qui l'attendaient avec impatience, priait Dieu en secret pour que sa bien-aimée rejoignît la fête. Hélas ! Muhtar, mis au courant par ses espions de l'intérêt qu'elle portait au nouveau venu, interdit à sa fille tout contact avec lui. Dès que la première étoile apparaissait au firmament, on fermait à clef les portes de la maison qui occupait un angle de la forteresse. Et Semra se trouvait cloîtrée, comme une odalisque en son harem. Pendant le jour elle prenait soin de ne pas s'approcher de la boutique du bijoutier par crainte de représailles de son père, et faisait un détour chaque fois que le trajet menant à sa tâche l'amenait à y passer. Les jeunes amants ne se rejoignaient que la nuit, au cœur de leurs rêves. Mais Muhtar aurait été bien présomptueux de croire qu'une porte et quatre murs pouvait constituer un rempart suffisamment solide pour interdire à un amour si puissant de franchir un aussi faible obstacle. Semra élaborait un plan qui lui permettrait de rencontrer son amoureux en toute discrétion ; une petite fenêtre de la maison, dans une pièce presque oubliée qui communiquait par un étroit corridor avec sa chambre, donnait sur l'extérieur de la forteresse ; surmontant un terrain envahi de broussailles et abrité des regards. Avec la complicité de ses sœurs, qui, ayant aussi souffert de la jalousie du maître, comprenaient très bien ses états d'âme, elle parvint à communiquer à Mahir l'existence de ce passage. Une échelle de corde reliée à une grosse ficelle munie d'un grappin fut dissimulée dans les taillis. Et, au milieu d'une nuit sans lune, alors que Muhtar et tous ses domestiques dormaient, les amoureux purent enfin s'enlacer pour la première fois.

Ils se réunirent ainsi, jusqu'à la prochaine nouvelle lune ; sans qu'aucun des occupants du caravansérail ne soupçonnât leur manège nocturne. Au cours de leurs entrevues, entre deux embrassades, ils évoquaient leurs projets d'avenir. Ils se voyaient déjà en heureux parents, entourés d'une marmaille d'enfants de tous âges, parcourant la Route de la Soie à la tête d'une interminable caravane chargée d'or et de pierres précieuses. Il ne restait plus qu'à convaincre le père intransigent, et Mahir était convaincu qu'en usant de son charme et de ses dons, il parviendrait, d'une façon ou d'une autre, à retourner la situation.

Dormant très peu, tant sa passion le tenait en éveil, et n'ayant rien d'autre à faire de ses journées, il les employait à travailler avec acharnement, taillant méticuleusement les gemmes les plus pures choisies dans les bourses des marchands orientaux et confectionnant les bagues, les colliers et les bracelets de métaux précieux où il les enchâssait. Tout l'éclat des pierres qu'il tenait dans ses mains habiles lui semblait bien terne en comparaison de celui des yeux de Semra. Il décida de lui faire un cadeau, qui fût à la mesure de l'intensité de son amour. Il avait acquis dans le cours de son voyage, au terme d'un long marchandage avec un vieux marchand birman, un magnifique rubis de couleur « sang de pigeon », d'une pureté incomparable. Il laissa dans cette négociation le quart de sa fortune, mais ne le regrettait pas. Cette pierre était la plus belle qu'il eût jamais vue.

Il consacra la moitié de son temps à confectionner une bague de fil d'or finement tressé, parsemée de petits saphirs et garnie en son centre du rubis éclatant. Quand ce chef d'œuvre fut achevé, il l'installa le soir même dans un superbe écrin tapissé de soie pourpre ; et quand Aldébaran apparut à l'horizon, à l'heure convenue avec son amante, il sortit discrètement de la forteresse et en longea les remparts jusqu'à l'angle que dominait la demeure de Muhtar. Il dégagea l'échelle souple de sa cachette de buissons et tira deux coups secs sur la ficelle qui pendait de la fenêtre. Il la sentit en réponse se tendre deux fois, le signal habituel, y attacha le premier barreau pourvu d'un grappin, et vit l'échelle s'élever en longeant le mur, puis s'immobiliser. Au cours de son ascension, son cœur

battait à tout rompre. Il porta plusieurs fois sa main à sa poche, instinctivement, pour y vérifier la présence du bijou.

Ce qu'il s'apprêtait à faire cette nuit-là lui paraissait de la plus grande importance. Et pas seulement pour Semra, qui se verrait offrir le plus fabuleux présent qu'elle eût jamais reçu, mais aussi pour son père ; connaissant la cupidité de cet homme, il était certain qu'en présence d'un tel joyau, Muhtar réviserait son jugement et accorderait la dot de sa fille à un prétendant capable de lui faire un cadeau valant plus de cent sequins de Venise.

Quand il atteignit le rebord de la fenêtre, il l'enjamba et bondit comme un chat dans la pièce obscure. Il eut juste le temps de chuchoter le prénom de son amante avant de sentir tous ses membres saisis par des mains puissantes et la froideur d'une lame d'acier qu'on plaquait sur sa gorge. Une lampe à huile s'alluma dans un coin de la pièce et le jeune homme comprit qu'il était perdu. Face à lui se tenait Muhtar, entouré de deux serviteurs, du chef de sa milice et du juge doyen. Trois soldats corpulents s'agrippaient à ses jambes et à ses bras tandis qu'un autre, à son arrière, le maintenait par les cheveux d'une main ; l'autre tenant la poignée d'un petit yatagan qu'il pressait sur son cou.

Mahir fut conduit à travers les pièces de la maison, pleines de serviteurs et de gardes, jusqu'à la grande salle d'apparat d'où Muhtar dirigeait son petit royaume. Une douzaine d'hommes à longue barbe, richement vêtus, qui figuraient parmi les plus influents notables de la ville, s'y tenaient rassemblés. On le jeta violemment sur le sol de marbre. Il n'avait pas peur ; il s'inquiétait seulement pour Semra. Que lui avait-on fait ? Aurait-elle pu le trahir ?

– Fouillez-le ! ordonna Muhtar.

Un soldat ne tarda pas à trouver l'écritoire et le présenta, en s'inclinant, à son chef. Celui-ci ouvrit la boîte, en sortit la bague, l'exhiba ostensiblement, et s'exclama :

– Voici ce que cet infâme gremlin est venu quérir jusqu'au cœur de ma demeure ! C'est un voleur, et il recevra le châtimeut que méritent les voleurs !

– Mais je ne suis pas un voleur ! – hurla Mahir – Ce bijou est à moi ! C'est moi qui l'ai fabriqué ! Et, se tournant en direction des soldats qui l'avaient surpris, il ajouta : Ces hommes peuvent en témoigner, je n'ai rien pris ; cette bague était déjà dans ma poche quand j'ai pénétré dans cette maison !

– Tu expliqueras ça au juge, répondit Muhtar avec perfidie. Il te reste quelques jours avant ton procès pour trouver le moyen de décrire ton goût pour les promenades au long des murailles et les escalades nocturnes. Qu'on le jette au cachot !

Le caravansérail était, bien sûr, pourvu d'une prison ; un petit bâtiment situé à l'écart du chemin menant à la ville où l'on enfermait tous ceux qui contrevenaient à la loi. On n'y demeurait jamais longtemps ; soit que la faute fût légère et que l'affaire se scellât par quelques coups de bâton, soit qu'elle fût jugée comme un crime et méritât la mort. Dans tous les cas les procès ne duraient jamais longtemps et on appliquait très vite la sentence. Mahir savait qu'il ne risquait pas la peine capitale, mais celle qu'il craignait lui semblait pire encore. En marchant vers la prison, au milieu d'une escorte menée par Muhtar, le cou enserré d'une corde tenue par un soldat, il élaborait déjà sa défense, inventant les formules qui pourraient convaincre le tribunal, et imaginant les traits d'esprit qu'il lancerait à la foule, provoquant des rires qui ne manqueraient pas d'influencer les juges en sa faveur.

Quand on verrouilla la grille de fer qui l'isolait du monde libre, Muhtar fit signe aux soldats de s'éloigner. Et il s'adressa au prisonnier, alors que nul ne pouvait entendre ses propos :

– Si, au cours du procès, tu prononces le nom de Semra, tu signeras son arrêt de mort ! Je la tuerai, je la tuerai de mes propres mains, bien qu'elle soit ma fille. Je ne pourrai supporter un tel déshonneur !

Mahir, bien que sa situation fût désespérée, en conçut un véritable soulagement. Ainsi, sa bien-aimée ne l'avait pas trahi ! En fait la trahison venait d'une de ses sœurs, la plus âgée, que son père avait surprise en compagnie d'un marchand byzantin alors qu'elle était promise à un riche caravanier persan. Son pardon ne lui fut accordé qu'en échange de toutes les informations concernant les relations entre sa cadette et le jeune bijoutier. C'est ainsi que Muhtar put tendre l'embuscade dans laquelle Mahir s'était jeté, comme un poisson dans le filet d'un pêcheur.

Le procès se tint au milieu de la cour du caravansérail, à l'endroit même où Mahir et Semra s'étaient vus pour la première fois. Une nombreuse foule y assistait, venue de la ville et des villages alentour. L'objet du délit, la bague sertie du magnifique rubis, reposait sur la table devant Muhtar qui dirigeait les débats.

Attaché sur une chaise, Mahir bouillait de colère ; mais à chacune des questions qu'on lui posa, il ne répondit que par son silence. Afin d'épargner la vie de Semra, il n'osa déclarer que sa furtive incursion dans la demeure de son père n'obéissait qu'à un rendez-vous d'amour. Et il réussit à ne pas sourciller lorsque le doyen, sous les acclamations de la foule, prononça l'impitoyable sentence :

« Au nom d'Allah et de son Prophète, le tribunal décide que le dénommé Mahir, convaincu de s'être rendu coupable de vol dans la demeure du révérend et noble citoyen Muhtar, notable vénéré de notre ville et président dudit tribunal, pour punition de son acte hautement nuisible, est condamné, conformément aux lois qui régissent la société des croyants, à avoir la main droite tranchée. La peine lui sera infligée demain, ici même, au lever du soleil. Puisse Allah avoir pitié de lui ; et puisse cette punition lui éviter dans l'avenir de commettre de semblables actions et de voir son âme plongée pour l'éternité dans les flammes de l'enfer ! »

Si Mahir ne manifesta aucune émotion à l'écoute de ce verdict, Semra en revanche, fondit en larmes. Toutes les paroles du jugement lui parvenaient à travers la grille du soupirail de la cave où elle était recluse. Elle passa toute la nuit à prier Dieu pour qu'il réparât cette injustice. Mais rien n'y fit !

Le lendemain, quand le bourreau abattit sa hache sur le poignet de Mahir, elle s'évanouit. On enterra, selon la coutume, la main jugée coupable devant la porte d'entrée de la boutique du jeune bijoutier. Puis il fut confié aux mains du plus grand chirurgien de la cité qui soigna sa plaie en quelques jours. Ses biens et sa maison furent confisqués, et on le bannit de la ville. Il se mit alors à errer sur la Route de la Soie, tenant de la seule main qui lui restait une sébile d'argent qu'il tendait aux voyageurs. On lui donnait volontiers quelques pièces de bronze, et souvent, un chamelier l'invitait à partager son repas et à passer la nuit sous sa tente. Ses rêves de fortune, et surtout d'amour, envolés, il consacra toutes ses pensées à l'élaboration d'une vengeance. Si, sur la longue route, les marchandises voyageaient au rythme du pas des chameaux, les nouvelles en revanche filaient à la vitesse du vent. Ce fait eut une grande importance, comme on le verra, dans le destin de Muhtar, de sa fille, et de Mahir.

Ce dernier apprit de la bouche des voyageurs que la caravane d'Abdullah séjournait présentement aux abords du Karakoum, le grand désert s'étendant aux confins de la Perse, et qu'il ne pourrait embrasser son père avant plusieurs mois. Il décida, tant était grande son impatience, d'ourdir sa vengeance sans l'aide de sa famille. Dans ce but, il se lia d'amitié avec un grand nombre de gens, et surtout les soldats qui escortaient les caravanes ; il leur racontait son histoire et sa sincérité paraissait tellement évidente que tous prenaient fait et cause pour lui. Une telle trahison semblait tout à fait conforme à la réputation de Muhtar. Et, comme tout le monde possédait une bonne raison d'en vouloir à celui-ci, une petite troupe d'hommes d'armes, de commerçants et de villageois, se constitua bientôt. Dans le dessein de supprimer l'indigne notable et de prendre sa place. Ces projets parvinrent vite à l'oreille de Muhtar. Il estima grand le danger qui le menaçait, donna de strictes consignes à ses soldats, et doubla sa garde personnelle.

Un soir, alors que Mahir marchait sur le chemin entre un petit hameau et un village de tentes, il vit apparaître devant lui ce qui lui sembla être deux vieillards vêtus de misérables haillons. Arrivé à leur hauteur, il distingua leurs paumes tendues qui réclamaient une aumône. Pris de pitié, et bien qu'il fût très pauvre, il saisit de son unique main sa bourse de toile et en desserra le cordon avec ses dents. A cet instant même il remarqua, malgré l'obscurité naissante, que l'une de ces mains dans lesquelles il s'apprêtait à poser une piécette portait sur le majeur un anneau d'or. Il eut juste le temps de reculer pour éviter le coup de sabre qu'un des deux sicaires lui assénait, et de saisir son yatagan. Mais de son seul bras gauche il ne put contenir l'assaut des deux hommes et reçut un coup d'estoc en plein cœur. Muhtar se réjouit grandement de cette mort et récompensa largement les deux assassins pour cette basse besogne. Et il tenta d'étouffer l'affaire en interdisant à tous les gens qui subissaient son influence de l'évoquer. Tout devait se passer comme si le jeune bijoutier n'eût jamais existé. Il escomptait surtout que le travail du temps, qui efface toutes les peines à condition qu'il dure assez longtemps, apporterait à sa fille l'oubli de cette aventure. Et qu'elle accepterait, après quelques semaines ou quelques mois de réclusion, un mariage de raison avec un riche marchand qui lui offrirait une vie dorée.

Mais la nouvelle de l'attentat, colportée par le vent, franchit sans peine les barreaux de la cellule où Semra se trouvait captive. Quand elle l'apprit, son désespoir fut si intense qu'elle mit tout en œuvre pour quitter sa prison. Usant de séduction et de ruse, elle parvint à convaincre le janissaire qui la gardait de l'autoriser à sortir un instant pour regarder le ciel, en lui faisant la promesse de ne pas s'échapper au dehors des murailles. Au milieu de la cour que le croissant de la lune illuminait, alors que tous les voyageurs dormaient, à l'endroit même de sa première rencontre avec Mahir qui était aussi celui de son supplice, Semra s'agenouilla et pria. Puis elle sortit d'un pli de son pantalon le petit poignard qu'elle y avait dissimulé, en pointa la lame sur son cœur, et se jeta sur le sol de terre battue.

Le janissaire fut décapité dès le lendemain et Muhtar offrit à sa fille des funérailles somptueuses. Il feignit le chagrin mais au fond de lui-même, il estimait juste la punition qu'elle s'était infligée. Après tout n'avait-elle pas fait alliance avec son ennemi mortel ? Et en continuant à vivre n'aurait-elle pas constitué une menace ? Il alla même jusqu'à se féliciter ignoblement en secret du fait que cet événement lui apportait l'économie d'une dot !

Peu de temps après, au cœur d'une nuit obscure, les soldats qui surveillaient les issues de la maison de Muhtar entendirent des bruits sourds et des cris étouffés provenant de la grande chambre

où leur maître dormait. Aussitôt, ils se rendirent à la grande porte de bois couverte de ferrures qui en gardait l'accès. Elle était, comme toujours, verrouillée de l'intérieur. Toutes les ouvertures reliant la pièce au corridor et à l'extérieur, garnies d'épais barreaux, paraissaient intactes. Les appels des soldats restant sans réponse, ils se mirent en quête d'un bélier et entreprirent d'enfoncer la porte. Ils découvrirent le corps sans vie du maître, gisant sur le sol de céramique. Son cou portait des marques profondes d'étranglement et ses yeux avaient été arrachés. Pourtant, en fouillant sous le lit et dans les armoires, on ne trouva aucune trace de l'assassin. Nul n'avait pu pénétrer dans la chambre, et encore moins en sortir !

Le lieutenant qui commandait le peloton des gardes interrogea ses soldats ; la sentinelle postée à la herse extérieure fermant le couloir d'entrée croyait avoir vu une forme sombre courant sur le sol comme une énorme araignée, se glisser entre les barreaux.

On passa toute la maison au peigne fin ; sans succès.

Le jour venu, on découvrit sur le sol de la cour, juste en face de la boutique abandonnée de Mahir, un trou béant ; qu'on s'empressa de reboucher.

IL COLORE DELL'ESTATE

Pietro Vantini fut le plus grand peintre de la renaissance italienne. C'est du moins l'avis unanime de ceux qui ont eu la chance de contempler ses toiles. Il serait audacieux d'affirmer que son talent éclipsait celui de ses célèbres contemporains : Leonardo da Vinci, Raphaël, Michel Ange... mais force est de constater que la comparaison entre son œuvre et celles des plus grands maîtres de l'époque tournait le plus souvent à son avantage.

Alors pourquoi un artiste aussi talentueux n'a-t-il laissé aucune trace dans la mémoire des hommes ? Et pourquoi ses tableaux n'ornent-ils pas aujourd'hui les cimaises des plus grands musées ? Tout simplement parce qu'il n'en demeure aucun ! Tous ou presque, ont péri dans les flammes ; quant à sa dernière toile, « Coucher de soleil sur l'étang de la villa Campobasso », ce qu'il en reste repose dans un lit de vase noirâtre, à dix pieds sous la surface, au fond du plan d'eau qui lui a donné son nom.

La cause en est que le génie de Vantini s'accompagnait, ainsi que c'est souvent le cas chez les artistes, d'une propension à l'extrême folie. Nous privant du bonheur d'admirer aujourd'hui des compositions qui seraient autant visitées que la Joconde ou le plafond de la Chapelle Sixtine si l'existence du maître n'avait été bouleversée par le dérangement de son esprit. Et si elle n'avait été si courte !

Pietro Vantini naquit le premier mars de l'an 1500 dans un petit village de Toscane. A une date hautement symbolique puisqu'elle représentait, à cette époque où le calendrier julien était encore en vigueur, le juste milieu du millénaire. Fils d'un riche drapier, il eut l'occasion de fréquenter à Florence, à Sienne, à Pérouse, les ducs, les marquis et les princes, clients de son père, qui régnaient sur les vertes collines de la Toscane et de l'Ombrie. Les potentats, assoiffés de pouvoir, menaient entre eux des guerres cruelles faites d'alliances secrètes, de mariages arrangés, de trahisons subites, d'empoisonnements et de coups de poignard dans le dos. Mais leur ambition les incitait aussi à

s'entourer, en dépensant pour cela des sommes faramineuses, de peintres, architectes et sculpteurs parmi les plus renommés. Chacun d'eux faisant tout pour que sa ville ou sa région recelât les plus belles œuvres.

C'est ainsi que le jeune Pietro, dès l'âge de l'enfance, fut initié aux arts par Ercole Faccino, un maître érudit ayant fréquenté les écoles de toutes les cours, qui produisait très peu mais possédait un grand talent de pédagogue. Le précepteur décela chez son élève un don exceptionnel pour la peinture. Il excellait dans la composition, assimilait sans effort les lois esthétiques régissant la disposition des éléments d'un tableau ; mais ce qui impressionna surtout le professeur, c'était la maîtrise, apparemment innée, dont faisait preuve son élève dans le mélange et la création des couleurs. Répondant à l'insistance du maître, le père du jeune homme consentit à lui confier son fils afin qu'il étudiât toutes les techniques picturales en vue de devenir un des plus grands artistes de son temps. Le jeune peintre montrait une grande assiduité dans son apprentissage, mais il consacrait l'essentiel de son temps libre à se promener dans la campagne, observant les animaux, les plantes et les paysages.

Lorsque ses parents et ses deux sœurs moururent par noyade après que leur barque eût chaviré lors d'une promenade sur un étang, le garçon reporta toute son affection sur l'homme qui l'avait recueilli, et qui devint pour lui un second père.

Un jour, au début de l'été, Pietro Vantini, alors âgé de dix-huit ans, présenta à son maître son devoir du jour : une toile qui était la copie d'une fresque de l'église d'un village des environs de Florence, œuvre d'un grand artiste de la fin du moyen-âge. Elle représentait la Vierge au pied de la croix à la descente du corps de Jésus. La voyant, Ercole Faccino en eut les larmes aux yeux ; tant d'émotion émanait du regard brillant de Marie, de celui des personnages groupés en bas du tableau, et même des yeux fermés du Christ, aussi expressifs que s'ils avaient été ouverts, que le maître s'agenouilla devant le tableau. Mais la fascination que ressentait le professeur fut surtout causée par la couleur de la robe de la Vierge ; un bleu turquoise qui tranchait admirablement sur la terre ocre du Golgotha et illuminait le paysage d'une clarté magique. Très différent de celui qui ornait la fresque originale, beaucoup plus terne.

– Où as-tu trouvé ce bleu ? Je n'en ai jamais vu de pareil !

Pour toute réponse, Pietro sortit d'une poche de son gilet une petite fleur, complètement fanée, et la tendit à son maître. Celui-ci s'en saisit, l'examina attentivement, et la compara avec la teinte du vêtement qu'on voyait sur la scène.

– Tu veux dire que c'est cette fleur qui t'a servi de modèle pour peindre la robe ?

– Oui maître. Je l'ai trouvée dans un champ près de l'église. Mais dès que je l'ai cueillie, elle a perdu tout son éclat. Et j'en ai reconstitué la couleur de mémoire.

– Pietro, je n'ai plus rien à t'apprendre ! Je n'attendais de toi qu'un essai, un brouillon ; et tu m'apportes une œuvre qui mériterait de figurer en première place dans la villa des Médicis !

Une semaine plus tard, chevauchant un mulet bâté de baluchons contenant ses affaires et une bourse garnie de nombreuses pièces d'or, Pietro Vantini quittait son précepteur et le village où il venait de passer la majeure partie de son enfance. Il parcourut une année durant les routes de la verte Toscane, faisant étape chez les paysans, les bourgeois, payant de son sourire, et souvent d'un simple dessin représentant le chef de la maison, son hébergement. Mais il devait parfois passer la nuit au bord d'un champ de blé ou dans une oliveraie. Ce qui, jusqu'à la fin de l'automne, le contentait ; car, lorsqu'il ouvrait les yeux au sortir du sommeil, son regard embrassait un paysage, toujours merveilleux, que lui offrait la nature. Un épi vibrant sous le vent du matin, une fleur sauvage qu'une

abeille venait butiner, les feuilles argentées d'un olivier éclairé par le soleil levant. Il peignait de temps en temps des toiles de petit format, mais passait le plus clair de son temps à observer. Il buvait avec ses yeux les couleurs de la création et les emmagasinait dans sa fantastique mémoire visuelle.

Cette année-là l'hiver fut très rigoureux. Quand il se réveillait, les matins frileux de la saison morte où il n'avait pu obtenir l'hospitalité d'un foyer, grelottant de froid, les os meurtris par le contact de la terre gelée, sa vue n'englobait qu'un triste paysage dépourvu de couleurs. C'est au cours d'une de ces nuits glacées qu'il attrapa une maladie qui s'insinua dans tout son corps et déclencha dans son esprit une folie inguérissable. Et une langueur dont aucun médecin ou guérisseur ne purent jamais le débarrasser. Il avait remis ses chevalets et ses pinceaux dès la venue des frimas et ne se remit à peindre qu'à l'ouverture des premiers bourgeons.

Au début de l'été suivant, alors que son pécule s'amenuisait, Pietro franchit la grille d'une magnifique propriété, entourée de vignes. L'étang qui la bordait, lové entre deux monticules et surplombant un vaste paysage de collines, donnait à ce paysage toscan un aspect charmant. La réputation du peintre l'avait précédé et il n'eut aucun mal à obtenir l'hospitalité de la maîtresse des lieux, une jeune et riche veuve, la comtesse de Castelbano. Il était de bon ton chez les gens raffinés d'accueillir dans sa demeure un artiste en vue, et la comtesse, folle de peinture, rêvait de voir sur les murs de son manoir des portraits d'elle et des représentations de son domaine. Vantini travaillait très lentement. Le soin qu'il portait au choix de ses couleurs le rendait peu prolifique. Et plutôt que de peindre des sujets religieux ou des scènes d'intérieur, il préférait de loin installer son chevalet au bord de l'étang pour y capter les teintes subtiles prodiguées par la nature.

Un soir, il ne rentra pas. Une heure après le coucher du soleil, la comtesse, inquiète, manda ses domestiques pour aller à sa recherche. On le trouva évanoui sur la rive au pied d'un tableau inachevé figurant l'astre du jour se reflétant sur la surface de l'eau. Il passa la semaine suivante à délirer, fiévreux, sur son lit, tenant des propos incohérents. Il prétendait que l'étang possédait un pouvoir magique et procurait des visions. Quand il fut rétabli, il délaissa de plus en plus ses travaux de commande et occupa ses journées à parcourir les environs à la recherche de couleurs nouvelles. Et chaque soir il se postait à la même place près de la berge orientale du plan d'eau. Jusqu'à ce que les fleurs disparurent et que les feuillages des arbres jaunirent. Alors il demeura cloîtré dans son atelier, parlant peu et retouchant méticuleusement ses œuvres commencées. Sa fenêtre donnant sur l'étang, il s'y accoudait pendant des heures en le contemplant avec mélancolie.

Un soir d'octobre, après le crépuscule, la comtesse, qui éprouvait une vive amitié pour son protégé, attristée de son humeur sombre, se décida à lui tirer des confidences au pied de la terrasse de sa villa où l'air n'était pas encore assez froid pour interdire une agréable promenade.

- Qu'avez-vous mon ami ? Depuis quelques semaines vous semblez si maussade !

- Vous savez, chère comtesse, je ne vis que pour mon art. Il n'y a rien qui me réjouisse autant que la vision d'un champ de blé parsemé de fleurs sous un soleil d'été. Je suis triste parce que l'hiver arrive et que je serai privé de mon principal bonheur jusqu'aux premiers jours d'avril.

- Comment peut-on être si sensible ? Rien d'autre ne vous intéresse-t-il donc ? Les livres, la fortune, les gens...

- A part votre compagnie, ma bonne amie, et les lettres que je reçois parfois de mon maître, le seul plaisir que j'ai dans la vie est la contemplation des couleurs de la vie et la joie de les intégrer à ma peinture.

– Je suis bien placée pour savoir qu’il n’existe pas en Toscane, même dans toute l’Italie, et sans doute dans le monde entier, un meilleur coloriste que vous, Pietro. Savez-vous ce que disent les gens qui ont pu admirer vos œuvres dans ma villa ? Que si on murait une de ses pièces en y remplaçant les fenêtres par vos toiles, elle n’en serait que plus lumineuse ! Où allez-vous chercher toutes ces couleurs, qui provoquent admiration et jalousie chez tous mes amis ?

– Elles sont dans ma tête. Je les moissonne comme on moissonne le blé, en me promenant l’été sur les routes de notre belle Toscane, et je les restitue sur la toile.

– Pourquoi l’été ? Le printemps n’offre-t-il pas aussi de chatoyantes couleurs ?

– Certes, au printemps, les arbres, les fleurs et les plantes se teintent de nuances magnifiques, mais c’est au plus fort de l’été qu’elles offrent cette plénitude comparable à l’abondance qui réjouit les hommes en cette saison. La Toscane en été est semblable à une femme dans le paroxysme de sa beauté.

La comtesse, qui venait d’atteindre l’âge de trente-deux ans, et qui se trouvait encore très jolie, ne sut comment interpréter cette comparaison. Était-ce un compliment déguisé ? Une allusion perfide ? Ou tout simplement un hasard de la conversation ? Quoi qu’il en soit, elle en ressentit un regain d’intimité avec son interlocuteur et lui posa, sans crainte du ridicule, une question qui lui brûlait les lèvres depuis longtemps :

– Monsieur Vantini, vous qui connaissez les couleurs mieux que personne, y en a-t-il une, selon vous, qui surpasse en beauté toutes les autres ?

Les yeux du jeune homme s’illuminèrent alors d’un éclat bizarre. Son visage s’éclaira et toute la tristesse qu’il portait depuis des semaines disparut d’un coup. Comme si cette question était la plus importante qui puisse être posée ; comme si c’était la clef de l’univers.

– Oh oui ! Madame. Il existe une couleur qui est de loin la plus belle !

– A quoi ressemble-t-elle ?

– C’est un composé d’orange, de rose et de rouge. J’ai maintes fois tenté de la reproduire avec les flacons dont je me sers pour travailler, mais toujours sans succès. Le dosage de chaque teinte doit être tellement précis qu’il faudrait être un dieu pour l’obtenir. Pour vous en donner une idée, elle est proche de celle d’un abricot mûr. Seul un œil exercé comme le mien pourrait la discerner parmi les myriades de myriades qui existent. Mais si j’arrivais à la recréer, il ne fait aucun doute pour moi que le tableau où elle apparaîtrait serait le plus beau du monde !

– Il est heureux, mon cher ami, que votre talent soit bien supérieur à votre modestie, répondit la comtesse en riant, mais ce sujet me passionne. Cette couleur dont vous parlez si bien, l’avez-vous déjà vue ? »

Pietro se troubla ; il hésitait à poursuivre. Il lui semblait que la comtesse était parvenue à toucher le fond de son âme. Mais le doux regard qu’elle lui porta, empreint d’un sentiment qui dépassait l’amitié, suffit à vaincre ses réticences.

– Ne le répétez à personne, Madame ; oui ! Je l’ai vue ! Vous souvenez-vous de ce soir où on me ramassa au bord de l’étang. A vos yeux, ceux de vos amis et de vos domestiques, je paraissais malade et fiévreux ; pourtant, j’étais anéanti de bonheur. Le soleil qui se reflétait sur la surface de l’étang prit pendant quelques fractions de seconde cette teinte magique. Et je m’évanouis immédiatement, sans disposer du temps nécessaire pour l’analyser et l’emmagasiner dans ma mémoire. Vous ne pouvez imaginer ! Je voyais la couleur parfaite, celle que doit avoir le corps nu des anges du paradis. Je l’ai depuis cherchée partout ; dans la peau des fruits, sur la carapace des insectes, dans les pétales des fleurs... Et dans les reflets de l’onde où elle m’était apparue. Sans

jamais la trouver ! J'ai accompli des milliers d'essais de mélanges avec toutes les gouaches et aquarelles possibles, des plus courantes, assemblées à partir de matériaux ordinaires, jusqu'à celles qu'on achète à prix d'or et qui sont faites en orient à base de poudre de pierres précieuses, sans oublier celles que je fabrique moi-même en broyant des fleurs, des racines, des insectes et les mêlant à l'huile, l'œuf, et aux essences de plantes. Jamais je ne suis parvenu à l'obtenir !

– Je n'arrive pas à comprendre comment, parmi toutes les nuances que nous prodigue la nature, celle-là n'apparaît pas ici ou là !

– Mais elle est là ! Partout ! Sur les abricots murs, les coccinelles, les pistils et toutes les choses qui portent des couleurs voisines ; mais on ne peut la voir, car elle est noyée par ses voisines, invisible dans le dégradé qui conduit d'un certain orange à un certain rose. Il ne suffit pas d'un ou quelques points minuscules pour la remarquer. Voyez la vigne là-bas, sur la colline, elle se trouve à une lieue d'ici. Les ceps ont pris la teinte ocre-jaune qu'ils ont à l'époque des vendanges. Imaginez qu'une dizaine de feuilles devinssent, disons, carrément rouges, ou bleu azur, le remarqueriez-vous ? Par contre, si cette métamorphose affectait tout un rang, elle vous semblerait très visible.

– Ainsi j'ai eu déjà la couleur sous les yeux, mais je n'ai pu la voir ?

– Exactement ! Comme tout le monde d'ailleurs. Mon œil est si exercé qu'il pourrait la capturer en observant une petite tache uniforme pendant une fraction de seconde. Pour qui ne possède pas mon don, il lui faudrait davantage de temps, et observer une plus vaste surface ; comme, par exemple, un soleil représenté sur un tableau...

La comtesse de Castelbano se tut ; et comme son protégé ne disait rien non plus, le silence devenait gênant. Elle eut un frisson exagéré et déclara d'un ton impératif :

– Il commence à faire froid ! Rentrons cher ami.

Quand ils se séparèrent pour rejoindre leurs chambres respectives, elle le retint par le bras et lui dit d'une voix douce :

– Je devine, Pietro, que tu aimerais passer ici l'été prochain. Et je sais pourquoi. N'aies aucune crainte, tu resteras avec moi autant de temps que tu le voudras. Et si tu termines avant ce très beau portrait que je t'ai commandé sur fond de collines, je t'en commanderai un autre, puis un autre encore.

Elle le tutoyait pour la première fois. A partir de ce jour, le peintre taciturne se sentit la proie d'une autre passion, qui grandit de semaine en semaine, jusqu'à atteindre l'intensité de la première, celle qui occupait ses jours et ses nuits depuis un certain soir d'été : la découverte de la plus belle couleur du monde, « il colore dell'estate » ainsi qu'il l'avait baptisée dans sa langue. Chez un être aussi bouillonnant et tourmenté que Pietro Vantini, l'amour pouvait provoquer des effets imprévisibles, voire dangereux. Mais son caractère lunatique et fantasque trouvait son exact opposé dans celui de sa généreuse mécène. Elle tempérerait ses sautes d'humeur et ses frasques par une sagesse et une patience hors du commun.

Ils devinrent amants aux alentours de la Noël et l'artiste se consola du deuil que portait la nature, faiblement éclairée d'un pâle soleil jaunâtre, par la présence à ses côtés d'un astre bien plus lumineux, Bianca Caterina de Castelbano, celle qui deviendrait, au mépris des conventions, son épouse.

Quand le printemps revint, la joie de Pietro atteignit son comble. Enfin les fleurs bordaient les sentiers, les insectes bourdonnaient dans la tiède atmosphère, les arbres faisaient éclater leurs bourgeons. Et il n'était pas seul à contempler ce spectacle, Bianca l'accompagnait dans toutes ses

sorties. Mais il bouillonnait d'impatience, persuadé que le miracle, la vision d'un soleil arborant une couleur fantastique en se reflétant dans l'eau de l'étang, devait attendre le solstice pour se manifester. Son sens très pointu de l'observation, son talent de coloriste, et sa connaissance aigüe des caprices de la lumière l'avaient convaincu que le phénomène ne pouvait se reproduire qu'en plein cœur de l'été ; quand la brume s'exhale de la terre chaude, que le bleu du ciel est d'une pureté virginale et que le miroir liquide dans lequel se reflète l'astre du soir n'est marqué d'aucune ride causée par le vent. Avec de la chance, le miracle pourrait se produire cet été. Sinon, il attendrait encore un an ; ou deux, ou davantage...

A partir de la fin du mois de juin, les promenades se terminèrent inmanquablement au bord de l'étang, à l'est, où deux chaises avaient été installées. Les amants regardaient sans rien dire le soleil se coucher. Pietro espérant que le disque daignerait prendre, avant de disparaître à l'horizon, la teinte abricot qui marquait sa mémoire. Et Bianca, qui ne croyait qu'à moitié à la réalité du phénomène, priant pour qu'il ait lieu, afin de voir son amant comblé de joie.

- Pourquoi n'amènes-tu pas ici tes pinceaux et tes peintures ? lui demanda-t-elle. Si la couleur apparaît, tu ne pourras la reproduire.

- Ce serait totalement inutile, répondit le peintre en prenant le ton qu'on adresse à un enfant attardé. Si cela se produit et que je parviens à restituer sur ma palette la couleur que je vois, et qu'elle possède le même éclat que celle que je vis il y a un an, elle aura perdu toute sa magie demain, sous l'éclairage du soleil de midi.

- Mais pourquoi donc ?

- Mais tout simplement parce que la clarté qui illuminerait alors ma toile serait faite de cette couleur magique, dispensée par le soleil, qui éclaire l'ensemble du paysage. A ce moment, c'est une toile totalement blanche, captant tous les rayons, qui prendrait la teinte que je recherche ; et le lendemain, sous la lumière neutre de l'astre au zénith, elle serait parfaitement incolore. C'est pour la même raison que je ne peux effectuer ce travail à la lueur d'une chandelle ou d'un feu, il nécessite le grand jour. Me comprenez-vous ?

- Je te comprends, Pietro. Tu ne viens donc ici que pour guetter l'apparition de la couleur d'été.

- Oui. Si les conditions sont remplies et que le soleil et l'onde me fassent de nouveau ce merveilleux cadeau, j'y serai préparé et je saurai dominer mon émotion. J'observerai attentivement, et je me fais fort d'établir la composition de cette teinte à l'atome près et de la reconstituer dans mon atelier. Et je deviendrai, si je ne le suis déjà, le plus grand peintre de tous les temps.

C'est au beau milieu du mois d'août que les espérances de Pietro Vantini se concrétisèrent, alors qu'il commençait à désespérer. Aucun souffle ne venait troubler la surface lisse de l'étang, l'astre rougeoyant, semblant planer au-dessus de la ligne d'horizon, s'assombrissait progressivement. Soudain, il s'écria :

- Ça y est ! Je la vois !

Sa compagne, pour ne pas perturber sa concentration, se mura dans un profond mutisme. Son regard balançait entre celui du jeune artiste, brillant d'exaltation, fixé sur le reflet, et la boule incandescente qui paraissait monter des profondeurs. Certes, la couleur était magnifique ; on eut dit un immense abricot, de forme parfaite, arborant la teinte qu'a ce fruit quand il atteint sa parfaite maturité. Il en émanait quelque chose de sucré. Cependant, si belle qu'elle fut, cette vision n'avait pour elle rien de magique. Le jeune homme, quant à lui, ressentait différemment le phénomène. Il tremblait de tous ses membres et le sang qui lui injectait les yeux, pulsé par un cœur battant au rythme

du galop d'un cheval, semblait bouillir dans ses veines. La comtesse fut soulagée après un temps qui ne dura que quelques secondes, de le voir se calmer, petit à petit. Et quand le soleil entra en contact avec son image inversée, seul l'éclat de ses yeux témoignait encore de l'intensité de son expérience. D'un ton étrangement calme et empreint d'une apparente sagesse, il murmura pour lui-même :

« Un soupçon de terre de Sienne, une goutte de jaune citron, et quelques atomes de bleu outremer. Voilà ce qui manquait à mon dernier mélange. Dès demain, à la première lueur de l'aube, je me mets au travail ! » Puis il lança à son amie :

– Vos yeux ont-ils vu la même chose que les miens ?

– Jamais nul ne le saura. Mais cette vision fut une des plus belles choses que j'ai pu admirer de toute ma vie, dit-elle pour le rassurer.

– Si vous faites montre d'aussi peu d'enthousiasme, c'est la preuve que son enchantement n'a pu illuminer vos rétines. Vous auriez dû dire qu'une porte venait de s'ouvrir sur le paradis céleste. Ne m'en veuillez pas de ce jugement sévère, votre regard est loin d'être aussi affûté que le mien, il a besoin de davantage de temps pour capturer sa magie. Mais quand la scène dont nous venons d'être témoins sera fixée sur la toile, vous pourrez à loisir contempler la couleur de l'été, et son charme ne manquera pas de vous sauter aux yeux !

Pietro ne dort pas de toute la nuit ; et les jours suivants, il employa tout son temps à mettre au point la couleur magique. Pesant méticuleusement, sur des trébuchets ou de minuscules balances d'orfèvre, des échantillons de peinture, remplissant de ses mélanges des fioles de toutes tailles, et annotant ses résultats sur des centaines de pages, il en venait à délaisser sa compagne. Mais elle ne s'en offusquait pas exagérément, sachant que l'unique but de ses travaux était de lui faire le plus merveilleux cadeau qu'un peintre pût offrir à l'objet de son amour, et au monde entier.

Avant la fin de l'été, elle tomba malade. D'une espèce de fièvre aussi rare que féroce en cette saison. Pour ne pas alerter son amant et perturber son activité, elle dissimula autant qu'elle le put sa douleur ; et lui, tout absorbé qu'il était par son travail, ne prit pas immédiatement conscience de la gravité de l'état de la comtesse. Quand on appela enfin un médecin, alors que les recherches du peintre semblaient sur le point d'aboutir, il était trop tard ! Elle s'éteignit doucement le premier jour de l'automne et fut inhumée, sur les ordres de Vantini, à l'endroit même où les deux chaises se dressaient, sur la berge orientale de l'étang.

Le jeune artiste plongea d'abord dans une hébétude hallucinée. Il abandonna son atelier et employa ses journées à parcourir inlassablement les bords de l'étang, entouré de vignes jaunissantes, sur un tapis de feuilles qui devenait de plus en plus épais de jour en jour. L'hiver de cette année fut encore plus froid que le précédent. La neige tomba abondamment sur toute la Toscane en étendant son linceul aussi bien sur les vallées que sur les plus hauts sommets. La villa Campobasso, que le peintre avait hérité de son amante, se nichait au milieu d'un paysage dépourvu de couleur. La vue de l'étang gelé, semblable à une toile blanche avant le premier coup de pinceau, provoquait chez lui un malaise bizarre qui le sortit de son apathie. Il prit alors la ferme décision de poursuivre son œuvre interrompue. Après quelques jours de travail acharné, il vit enfin une de ses fioles de verre s'illuminer d'un éclat magique. Il posa le récipient sur la plus haute étagère de son atelier, en ferma les volets, et obtura au moyen de chiffons tous les interstices qui laissaient pénétrer la faible lumière du dehors. Dans la pièce claquemurée, on pouvait lire comme en plein jour. En plein cœur de l'hiver, l'été habitait la pièce !

Il rassembla alors toutes ses forces et son talent pour les consacrer à la conception de son œuvre majeure. Il peignit en deux jours, en s'inspirant des nombreuses toiles réalisées l'été précédent, une vue de l'étang, admirablement composée à laquelle il ne manquait que le reflet du soleil dans l'onde bleue. Puis il décrocha tous les tableaux qui ornaient sa demeure, y compris les portraits de la comtesse, les entassa devant la porte, et y mit le feu. Quand il n'en demeura qu'un tas de cendres, il les répandit autour de la tombe de sa bien-aimée. Et il mit la touche finale à son chef-d'œuvre : un simple disque au milieu de l'étendue liquide, mais constitué de la plus belle couleur du monde, il colore dell'estate.

La toile fut enchâssée dans un cadre de bronze doré, récupéré sur le portrait d'un ancêtre de la famille et soulignée d'un cartouche en cuivre portant le titre de l'œuvre : « *Coucher de soleil sur l'étang de la villa Campobasso* ».

Pietro Vantini, tenant le tableau dans ses bras, se dirigea vers l'étang. La neige crissait sous ses pas. En atteignant la berge, il ne s'arrêta pas, et poursuivit sa marche. A dix pas du bord la fine couche de glace céda sous son poids. Immersé jusqu'à la taille dans l'eau glacée, il avança encore, péniblement, en raclant le fond de ses pieds gelés. Quand la pellicule de glace atteignit sa poitrine, le sang qui parcourait ses veines se figea, et son cœur cessa de battre. Il employa ses dernières forces à jeter, dans un effort ultime, le tableau vers le milieu de l'étang. Ce geste de désespoir priva le monde de la plus belle et la plus aboutie des œuvres picturales. Bien sûr, le rêve de Pietro Vantini de recréer la plus belle couleur du monde n'était que la conséquence d'une folie. Pourtant...

Au cours des siècles suivants, quand il ne restait plus de la villa Campobasso qu'un tas de ruines d'où n'émergeaient que quelques pans de murs à moitié écroulés et que l'étang était devenu un lieu de promenade, il arrivait parfois aux occupants d'une barque, alors que le soleil d'été dardait ses rayons sur la surface, parvenant à rendre visibles les algues et les poissons, de déceler sur le fond une tache de lumière semblable à une grosse pièce d'or ou de bronze. Mais cette vision, qu'on prenait le plus souvent pour le reflet d'un rayon sur une écaille, un bout de métal ou un vieux miroir oublié, était toujours trop fugitive pour qu'on y prêtât attention.

LA PYTHIE DU PARNASSE

Nous avons à peine quitté Delphes quand le Romain me déposa à un carrefour au pied d'un grand platane en me disant : « Adieu l'ami, c'est ici que nos chemins se séparent ! » Puis il engagea ses roues sur une piste poussiéreuse qui menait à un temple, dans la montagne. Resté seul, je m'assis à l'ombre du grand arbre et mangeai les gâteaux au miel que je venais d'acheter en ville, en contemplant le paysage. Au sud, derrière l'immense forêt de citronniers s'étendait une grande nappe d'azur : la baie d'Itéa, griffée de blanc par le sillage de quelques bateaux. Et dans la direction opposée, l'abrupte paroi du mont Parnasse se dressait, comme une copie inversée de la surface marine ; aussi verticale, accidentée, sèche, et terne que l'autre était plate, lisse, humide et luisante.

C'est la grandiose beauté de cet endroit qui conduisit les Grecs à élire ce lieu pour y construire le plus grand sanctuaire du monde antique, celui où toutes les nations hellènes, oubliant leurs incessantes querelles, venaient faire leurs dévotions aux dieux, et surtout à celui du soleil, Apollon, plus adoré encore que son père Zeus. La ville de Delphes, située à l'épicentre du territoire où s'étendait cette brillante civilisation, était même considérée comme le nombril du monde. Ainsi qu'en témoignent les « omphalos » exposés au musée archéologique que je venais de visiter en compagnie de Pietro, l'Italien qui m'avait pris en stop.

Mais surtout, c'est en ces lieux que la Pythie, la devineresse la plus célèbre de l'univers, juchée sur son trépied au cœur du temple d'Apollon, tenait son oracle.

Malgré la protection des larges feuilles, je suis dans l'atmosphère étouffante et je mourais de soif, sous les effets combinés du soleil d'août et du goût sucré des gâteaux que j'avais consommés. Une route menait vers un petit village en contrebas où j'apercevais sur une terrasse sommaire deux petites tables entourées d'une dizaine de chaises vides. Je marchai jusqu'à ce refuge dans le but de me faire servir un café, et surtout le verre d'eau qui l'accompagne toujours. Du village et de la modeste demeure ne provenait pas le moindre signe de vie. Je passai la porte surmontée de l'inscription « Καφερείον » (Kafenion) et me retrouvai dans une pièce que le contraste avec la lumière du dehors rendait si sombre que j'eus la sensation, durant quelques secondes, d'être plongé dans le noir absolu. Petit à petit je distinguais dans un coin une forme sombre qui s'avéra être celle d'une femme assoupie sur une chaise. Je lui adressai un « Yassas ! » aussi doux que possible et elle se leva en sursaut. Je commandai un café, choisis sur la terrasse la chaise au rempaillage le moins usagé et sortis de mon sac le petit carnet où j'écrivais mes notes de voyage, en vue d'y coucher mes impressions sur Delphes. Machinalement je lus en diagonale les pages déjà noircies et me remémorai les tribulations que j'avais connues durant les six semaines précédentes, depuis mon débarquement à Igoumenitsa en compagnie de Patrick et Laurence.

Tout avait commencé à Paris, dans un resto grec de la rue Mouffetard où nous fêtions l'obtention de nos diplômes. Nous décidâmes, sur un regrettable coup de tête provoqué par l'ouzo et le vin crétois, de passer ensemble nos prochaines vacances en Grèce. Je commis la grave erreur de m'associer au projet sans pressentir que cette configuration, rassemblant un couple et un « célibataire », ne pouvait que générer des catastrophes !

Les quinze premiers jours se passèrent sans encombre, mais dès notre arrivée à l'île d'Ios, la situation se dégrada. Patrick, qui était pourtant mon meilleur ami, me délaissait de plus en plus au profit de sa compagne. Fuyant les sites archéologiques et les endroits authentiques, ils dépensaient le plus clair de leur temps dans les discothèques, et le reste à dormir sous leur tente. Puis ils se disputèrent, sans doute à mon sujet. Et un jour, à mon grand étonnement, Patrick me reprocha de vouloir lui piquer sa petite amie ; j'étais à cent lieues d'imaginer de tels soupçons ! Pour tout dire, je trouvais Laurence plutôt moche. Je lui répondis vertement et nous faillîmes en venir aux mains. Je dus alors me résoudre à poursuivre seul mon voyage. Dans d'autres îles je fis la connaissance d'une foule de gens intéressants venus de partout. J'eus même une courte aventure avec une jeune Allemande. Et je pus me consacrer, sans en référer à personne, à l'exploration des sites et des musées. Livré à moi-même, et abandonnant quand je le pouvais les lieux touristiques, je fus amené à perfectionner ma connaissance de la langue par les contacts avec la population locale. En moins d'un mois, j'avais acquis en grec un niveau comparable à celui de mon anglais...

Je fus tiré de mes réflexions par la femme qui m'apportait le café et un immense verre d'eau. Vêtue d'une simple robe bleu sombre, sans apprêt, elle paraissait avoir dépassé la cinquantaine. Elle ressemblait à toutes les femmes qu'on voit en Grèce dès qu'on s'écarte de la route ; habillées comme il y a cent ans, conduisant un troupeau de chèvres ou parfois juchées sur un âne famélique. Mais celle-ci avait quelque chose de particulier ; ses yeux, d'une couleur rare et indéfinissable qui rappelait la teinte de son vêtement, possédaient une brillance exceptionnelle qui me charmait tout en me mettant mal à l'aise. Sa peau mate, les longs cheveux noirs lustrés tombant sur ses épaules, et surtout les deux énormes anneaux qu'elle portait aux oreilles lui donnaient l'air d'une bohémienne. Elle avait dû être très belle dans sa jeunesse, et je m'étonnais de l'absence d'une bague à l'annulaire de sa main gauche.

Je bus mon verre d'eau à grandes gorgées, délaissant un temps le café afin qu'il se clarifiât et refroidisse. A cette époque, l'expresso tel que nous le connaissons était pratiquement inconnu en dehors de la capitale et des bars chics fréquentés par les étrangers. Le café grec (ou turc) se prépare en mélangeant la poudre avec le sucre et l'eau bouillante. Contrairement à ce que font les touristes novices, qui portent immédiatement leurs lèvres à la tasse brûlante où il y a autant à manger qu'à boire, il faut attendre (et attendre est une chose qui semble être devenu un art dans ce pays !) que le marc se dépose au fond du récipient. J'attendis donc, dans la posture habituelle que prennent les Grecs sur la terrasse d'un « kafenio », posant une main sur le dossier de la chaise voisine et un pied sur le barreau d'une autre, en regardant calmement la rue où rien ne se passait.

La femme revint. En me prodiguant un large sourire, elle posa devant moi un plateau garni d'un pichet de cuivre rempli de vin résiné, d'une carafe d'eau, de pain et de fromage de brebis. Je la remerciai, mais sans excès, coutumier de cette disposition d'esprit qu'on nomme « xenophilia », et qui signifie « amour de l'étranger » ; un mot dont la racine est évidente et dont il n'existe pas, on peut se demander pourquoi, d'équivalent en français ; nous n'avons que « xénophobie » !

La femme semblait visiblement ravie de cet unique client. Sans attendre mon invitation, elle s'assit en face de moi ; et pendant que je mangeais, me fit le récit de sa vie. Celui-ci s'avéra d'une affligeante banalité ; il se limitait à une énumération des noms des personnes qu'elle avait connues depuis sa naissance dans ce même village ; mais le ton qu'elle y mettait, plein d'emphase et de passion, donnait à cette litanie quelque chose de théâtral. Elle me parla de ses grands-parents, de son père, de sa mère disparus, de son frère qui habitait Athènes ; sans jamais mentionner l'existence d'un

mari ou d'un amant. Je ne sus jamais rien à ce sujet, et ça n'a pas d'importance ; c'est ce qui arriva par la suite qui bouleversa mon existence !

Après avoir bu et mangé, j'avalai mon café à petites lampées. Quand il ne resta dans la tasse qu'un dépôt foncé, elle s'en saisit et renversa le marc dans la soucoupe, qu'elle fit tourner d'une manière bizarre. La poudre noire coulait sur la porcelaine, la marquant d'étranges dessins. Sans lever le regard, elle me dit :

– Tu viens de perdre une amitié, sur une île ; tu ne la retrouveras jamais ! C'est à cause d'une femme méchante, qui trahira bientôt ton ami ; mais tu rencontreras l'amour, ici même et très bientôt ! Une femme très brune aux yeux bleus, et bien plus âgée que toi !

Mon cœur se mit à battre très fort. Comment pouvait-elle deviner que je venais de me fâcher avec Patrick ? D'un autre côté, ce que je pris pour une allusion à sa propre personne me semblait une ficelle un peu grosse ! Et ne cadrerait pas du tout avec ce que je savais des femmes grecques. Elles sont d'ordinaire, très pudiques et n'ont pas pour habitude, même si l'envie les démange, de se jeter dans les bras du premier étranger venu ! Remarquant mon trouble, elle comprit l'idée qui me traversait le cerveau, et éclata de rire. « Il ne s'agit pas de moi, dit-elle, c'est d'une autre femme que je parle, j'ai passé l'âge de ces gamineries ! » Puis, reprenant son sérieux, elle continua :

– Cette femme, tu la verras dans un « kafenio » semblable à celui-ci, et comme lui dominé par le Parnasse ; tout près d'ici. Elle poursuivit l'examen de la soucoupe et fronça les sourcils : Veux-tu savoir ce qui se passera ensuite ?

Très sceptique face à ce genre de fadaïses, je l'encourageai à continuer.

– Je vois un autre « kafenio » qui occupe une situation voisine, le vois-tu aussi ? Il est là !

Elle avança la tasse sous mes yeux et de son doigt me désigna les excroissances formées par la poudre de café où j'étais censé reconnaître le théâtre de ses prédictions.

– Ici c'est la maison où nous sommes ; là, cette grande tache, c'est le mont Parnasse, cette forme carrée est le « kafenio » où l'amour te rejoindra. Et là, elle marqua un long temps d'arrêt, celui où tu le perdras !

Elle se leva brusquement, leva les yeux au ciel, et se mit à se balancer d'un pied sur l'autre en accomplissant une danse sommaire. « Je le vois cet instant où Eros cessera de t'accorder sa protection ; et je te vois aussi, assis sur ta chaise. La tasse tombe sur le sol et se brise. Tu te penches pour en ramasser les morceaux, mais il est trop tard ! Ton amour est brisé comme elle. » En disant cela, elle empoigna la tasse vide et la jeta violemment sur le sol où elle éclata en mille morceaux.

Elle poursuivit, en braquant ses yeux vers la crête de la falaise :

– Tu sors du kafenio et tu marches sur la route, droit vers la paroi de la montagne. Une voiture qui passe manque de t'écraser. Puis tu t'assieds sur le sol, et tu pleures !

A ce moment, le malaise qui m'habitait prit une autre forme. J'oubliai la teneur de ses prédictions pour me rendre compte que la femme qui se trémoussait en face de moi n'était qu'une folle. Je pensai un instant appeler à l'aide mais me ravisai immédiatement ; la rue était déserte et je n'allais pas déranger pour si peu les villageois dans leur sieste ; après tout, je ne courais aucun danger.

A ma grande surprise, la pythonisse interrompit d'un coup sa transe et revint s'asseoir face à moi. Elle se servit un verre de vin, mangea quelques morceaux de fromage, et me débita, d'un ton tout à fait naturel, quelques banalités à propos de la politique, du climat, et de ses difficultés financières. Puis elle courut à l'intérieur et revint, munie d'un crayon et d'une feuille de papier sur laquelle elle dessina une figure compliquée, semblable à celle que le marc de café formait sur la soucoupe.

Elle agrémenta son dessin de quelques inscriptions, désignant les trois cafés d'un « kappa » suivi

d'un chiffre et la falaise qui dominait le village par un trait droit. Ainsi qu'une petite flèche flanquée d'un « béta » indiquant la direction du nord (Βορρῑός). Pour en avoir parcouru maintes fois les cartes, je possédais une bonne connaissance de la région. Le rectangle figurant le troisième café, le K3, celui où l'amour devait m'abandonner, se situait en plein cœur de la montagne, au nord-ouest de la falaise, dans un endroit désolé, loin de toute route, seulement habité par les chèvres. Je lui en fis malicieusement la remarque. Elle me répondit que ce café n'était pas encore construit, que je devrais connaître des années de bonheur avant d'y faire halte, que je devais à tout prix éviter de m'y rendre, mais que le destin ferait tout pour m'y conduire. »

Je n'avais qu'une envie, quitter cet endroit. Je lançai à mon hôtesse :

– Combien vous dois-je ?

Elle me répondit :

– Un sourire, ça suffira ! Je saisis sa main, y déposai un baiser, et regagnai la route principale. Je levai le pouce en direction d'Amfissa où je comptais passer la nuit. Au bout de deux heures, aucune voiture ne s'était arrêtée pour me prendre. Un bus Volkswagen immatriculé à Munich venant du sens opposé à celui où je voulais aller se gara sur l'esplanade ; ses quatre occupants descendirent pour changer une roue. Je leur proposai mon aide, nous fîmes connaissance, et le soir je montai ma tente à côté de la leur dans un camping de Delphes.

Après avoir dîné, nous fîmes un tour en ville. Dans le café où nous avions atterri, nous rencontrâmes trois Françaises. Je ne prêtai même pas attention au fait que celle sur laquelle je jetai mon dévolu était une brune aux yeux d'azur. Elle était prof d'Histoire et ne faisait pas du tout ses vingt-six ans. Je ne fis le rapprochement que deux jours plus tard, alors que notre liaison commençait à prendre un tour sérieux.

Muriel partageait avec moi le goût des vieilles pierres et une passion pour l'antiquité gréco-romaine. Nous visitâmes ensemble force musées et sites archéologiques. Quand nous nous séparâmes sur le port du Pirée nous étions certains de nous revoir à Paris.

L'aventure estivale se transforma en véritable amour et, dès la reprise des cours, nous habitons le même petit studio. Le ciel de notre lit nous paraissait avoir la pureté et la couleur de celui de Grèce. Nous revenions souvent dans ce pays qui avait vu la naissance de notre amour. Mais je saisisais tous les prétextes pour ne pas aller à Delphes ou dans sa région. Muriel ne comprenait pas mes réticences à revoir l'endroit exact de notre rencontre car je n'osais absolument pas lui avouer que cette phobie avait pour cause la prédiction d'une voyante. Je n'y croyais qu'à moitié, cependant je préférais ne pas prendre de risque. Et j'avais été assez bouleversé en apprenant par des amis, à mon retour de vacances, que Laurence venait de plaquer Patrick comme une vieille chaussette dans un camping à Naxos, en s'enfuyant avec un Suédois de passage. Mon ami, me tenant je ne sais pourquoi comme le responsable de cette rupture, refusait tout contact avec moi. Ce qui ne faisait qu'accentuer la justesse de la prédiction !

Après cinq ans d'un bonheur sans nuage, le ciel s'assombrit au-dessus de notre couple. Nos disputes devenaient de plus en plus fréquentes. Muriel me reprochait d'être trop autoritaire et de n'en faire qu'à ma tête, sans tenir compte de ses avis ; quant à moi, je n'appréciais pas trop ses fréquentations que je jugeais comme des intellos ringards ; de plus, je faisais preuve d'une jalousie excessive. Nos conflits avaient aussi des causes matérielles : Eternel étudiant, je ne participais pratiquement pas aux frais du ménage. Et nos divergences au sujet de la politique et de la religion n'arrangeaient pas les choses.

L'orage éclata un soir de mai dans l'appartement du 14^e arrondissement que nous occupions alors. Nous planifiions, les yeux sur la carte, nos prochaines vacances en Grèce ; et Delphes revint sur le tapis. Corinthe, Epidaure, Olympie et Mycènes ne recelaient plus aucun secret pour nous car nous les avions plusieurs fois visités.

– Pourquoi diable ne veux-tu pas que nous passions à Delphes ? me dit-elle. Le musée vient d'être refait, Éric et Christiane m'ont proposé qu'on les rejoigne là-bas, et nous invitent dans une luxueuse résidence dont ils ont déjà payé le loyer. Ça nous économiserait deux ou trois nuits d'hôtel. Nous ne sommes pas assez riches pour laisser filer une telle opportunité ! En plus, il y a ce livre que je prépare depuis trois ans pour mes élèves sur la mythologie antique, il n'y manque que quelques photos des trésors et du temple d'Apollon pour qu'il soit complet.

Je pris Muriel par la main et l'entraînai dans l'escalier, sans lui laisser le temps d'endosser une veste ou un manteau ; je pensais qu'une promenade aurait pour effet de nous calmer tous les deux. Nous marchions dans la rue, côte à côte, sans rien nous dire. Je cherchais dans ma tête un moyen d'échapper à cette situation gênante. Je résolus de tout lui avouer. Soudain, alors que nous traversions le boulevard pour gagner la rue de Rennes, la pluie s'abattit sur nous et un éclair déchira le ciel. Nous nous réfugiâmes dans le premier troquet venu. Là, je déballai mon sac et lui racontai tout : Ma rencontre avec cette femme dans le kafenio de ce petit village, les prédictions qu'elle m'avait faites, et la réalisation de ses prophéties. Quand je lui eus dit ça, Muriel se leva de sa chaise, telle une furie, et me hurla au visage :

– Comment ? C'est pour ça ? Pour les billevesées d'une diseuse de bonne aventure que tu m'interdis d'aller à Delphes depuis cinq ans ? Je ne te croyais pas si crétin ! Puisque c'est comme ça, je partirai en Grèce toute seule ! Et ne t'avise pas de mettre les pieds dans ma maison, où j'ai commis l'erreur de t'héberger.

Elle se dirigea d'un pas décidé vers la sortie. J'étais tétanisé. Quand elle saisit la poignée de la porte vitrée, je me tournai vers elle et lui criai :

– Allons Muriel, reviens ! Je pensais encore que la situation pouvait s'inverser.

Dans mon mouvement, je heurtai ma tasse de café. Elle glissa sur la table et s'abattit sur le carrelage dans un fracas qui fit tourner la tête à tous les consommateurs. Instinctivement, je me baissai vers le sol et ramassai les deux plus gros éclats de faïence. Le garçon accourut, muni d'une pelle et d'une brosse. Je lui réglai le prix des consommations et sortis sous la pluie battante.

Je regardai de tous côtés mais ne vis pas Muriel. Je me mis à marcher sous l'averse en direction de la maison, espérant la rattraper, mais ne la trouvai pas. Titubant comme un homme ivre, je franchis un passage pour piétons, au feu vert ; une voiture me frôla et manqua me renverser. Le conducteur m'agonit d'injures, mais je m'en fichais. Dans ma tête se superposaient les images de la femme du kafenio se dandinant, de deux tasses qui se brisaient à cinq années d'intervalle, du visage furieux de Muriel. Quel sens pouvais-je trouver à tout cela ? Tout se passait conformément aux augures de la pythie, sauf que j'étais loin du soleil de Grèce ! Je ne compris qu'en réalisant que la noire muraille que j'avais devant moi, faisant face au café que je venais de quitter situé exactement à son nord-ouest, était celle de la grande tour, et que cette tour avait un nom : Montparnasse !

L'ETRANGER

De tous les habitants du village, je fus la première à voir « l'étranger. » C'était il y a une dizaine d'années, vers la fin de juillet, en plein après-midi. J'étais assise sur le petit muret près du panneau routier et je lisais un bouquin de philo assez ennuyeux que m'avait conseillé ma prof de français. Afin de me concentrer sur une pensée absconse, je portai mon regard sur la campagne environnante. C'est alors que je l'aperçus, marchant sur la petite route qui serpente à travers la forêt et qui mène en suivant une pente raide jusqu'aux premières maisons. Il se trouvait à un bon demi-kilomètre de moi mais déjà je pouvais deviner à sa démarche et à ses habits qu'il venait de très loin. Cette impression se confirma lorsqu'il franchit le dernier tournant. Outre la couleur de sa peau, son attitude et sa tenue le différenciaient des paysans d'ici. Il portait une chemise beige assez élimée et trempée de sueur, un pantalon de toile épaisse qui commençait à se déchirer à l'endroit des genoux, était coiffé d'un chapeau de paille plein de trous et chaussé de bizarres sandales qu'il semblait avoir assemblées lui-même. Un sac à dos en tissu kaki aux sangles mal ajustées couvrait ses omoplates. Rien ne pouvait être aussi incongru que la présence dans nos montagnes d'un aussi étrange individu. Les gens de cette espèce traînent d'ordinaire dans les grandes villes, mais ici, à 600 kilomètres de la capitale, loin de tout, on n'en voit jamais.

Attention ! Je ne suis nullement portée sur la xénophobie ou le racisme ! Pour moi, blancs et noirs, Européens ou Africains, c'est pareil ! Mais ce n'est pas le cas, loin de là, de tous les habitants du village.

En s'approchant de moi, il me fit un large sourire découvrant des dents éclatantes, qui contrastait avec son regard épuisé. Avant même d'engager la conversation, je ramassai la gourde que j'avais remplie de grenadine et la lui tendis. Il existe chez nous une très vieille tradition d'hospitalité. On ne laisse jamais un voyageur de passage manquer de quoi que ce soit ; il est vrai que cette coutume est aisée à respecter, les occasions sont si rares...

Il but goulûment quelques gorgées de boisson, puis me rendit le récipient en m'adressant un second sourire en guise de merci.

Ne sachant pas s'il parlait le français, je me hasardai :

– Vous auriez dû prendre un taxi pour monter jusqu'ici.

– Taxi trop cher !

Je ne m'offusquai pas du laconisme de cette réponse, prenant conscience de ma bourde. Evidemment, un type aussi mal habillé ne pouvait supporter une telle dépense !

Je proposai alors à l'étranger de lui offrir une bière, ce qu'il accepta de bon cœur, et le conduisis au café de Jean-Philippe, en face de l'église. Nous étions seuls dans la grand-rue qui traverse le village d'est en ouest, tous les autres faisaient la sieste ou travaillaient aux champs. Durant les 2 minutes que nous prirent le trajet, je n'osai ouvrir la bouche, par timidité, mais j'étais dévorée de curiosité. Lui aussi se taisait, peut-être pour la même raison.

Ce ne fut qu'après que Jean-Phi eût déposé sur la table de bois les deux verres que nos langues se délièrent. L'occasion nous en fut donnée par l'irruption sur la terrasse du chien de la maison, un jeune bâtard aux yeux vifs, qui se dirigea vers mon convive et se mit à le lécher avec enthousiasme, manquant le faire tomber de sa chaise. Le rire qui nous saisit alors instaura entre nous un début de complicité. Sans faire les présentations d'usage, nous devisâmes de tout et de rien : du livre que je tenais à la main, de philosophie, de littérature, des espèces d'arbres et d'animaux qui peuplent la région...

Je réalisai petit à petit que cet homme, contrairement à ce que sa mise de vagabond laissait supposer, possédait une phénoménale culture. Il s'exprimait, bien qu'avec fort accent, dans un français impeccable, employant des mots recherchés dont j'avais parfois du mal à saisir le sens, tant ils n'appartenaient pas au vocabulaire commun. Il parlait d'Hugo, de Schiller, de Véronèse, avec l'aisance d'un spécialiste.

Je tombai vite sous le charme de ses yeux noirs, qui prenaient une expression passionnée chaque fois qu'il abordait un sujet qui lui tenait à cœur. Il m'apprit, en moins de deux heures, une foule de choses que j'ignorais. Comme le soir s'avavançait, la rue commençait à s'animer. Bien que notre petit village n'abrite que quelques centaines de personnes, certaines se trouvaient amenées à passer à proximité de notre table. Et beaucoup, me voyant assise en compagnie d'un homme, qui plus est visiblement différent, me jetaient des regards obliques chargés d'une évidente désapprobation. Surtout les vieilles femmes et les jeunes garçons qui m'avaient déjà courtisée. Je devinais déjà le genre de commérages qu'on faisait à notre sujet ; du style : « Ces deux-là, ils vont nous faire de jolis petits métiers ! »

Je sentis qu'il était temps pour moi de partir, mais il fallait d'abord régler quelques contingences pratiques que mon compagnon, tout absorbé par ses envolées lyriques, semblait avoir oubliées.

– Que comptez-vous faire à présent ? Lui dis-je. Où passerez-vous la nuit ?

– Oh ! C'est sans grande importance, je couche n'importe où. J'ai passé la nuit dernière dans la forêt. Enfin... Si vous connaissez un petit hôtel dans les environs.

– Un hôtel ? M'exclamai-je. Mais vous n'y pensez pas ! Regardez autour de vous ! Nous sommes dans un hameau, loin de tout. A part ce café et le petit supermarché de l'autre côté de la place, il n'y a rien. L'hôtel le plus proche doit être situé à plus de 30 kilomètres d'ici. Vous êtes dans la montagne ici, loin de la civilisation.

Cette réflexion, loin de le paniquer, le fit sourire. Décidément, ce type était bizarre ! Je me levai et me rendis dans la salle déjà sombre où Jean-Phi somnolait sur sa chaise.

– Dis, tu penses à un endroit où on pourrait l'héberger ?

– Il est bizarre ton copain. Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Tu es sûre qu'il ne prépare pas un mauvais coup ?

– Ce n'est pas mon copain ! Il est venu à pied ; et ça m'étonnerait qu'il trouve une voiture pour l'amener à la ville avant la nuit ; vu la mentalité des gens d'ici.

– On peut demander à la Célestine, celle qui habite au sommet de la colline à 3 kilomètres ; son fils vient de partir à l'armée et elle dispose d'un lit inoccupé. Ou je peux le loger dans ma remise, mais il ne faut pas qu'il soit difficile sur le confort.

– Ce sera parfait ! Mets-y un lit de camp, une couverture, je suis certaine que ça lui conviendra.

L'étranger, après avoir jeté un rapide regard circulaire sur la pièce aux murs crépis de blanc, fit un signe d'assentiment. Il paya d'avance la somme ridicule que Jean-Philippe lui proposait pour trois nuits et déposa son sac à dos à côté du lit. Puis il nous salua et, en sortant, déposa à côté des consommations que j'avais réglées quelques francs de pourboire. En regagnant la maison de mes parents, je vis sa silhouette dégingandée au bout de la rue, éclairée par le soleil couchant, qui croisait le troupeau de vaches que le père Joseph ramenait à l'étable. Il s'éloignait, vers le crépuscule, vers la nuit qui allait tomber. Alors que tout le monde regagnait sa demeure. Un comportement où j'avais du mal à déceler la moindre logique.

Le lendemain, dès l'aube, comme je n'avais rien à faire puisque j'étais en vacances, je parcourus de long en large la grand-rue en ralentissant mon pas à la hauteur du « café-hôtel », espérant y voir l'étranger. Je ne compte pas les aller-retours que je fis ! Le village est si petit ! Ce n'est qu'après dix heures que je le vis enfin, attablé devant un café fumant, noircissant un petit carnet de notes. Nos regards se croisèrent et je rassemblai toute mon audace pour aller m'asseoir en face de lui. Je le pressai de questions et il y répondit de façon naturelle et décontractée. J'appris qu'il venait d'obtenir dans son pays un diplôme de sociologie et que le seul but de sa venue dans la région était de faire la connaissance profonde de notre culture. L'argent ne l'intéressait pas. Issu d'une famille riche, il disait en posséder suffisamment. Seul le goût de l'aventure le guidait... Je n'arrivais pas à y croire ! Et pourtant je dus bien admettre par la suite qu'il disait la vérité. L'étranger ne venait pas ici pour des raisons bassement matérielles, comme la majorité de ses congénères. Il ne voulait que se fondre dans notre communauté, simplement pour voir comment elle fonctionnait. Comme tous ces jeunes qui, dans les années 70, parcouraient le monde en auto-stop à la recherche d'exotisme.

– Vous désirez donc rester quelque temps ici ? Lui demandais-je.

– Oui, cet endroit me plaît. Mais il faut que je mérite mon séjour. Je veux travailler, tout comme les gens d'ici. Vous avez des vaches, des chèvres, des moutons ; je sais garder les animaux, les traire, les accoucher, je l'ai fait dans ma jeunesse, chez ma tante qui possédait un troupeau.

– Mais ça ne se passe pas comme ça ici ! Lui répondis-je dans un rire. On n'est pas à la ville. On ne paye pas quelqu'un pour faire ce genre de travail. On s'entraide ; quand un fermier est malade, un voisin s'occupe de ses bêtes ; et quand le voisin est malade à son tour, il se trouve toujours quelqu'un pour l'aider.

– Ah bon ? Eh bien chez moi c'est pareil. Mais je ne veux pas d'un salaire. Simplement qu'on m'assure l'hébergement en échange de quelques travaux.

– Dans ce cas... Il y a bien ma voisine ; son mari vient de nous quitter et ses cinq enfants sont encore jeunes. Elle possède un grand troupeau et se plaint toujours de manquer de temps. Elle serait peut-être intéressée. Et elle vous accordera certainement, en plus du gîte et du couvert, un petit dédommagement. Au fait, nous ne nous sommes pas présentés. Je m'appelle Marie.

– Enchanté ! dit-il en me serrant la main. Moi, c'est Joss.

C'est ainsi que l'étranger fit partie intégrante de notre communauté. Au début certains villageois le dévisageaient d'un sale œil. Mais comme il se débrouillait très bien et se montrait toujours gentil et serviable, la distance s'amenuisa peu à peu entre lui et les habitants. On cessa de le nommer « l'étranger » et on le désigna par son nom.

Lui et moi devînmes de véritables amis. Tous les soirs nous nous voyions, au café ou chez des amis, en compagnie des garçons et des filles du village. Il nous raconta son enfance dorée chez son père diplomate, ses voyages, les beautés de son pays. Et aussi son aversion pour la misère qu'il avait souvent côtoyée, et qui le conduisit à la pauvreté artificielle dont il faisait son mode de vie provisoire. En écoutant avec attention ses histoires pittoresques, on était suspendu à ses lèvres ; surtout quand il nous fit le récit plein de verve de sa traversée de la Méditerranée dans la cale d'un vieux cargo, ou qu'il nous conta ses démêlés avec un policier qui le soupçonnait du vol d'un poulet. C'est avec un désappointement dont j'eus du mal à dissimuler les signes que j'accueillis l'annonce de son prochain départ. Je dus pourtant me résigner à la séparation d'avec mon ami, apparu un jour de juillet sous la forme d'une silhouette marchant sur la route.

Le jour où il partit, après deux mois de séjour dans notre village, un des plus beaux de la province de

Ngaoundéré, et même de tout le Cameroun, il en était devenu une des personnes les plus en vue ; et personne ne lui reprochait plus d'être blanc !

CLOTILDE

– Allons, ne panique pas ! Tout va bien se passer !

En disant cela, Guillaume me tapotait doucement l'épaule, dans un geste qu'il voulait rassurant, mais qui ne faisait qu'accroître ma tension. Assis au bas de l'escalier, je jetais des regards furtifs vers cette porte que je croyais ne jamais pouvoir oser franchir. Dévoré par le trac, je tremblais de tous mes membres. Guillaume, mon meilleur ami, mon confident de toujours, malgré toute la complicité qui nous unissait, ne pouvait rien pour moi en ce moment tragique. Je le repoussai du coude, me levai, et me dirigeai vers la sortie.

– Fais pas le con ! me dit-il. C'est ta première fois, on en a tous eu une première fois ; enfin pas toi, pas encore. Quand ça m'est arrivé, je n'étais pas fier ; je te raconterai...

Mais tout ce qu'il me disait alors ne franchissait pas la barrière qui sépare mes oreilles de mon cerveau. C'était comme un bruit de fond insignifiant, semblable à une musique d'ascenseur ou au brouhaha d'un cocktail mondain auquel on ne prête aucune attention.

Ce n'est qu'après avoir atteint l'entrée du couloir que, sous l'effet de la lassitude et du soulagement causé par cette lâche retraite, je me sentis submergé par une vague de courage. L'image de Clotilde, celle dont j'étais secrètement épris depuis déjà six mois, et qui se tenait derrière la porte, à quelques mètres de moi, habita soudain mon esprit. L'évocation de ses longs cheveux blonds, de ses yeux noisette pétillants de malice, de ses longues jambes fuselées, m'ordonna de faire demi-tour. Il aurait été trop bête de passer à côté de cette chance. D'autant plus que ça ne ferait que repousser le problème !

Sous le regard ahuri de Guillaume, j'avançai résolument jusqu'à la porte et j'y frappai fermement trois coups.

– Entrez ! Prononça la voix flûtée de Clotilde. J'entrai dans la pièce. Elle se tenait au milieu du canapé dans un déshabillé de soie bleue qui, loin de dissimuler ses formes avantageuses, les mettait plutôt en valeur.

– Ah ! C'est vous Igor ? Me lança-t-elle d'un ton empreint d'une langoureuse sensualité.

Je fus de nouveau saisi par le trac. Le corps envahi de tremblements, je me sentais incapable de dissimuler mon trouble.

– Vous me semblez un peu pâle, mon cher ami. Que diriez-vous d'un petit whisky ?

– Volontiers. Balbutiai-je.

– Sec ? Eau ? Glaçons ?

– Sec, ça ira, répondis-je d'une voix enrouée.

Elle se dirigea vers le bar, emplit deux verres et m'en tendit un que je manquai faire tomber en le saisissant. Puis elle se rassit en prenant soin de ramener le bas de son vêtement bien au-dessus de ses genoux bronzés.

– Venez donc près de moi, minaуда-t-elle.

S'emparant d'une pile de photographies posée sur l'accoudoir, elle ajouta :

– J'ai quelque chose à vous montrer ; ce sont les photos de mon séjour à Djerba avec Jimmy. Certaines pourront vous paraître un peu osées ; vous savez, je pratique ce qu'on appelle le « topless. » Vous ne vous en offusquerez pas j'espère ?

– Euh... Non, bien sûr...

– C'est cela ! Pas de chichis entre nous !

Je m'installai à côté de Clotilde, à une distance qui devenait de moins en moins raisonnable au fur et à mesure que s'avavançait notre conversation. Elle commentait d'un ton distrait les images qu'elle faisait défiler entre ses mains graciles. Je me contentais de l'approuver de temps en temps d'un simple signe de tête qu'elle ne pouvait voir étant donnée sa position. J'étais de plus en plus ému ; jamais je ne m'étais tenu aussi près de l'objet de mon désir. Les volutes de son parfum enivrant envahissaient mes narines et accentuaient mon trouble. Je sentais venir le grand moment. Il me faudrait être à la hauteur !

En concentrant mes pensées, je parvins petit à petit à dominer mon trac. Quand elle se leva pour aller chercher une autre série de photos, je me sentais prêt à sortir le grand jeu. Elle se rassit, sa cuisse effleurant la mienne, et continua d'effeuiller les images. Puis soudain, elle s'exclama :

– Ça me démange dans le haut du dos ! Voulez-vous bien me gratter ? Vite ! Vite !

Je m'exécutai en plongeant ma main sous la soie entre ses deux omoplates.

– Plus fort ! N'ayez pas peur !

C'était le signal. Je me relevai brusquement et, la saisissant fortement entre mes bras, je basculai Clotilde sur le canapé. Sa bouche, plaquée contre la mienne, laissait échapper un cri continu dont rien n'indiquait s'il s'agissait d'un refus ou d'un encouragement. Elle se débattait pourtant, sa poitrine écrasée de tout mon poids. Ses longues jambes, dont je percevais derrière moi le mouvement, faisaient d'amples moulinets et j'entendis ses pantoufles tomber sur le parquet de bois. Peut-être la serrais-je trop fort ? Je relâchai mon étreinte.

Alors, elle se dégagea et se releva d'un bond. Elle se tint quelques secondes debout au bord du sofa me foudroyant du regard. Puis elle s'empara du parapluie dont le manche dépassait d'une boîte en osier posée près de l'accoudoir, et m'en asséna quelques coups sur la tête, que je protégeais de mes mains jointes. Elle y allait un peu trop fort ; malgré les feuilles de papier journal qui garnissaient l'intérieur du parapluie, la violence des chocs me causait une véritable douleur. Sans doute pour cette raison, tout mon trac s'envola. Je me levai, dans un geste de fuite et me mis à courir autour du canapé, poursuivi par une furie qui hurlait en me bastonnant le dos :

– Pour qui me prenez-vous ? Espèce de cochon ! Jeune obsédé ! Se conduire ainsi avec une femme mariée ! Vous n'avez pas honte ?

– Mais... Je croyais... Pardonnez-moi Priscilla !

– Votre conduite est impardonnable ! Quand je vais raconter ça à Jimmy, il va vous casser la figure !

Au troisième tour, je m'étais par terre. Elle dirigea alors ses coups en direction de mon postérieur. Je rampai maladroitement vers la porte, me mis à genoux pour l'ouvrir, et, sous l'impulsion d'un dernier coup de parapluie, sortis en titubant de la pièce.

La porte se referma avec fracas. Guillaume m'attendait de l'autre côté.

– Alors, cette première fois, c'était comment ?

– Superbe ! Lui répondis-je en tendant mon poing au pouce levé. Finalement ce n'est pas trop

difficile.

C'était en effet la première fois que je jouais dans une pièce, dans un vrai théâtre, avec un vrai public. Rien à voir avec les séances de répétitions. Quand on est face à cinq cent personnes, même dans un petit théâtre de banlieue, on est impressionné. Et là, le public avait été extraordinaire. Les rires qui saluaient ma sortie de scène se reproduisirent dans les actes suivants.

Le soir, toute la troupe s'en alla fêter ce brillant succès dans un restaurant. J'étais assis à côté de Clotilde. Le champagne faisait pétiller son regard. Tout le monde me complimentait ; et elle, n'avait d'yeux que pour moi. Le jeudi suivant, ce fut ma première fois avec Clotilde ; mais c'est une autre histoire...

LE JUGEMENT DE SULEYMAN

Conte oriental

I

Il y avait, aux marches occidentales de l'Empire des croyants, un petit sultanat qui s'étendait autour d'une ville nommée Atkent. C'était, il y a fort longtemps, à une époque que décrivent certains récits qui sont arrivés jusqu'à nous, et où les événements merveilleux et les miracles semblaient arriver beaucoup plus souvent qu'aujourd'hui. C'est du moins ce que laissent croire les chroniqueurs d'alors. Aimaient-ils enjoliver la réalité ou les miracles étaient-ils monnaie courante en ce temps-là ? Ou la transmission de bouche à oreille a-t-elle apporté à ces histoires un aspect fabuleux dont elles étaient dépourvues à l'origine ? Et, dans dix siècles, nos arrière-petits-enfants ne considéreront-ils pas notre banale époque comme une ère fantastique tant les récits auront été déformés et embellis par la tradition ?

Toujours est-il que l'histoire dont il est question ici n'a laissé aucune trace matérielle ; rien ne pourra empêcher le lecteur de la considérer comme une légende. L'emplacement de la cité d'Atkent existe bien mais personne ne sait plus où il se trouve. Il ne reste aujourd'hui de cette ville et des personnages de ce récit que du sable, des pierres, de la terre et des cendres.

Mais autrefois, la cité d'Atkent était magnifique et prospère. Les terres du sultanat étaient très fertiles et bien irriguées. Ses habitants avaient la réputation d'être de bons croyants, de loyaux serviteurs de l'Empire, et des gens très courageux. Ils auraient suscité l'envie chez tous les autres sujets de l'Empereur si la région n'avait été le théâtre de guerres perpétuelles. De par sa situation, aux confins du monde des croyants, le petit royaume était constamment menacé par les raids des infidèles. Malgré une féroce obstination, ceux-ci n'étaient jamais arrivés à prendre la ville car l'armée du sultan, constituée des meilleurs fantassins et cavaliers de l'Empire, leur avait toujours vaillamment tenu tête. Outre leur courage et leurs qualités guerrières, c'est surtout la personnalité du sultan, leur chef, qui en faisait de si bons soldats. Celui-ci, qui s'appelait le prince Djemal, était le plus valeureux garçon qui se puisse imaginer. Il était monté sur le trône à vingt-six ans, à la mort de son père, tué par les païens dans une embuscade. Et, bien que son sacre fût la conséquence d'un événement tragique, le peuple avait été si content de son nouveau roi que la ville d'Atkent et ses

environs, après son couronnement, furent en fête pendant trois jours et trois nuits pour fêter le nouveau sultan.

C'était le meilleur cavalier du pays ; et, bien qu'il fût très jeune, il était passé maître dans l'art de la guerre. Les ennemis que son sabre et ses flèches avaient envoyés dans l'autre monde auraient pu y former une armée tant ils étaient nombreux. Car il ne se contentait pas de donner des ordres à son armée d'un abri éloigné comme le font trop de capitaines aujourd'hui ; il payait de sa personne les armes à la main. Et l'admiration que lui portaient ses soldats en était grandie et leur force décuplée. En plus d'être un fin tacticien, le prince Djemal était un homme très intelligent et cultivé. Il avait lu tous les livres, parlait les langues barbares et avait fait progresser la science de son époque par ses réflexions pertinentes aussi bien en mathématique, en astronomie qu'en médecine. Depuis qu'il maîtrisait l'art du jeu des échecs il n'avait perdu qu'une seule partie ; et encore, contre un grand maître venu de Bagdad.

Mais, outre ses qualités spirituelles, ce qui frappait au premier abord ceux, et surtout celles, qui eurent la chance de le connaître, c'était sa beauté. Si cela n'avait été un blasphème, on aurait pu dire qu'il était beau comme un dieu. Quand il passait sur son cheval dans les rues de la ville, les jeunes filles, prévenues par les acclamations du peuple qui signalaient son passage, lâchaient leur ouvrage, quittaient leur métier ou leur cuisine, et couraient à leur balcon pour contempler le jeune sultan. Les larmes qui coulaient toutes les nuits sur les oreillers de ses sujettes auraient fait déborder la Mer de Marmara si elles s'y étaient jetées. Car, bien que chaque pucelle du royaume ne rêvât que de lui, la pensée du prince était envahie par une autre, la seule justement qui n'eût accepté de donner sa vie pour un baiser du sultan.

Elle se nommait Gulistane et sa beauté était le pendant féminin de celle de Djemal. Et le désir qu'elle suscitait chez les jeunes garçons du royaume était à l'égal de l'envie qu'éveillait le sultan chez les autres filles. Qu'ils auraient bien été ensemble ! Mais la volonté du Tout puissant, si mystérieuse pour les pauvres fourmis que nous sommes, était contraire à cette union. Du moins à ce moment du récit ; car on verra par la suite que le Très haut finit par favoriser les desseins du prince Djemal, d'une certaine manière, mais... Il est trop tôt pour en parler. Revenons à Gulistane.

C'était la fille d'un riche marchand qui, tout occupé à compter sa fortune, et bien qu'il fût veuf depuis la naissance de sa fille, avait négligé son éducation. Il lui lâchait tant la bride qu'elle se permettait des audaces qui auraient fait la honte de sa mère, comme de toute bonne mère musulmane. Elle sortait souvent seule, dans les rues de la vieille ville, le visage recouvert en dessous des yeux d'un voile si transparent qu'il laissait entrevoir, si la lumière était bien orientée, l'éclat de ses lèvres qui étaient comme deux pétales de rose, et de ses dents blanches quand elle souriait. Sa façon de marcher en faisant onduler son corps, la malice qu'elle mettait à profiter du moindre souffle de vent pour qu'il repousse au plus près de son corps la soie de ses pantalons bouffants et le tissu de son corsage, tout cela provoquait un regard langoureux chez les hommes et, chez les femmes une expression d'intense mépris. Mais l'œil admiratif des garçons ne suscitait pas le moindre reflet dans les siens, dont la forme en amande rappelait les profondes origines de son peuple, venu de l'Orient lointain. Et, comme ses ancêtres, elle avait la fierté et l'indifférence de ces gens dont la peau a la couleur du cuivre et dont le visage, buriné par les rigueurs du climat des steppes, est semblable aux plateaux que martèlent les forgerons du bazar.

Atteignant la fin de sa vingt-troisième année, elle n'était pas encore mariée ; ce qui aurait paru à tous comme une disgrâce si elle n'avait été si jolie. A la vérité, elle avait déjà éconduit une foule de prétendants. Certains s'étaient tués par désespoir, d'autres avaient choisi l'exil ou la vie d'ermite. Certains avaient même rejoint les infidèles. C'est dire la force de l'amour qu'elle avait provoqué, et de la souffrance qu'elle avait semée autour d'elle.

Elle ne s'intéressait pas aux garçons, du moins pas en profondeur, les considérant comme des jouets et ne leur accordant pas plus d'importance qu'aux poupées de son enfance. Le seul homme pour lequel elle avait un soupçon d'estime était le sultan. Mais, si elle reconnaissait les qualités du prince Djemal, elle n'eût pas pour une heure de sa compagnie sacrifié un plateau de loukoums ou un massage au hammam.

En fait, elle était très malheureuse ; sachant qu'elle ne trouverait jamais l'âme sœur parmi la foule de ses amoureux, dût-elle aller chercher le bonheur jusqu'aux bords de la Terre ; où le soleil se lève et se couche et où, à ce qu'on dit, les imprudents qui approchent de trop près la limite entre le Monde et le néant sont précipités dans les abîmes noirs et tombent éternellement.

Elle s'était résignée, car il était grand temps pour elle de trouver un époux, à attendre que Mehmet, le fils de l'intendant du sultan, qu'elle connaissait depuis sa plus petite enfance et qui, depuis cette époque, n'avait d'yeux que pour elle, la demandât en mariage ; ce qui ne manquerait pas d'arriver, elle le savait. C'était assurément un bon parti. Il était riche, bien fait de sa personne, et surtout il aurait consenti à tous les sacrifices pour obtenir la main de Gulistane. Et c'était un genre d'homme très doux, on aurait pu dire faible, qui ne la tyranniserait jamais. Cette douceur était même interprétée, chez certaines commères comme une préférence pour la compagnie des garçons. Il était rare alors, davantage qu'aujourd'hui, qu'un jeune homme âgé de vingt-cinq ans, et qui avait subi, comme Mehmet, le pénible entraînement militaire qui était l'impôt le plus lourd que devaient à l'Empire tous ses sujets mâles, se permît de garder le ton et les manières qui sont l'apanage des enfants et des filles. Mais ceux qui colportaient ce genre de ragots calomnieux étaient dans l'erreur.

De cette union sans enthousiasme, du moins de sa part, Gulistane attendait une vie faite de nuits plutôt tranquilles et de journées ennuyeuses partagées entre le hammam, les jardins du palais, les luxueux salons de la demeure de l'intendant où elle fumerait négligemment le narguilé en songeant avec nostalgie à l'époque où tous les hommes étaient à ses pieds. Mais, ce qu'elle ignorait, c'est qu'un autre homme s'apprêtait à demander sa main. Elle ne pensait pas que la voix de l'amour fût à ce point forte pour commander à l'homme le plus puissant du royaume, au mépris de l'intérêt politique, de projeter une union avec une fille de marchand, fût-il très riche, en renonçant à épouser la princesse d'un royaume voisin. Tant il est vrai que, mieux que les victoires et les conquêtes, ce sont les mariages qui donnent la puissance aux nations, et à l'Empire.

En effet, le prince Djemal était sur le point de déclarer sa flamme à la belle Gulistane. Il avait prévu de dire à sa bien-aimée, le jour de la prochaine fête du sacrifice, qui devait avoir lieu dans deux mois, ce que tout le monde savait déjà dans le royaume. Au cours des rares rencontres qu'ils avaient eues l'un avec l'autre, jamais seuls tous les deux, évidemment, l'assistance devinait sans peine le sentiment de Djemal car une lumière éclairait ses yeux, incapables de mentir, en regardant l'objet de son amour.

Mais cette démarche était vouée à l'échec ; la belle Gulistane accueillerait Djemal, tout sultan qu'il était, de la même manière qu'elle avait employée avec tous les imbéciles qui étaient venus chanter la sérénade sous ses fenêtres ; à coup de figues mûres, de casseroles en cuivre qui faisaient

beaucoup plus mal, et de tout ce qui lui serait tombé sous sa main. Et tout ça simplement parce que cette démarche lui aurait parue incongrue, inattendue, et n'aurait pas correspondu à sa logique de femme ; cet esprit qui est l'apanage de la moitié du genre humain et dont, pourtant, les meilleurs mathématiciens de l'Empire qui passaient leur vie entière à comprendre l'ordre des choses, n'auraient pu déchiffrer le millième. Et la qualité du prétendant n'aurait rendu que plus cuisante son humiliation. Il aurait fini comme les autres ; et c'eut été une grande perte pour le sultanat et l'Empire.

II

Mais un événement grave et imprévu vînt contrecarrer les projets du prince. Trois jours avant la date qu'il s'était fixée pour demander Gulistane en mariage, alors qu'il avait déjà choisi le costume d'apparat, les musiciens et les chanteurs qui devaient l'accompagner, et les cadeaux qu'il comptait lui offrir, des guetteurs qui surveillaient l'horizon depuis les avant-postes signalèrent l'approche d'une armée de chrétiens et de mercenaires païens forte de plusieurs milliers de soldats. La cité d'Atkent n'avait jamais connu si grand danger.

Le sultan réunit en grande hâte tous ses conseillers et organisa la mise sur pieds de son armée. En moins d'une journée, les soldats et les cavaliers furent prêts à marcher sur l'ennemi. Le jeune chef mena ses troupes jusqu'à un lieu nommé Karakaynak où l'armée des infidèles devait immanquablement passer pour accéder à la ville. C'était une petite éminence située à une demi-journée de marche des premières maisons de la cité. Une colline couverte d'herbe rase et traversée par un petit ruisseau qui prenait sa source au sommet et où les bergers du sultanat menaient parfois leurs troupeaux. Un plan de bataille en ce lieu avait déjà été établi par le sultan car cet endroit avait un intérêt stratégique exceptionnel ; le versant occidental que devaient franchir les assaillants était très escarpé alors que la pente qui faisait face au levant était douce ; les soldats de l'Empire n'auraient aucun mal à la gravir. De gros rochers pouvaient servir d'abri aux troupes de Djemal, très mobiles mais dépourvues d'armures, alors qu'ils n'étaient d'aucune utilité pour les Francs, dont les cuirasses épaisses entravaient les mouvements. Mais l'atout majeur du prince était l'effet de surprise. La situation de la colline masquait en effet aux infidèles la progression de leurs adversaires. Le prince avait décidé que le combat aurait lieu sur la crête, au moment précis où les soldats ennemis l'atteindraient, épuisés par l'ascension.

Alors que le soleil était au zénith, les deux armées se rencontrèrent. Tout se passa selon les plans préétablis. Les infidèles furent mis en pièces et la colline, au soleil couchant, ne dût pas, ce soir-là, sa couleur rouge qu'aux reflets du crépuscule. Des centaines de cadavres jonchaient le sol, maculé de sang. Le prince Djemal perdit deux de ses meilleurs lieutenants, trois cents soldats et une centaine de chevaux. Mais l'armée ennemie fut anéantie, à l'exception d'un millier de prisonniers qui demandaient grâce en joignant leurs mains et en suppliant, dans leurs étranges dialectes, les soldats musulmans de les épargner.

Un camp fut établi à proximité du lieu de la bataille et on s'empressa d'aller chercher dans les villages alentour des vivres et du vin pour célébrer la victoire et honorer les morts. En ces temps féroces, il était d'usage de tuer tous les prisonniers. Djemal, qui était bon, fut pris de pitié envers ces

infidèles qui se lamentaient. Il décida qu'on n'en sacrifierait que la moitié, les survivants devant être réduits en esclavage et travailler pour l'Empire. Puis, après avoir mangé, et beaucoup bu, il se retira dans sa tente. Il se coucha et s'assoupit, dans la rumeur mourante des cris des prisonniers et des moutons qu'on égorgeait. Au milieu de la nuit, il fut réveillé par une lueur aveuglante qu'il prit d'abord pour celle de la lune, se glissant par l'ouverture entrebâillée de la yourte. Mais, il le savait car il connaissait l'astronomie, à ce moment, l'astre de la nuit parcourait les zones ténébreuses situées sous la terre, en compagnie de son frère le soleil. Il ouvrit les yeux et vit, en face de lui, un génie semblable à ceux des contes que sa mère lui racontait quand il était enfant. Un être merveilleux que rien n'aurait distingué d'un humain comme vous et moi s'il n'avait irradié une lumière qui faisait le grand jour à l'intérieur de la maison de toile.

– Qui es-tu ? demanda le sultan.

– Je suis un djinn, je m'appelle Achkaydin, et je suis là pour t'aider. Je t'ai vu combattre aujourd'hui et j'ai admiré le courage dont tu as fait preuve pour défendre ta foi.

– Et que veux-tu de moi ?

– Je te l'ai déjà dit, c'est moi qui suis à ton service ! Tu as vaincu les infidèles, tu as fait mille prisonniers, tu en as tué cinq cents et Allah veut te récompenser. Je sais, parce que je sais tout, quel est ton plus cher désir. Mais tu n'as qu'à moitié rempli ta tâche. Tu n'auras que la moitié de la récompense !

– Par la barbe du prophète, j'aurais dû tous les tuer ! s'exclama le sultan.

– Tu te trompes, répondit le génie, la volonté de Dieu était que tu les épargnasses tous.

En entendant ces mots, le sultan fut interloqué. Comment le Tout Puissant pouvait-il lui reprocher d'avoir épargné ces infidèles qui violaient et pillaient et dont toutes les pratiques religieuses étaient autant de blasphèmes. C'est à Dieu qu'était dévolue la tâche de pardonner, pas aux hommes !

– Tes paroles sont étranges, dit Djemal au génie en sortant de ses réflexions, mais ton apparence me prouve que je dois te croire. Parle-moi de cette récompense. Je brûle de savoir si tu lis aussi bien dans mon âme que tu le dis.

– Mon rôle est d'unir ceux qui s'aiment, mais aujourd'hui je suis devant un cas intéressant qui me change de la routine. La vie d'un djinn, contrairement à ce que tu penses, n'est pas une partie de plaisir. Et elle dure une éternité. Imagine-toi ! Je ...

– Ne me raconte pas ta vie ! L'interrompt Djemal, qui avait soudain repris le ton qui convient à un roi, quelle est cette récompense ?

– Tu souhaites passer le reste de ta vie avec la belle Gulistane. Ton désir ne sera qu'à moitié exaucé mais c'est bien plus que ce que tu aurais pu obtenir sans mon intervention. Tu connais certainement, car tu as étudié, l'histoire de Suleyman, celui que les chrétiens appellent Salomon. Mais laisse-moi te la rappeler.

Le génie conta alors l'épisode de la vie de ce roi juif à qui deux femmes se présentèrent un jour accompagnées d'un enfant. Chacune d'elles prétendait en être la mère. Les arguments de l'une et de l'autre étaient si convaincants que le roi ne pouvait désigner celle qui avait raison. Il saisit alors son épée, la leva au-dessus du corps de l'enfant, et déclara que, n'ayant pu décider quelle était la vraie mère, il le couperait en deux et donnerait à chacune des deux femmes une moitié du corps. Ainsi justice serait rendue.

Avant que la lame ne s'abattît, une des deux plaideuses le supplia d'interrompre son geste et déclara qu'elle renonçait à l'enfant. Salomon comprit alors qu'il s'agissait de la vraie mère, lui

accorda la possession de son fils, et éconduit la menteuse.

– Cette histoire t'éclaire sur la façon dont s'exerce la justice divine, conclut le génie, même si elle peut te sembler cruelle.

– Mais quel est le rapport avec ma récompense, demanda Djemal ?

– Il s'agit du même geste ; mais, cette fois-ci, le mouvement de la lame ne sera interrompu par aucune supplique. Par mon sabre magique – le génie désigna de la main la poignée d'un cimeterre dont le fourreau était accroché au côté gauche de sa ceinture - le corps de ta bien aimée sera séparé en deux parties, sans qu'elle n'en ressentit la moindre douleur dans sa chair et dans son âme ; à la hauteur du nombril. Choisis la moitié avec laquelle tu souhaites passer le restant de tes jours, le haut ou le bas ?

– Je veux ses yeux ; et sa bouche ! Comment peux-tu me poser une pareille question ?

– Prince ! Prends le temps de réfléchir. Tu te priverais ainsi d'un plaisir qui est le ciment essentiel de l'union d'un homme et d'une femme !

– Mais je renonce volontiers à ce plaisir si je peux contempler avec elle un clair de lune, lui murmurer à l'oreille l'amour que j'ai pour elle, lui passer mon bras sur l'épaule, embrasser ses joues, ses oreilles, ses yeux, ses lèvres, et entendre sa voix douce.

– Et as-tu pensé, dit le génie, à ce qu'il adviendrait de l'autre moitié ? Elle reviendra à Osman, le boucher du bazar qui est veuf depuis vingt ans, qui a toujours aidé les pauvres, et qui, depuis que sa femme est morte, n'a jamais manqué la prière du vendredi. C'est un vieillard édenté dont le mérite est aussi grand que la répugnance qu'il inspire. Imagine-toi ses doigts calleux caressant le ventre et les jambes de la femme que tu aimes !

– Ce sera toujours mieux pour elle que de supporter la vision de cette face au nez crochu, au teint cadavérique, et ridée comme une vieille pomme. Ce pauvre Osman est venu au monde il y a de cela plus de soixante années solaires !

– Il en sera fait selon tes vœux, dit le génie. Jusqu'au jour de ta mort, la première chose que tu verras en te réveillant chaque matin sera le regard de Gulistane. J'espère seulement que tu ne regretteras pas ton choix.

Le lendemain la cité d'Atkent en liesse accueillit l'armée victorieuse. Le prince Djemal, chevauchant un blanc destrier, avançait en tête, accompagné d'Achkaydin, qu'il était seul à voir car le génie s'était rendu invisible à tous les autres. Suivaient ses lieutenants et capitaines que la foule inondait d'une pluie de fleurs. Puis les prisonniers, entravés aux mains, à qui on lançait des pierres, et enfin les soldats, acclamés par les femmes, dont certaines se risquaient même, au mépris des convenances, à se jeter sur eux pour les embrasser. A cinq reprises, le soleil se coucha à l'horizon d'une ville en fête où les gens buvaient, riaient et dansaient autour des tables qui avaient été dressées dans les rues de la ville. Djemal, qui était le héros de cette fête, eut bien du mal à s'éclipser un soir en compagnie du génie pour aller rendre visite à Gulistane.

III

Accoudée au balcon finement sculpté de sa chambre, dans la riche maison de bois qu'elle occupait avec son père, elle humait l'air du soir, face à un petit lac sur lequel donnait sa fenêtre. Une légère brise ridait la surface de l'eau et la lumière sereine de la lune semblait jouer sur les flots, dans la rumeur assourdie des bruits de la fête ; un moment de poésie qui aurait donné à un écrivain une

source inappréciable d'inspiration. Mais Gulistane, n'étant guère portée sur la littérature, somnolait simplement en jouissant de la beauté de l'instant. Une servante interrompit sa rêverie et l'informa que le sultan désirait la voir. Elle renvoya sur le champ tous ses domestiques et pria que l'on fît venir le prince dans ses appartements. La surprise que lui avait causée l'annonce de cette visite fut à son comble lorsqu'elle le vit entrer dans sa chambre en compagnie d'un homme dont le visage, les mains et les vêtements dispensaient une lumière douce et pourtant si forte qu'elle faisait oublier celle de la lune.

Le génie lui raconta les derniers événements, la bataille, les prisonniers, sa conversation avec le prince, et lui expliqua quel enjeu elle représentait et ce qui allait lui arriver. La jeune femme écoutait sans mot dire et sans manifester la moindre émotion, en fixant son beau regard sur le mur qui lui faisait face ; jusqu'à ce qu'une larme coulât sur sa joue avant de tomber sur la mosaïque qui ornait le sol de la pièce. Puis, soudainement, elle se jeta sur le sol et éclata en sanglots. Ça ne lui était pas arrivé depuis le jour où une de ses amies, au cours d'une violente dispute, avait jeté par la fenêtre une poupée de porcelaine à laquelle elle tenait beaucoup. Elle était alors âgée de dix ans...

Le génie s'était assis sur un sofa et attendait patiemment que ce flot de larmes, si longtemps contenu, se tarît. Quant au prince Djemal, il était si ému de voir pleurer ainsi sa bien-aimée qu'il avait perdu toute sa contenance et sa royale fierté, et se tenait immobile dans un coin de la pièce en contemplant ses babouches d'un air absent.

Après une bonne demi-heure, Gulistane, n'ayant plus la force de pleurer, leva vers le visage du génie, son regard mouillé de larmes. Il décida qu'il était temps de parler.

– Pourquoi pleures-tu alors que c'est le bonheur que je t'apporte ? La blessure que te causera mon sabre ne te fera pas plus de mal qu'une mouche qui se poserait sur ton dos ; elle cicatrisera instantanément. Et, par la vertu d'une magie que tu ne peux comprendre, nul autre que les deux hommes qui te posséderont ne constatera la séparation en deux de ton corps. Et tu vivras longtemps comme la plus heureuse des femmes.

– Tu n'as rien compris ! répondit-elle. Je ne doute pas de la puissance de ta magie. Seulement le prince aurait dû me consulter avant de faire son choix. La moitié de mon être qui souhaite tant lui appartenir n'est pas celle qu'il a élue. Bien sûr, ne plus jamais trouver son regard en face du mien, et devoir découvrir, à la place, celui d'Osman, le vieux boucher, ne me remplit pas de joie. Et si c'est la volonté du Tout Puissant de ne pouvoir me donner tout entière à un seul homme, Inshallah ! Mais je réalise maintenant que c'est lui que je veux. Et, s'il me faut choisir une partie de mon corps à lui donner, ce n'est pas celle qui peut le regarder.

En disant cela, Gulistane s'était approchée du sultan et agenouillée à ses pieds. Celui-ci ne put que lui répondre qu'il accèderait à tous ses désirs.

C'est ainsi que le prince ne vit plus jamais les yeux de sa bien-aimée. Mais il eut une nombreuse descendance. Le premier de ses fils reçut le prénom de Suleyman, en souvenir d'un roi juif qui avait vu, à travers les siècles, son acte de justice imité et accompli. Et l'usage se perpétua dans la lignée directe du sultan Djemal ; en souvenir de cette aventure, beaucoup de ses descendants nommèrent ainsi un de leurs fils. Jusqu'à ce que ce nom, très longtemps après la mort du prince, écrit en lettres d'or et de feu, illuminât de sa splendeur, des forêts glacées de l'Occident jusqu'aux déserts brûlants

de l'Orient, le monde des croyants.

Mais c'est une autre histoire !

PREMIER CONTACT

I

La réception du premier message d'intelligence provenant de l'Espace mit la planète en émoi. Le secret fut gardé par les autorités jusqu'à ce qu'il fût établi de façon certaine que le signal reçu par le satellite d'observation n'était ni le fruit d'une interférence, ni celui d'un phénomène cosmique régulier du genre pulsar. On mit alors en branle tous les ordinateurs et toutes les sommités scientifiques afin de décrypter le message venu des étoiles. Ce qu'on ne tarda pas à faire, du moins en partie.

Il s'agissait d'une séquence analogique unique, d'une vingtaine de secondes, dans laquelle on sut rapidement déceler des images accompagnées d'une « bande son » ; émise depuis une petite étoile située à 55 années-lumière autour de laquelle on avait détecté depuis longtemps deux grosses planètes, mais qui ne figurait pas parmi les cibles privilégiées des radiotélescopes, car selon les théories en vigueur, la présence de vie y apparaissait assez improbable.

Peu de temps après la découverte, le président des industries spatiales, flanqué d'un aréopage constitué des plus grands savants, prononça un discours qui fut retransmis sur tous les écrans holographiques de la planète et qu'on pourrait traduire ainsi :

« C'est à moi que revient l'honneur de vous l'annoncer : NOUS NE SOMMES PAS SEULS ! Il existe, dans une région de la galaxie très proche de nous, une civilisation semblable à la nôtre dont nous venons de recevoir un contact sous forme d'ondes radio. Tout nous porte à croire cependant que cette civilisation possède une avance technologique bien supérieure à celle que nous avons atteinte. Les spécialistes en cryptographie ont réussi à reconstituer le message primaire, qui se présente sous la forme d'un « clip » assez court ; à l'évidence un texte de bienvenue à destination de créatures intelligentes capables de le lire. Mais nous sommes pratiquement certains que cette communication recèle, cachées en son sein, de nombreuses informations que nous ne sommes pas encore parvenus à déchiffrer. Nos éminents cryptologues travaillent sans relâche là-dessus ; mais rien ne presse ! – Le président esquissa un sourire – Le temps que mettront les ondes pour parvenir jusqu'à nos frères de l'espace ajouté à celui de leur réponse pour nous atteindre, représente une vie entière.

Nous serons amenés, dans l'avenir, à nous poser beaucoup de questions, certainement très ardues, sur ces créatures avec lesquelles nous venons juste de faire connaissance. Mais pour l'heure, je vous propose à tous de visionner leur message d'amitié. Vous pourrez constater que ces êtres, bien que différents, nous ressemblent par de nombreux points, ce qui semble prouver que l'évolution a suivi les mêmes chemins sur leur planète : Ils ont deux yeux, une bouche, comme nous, deux bras, deux jambes, deux mains avec cinq doigts, s'expriment dans un langage articulé, et sont apparemment répartis en deux sexes, tout comme nous. »

L'image du président s'effaça alors pour laisser place à la courte séquence d'images dans

laquelle on pouvait voir deux créatures humanoïdes qui s'affairaient dans un espace clos en s'exprimant d'une voix très aiguë et en faisant des gestes dont le symbolisme semblait assez obscur. Une petite boîte colorée que tenait l'un des individus, qu'on identifia comme la femelle, paraissait tenir un grand rôle dans cette étrange scène ; peut-être un ordinateur ultra perfectionné ? Ou bien un symbole à grande signification philosophique ? Cela provoqua entre les savants de vifs débats. Par contre les signes qu'on voyait défiler dans l'image en même temps que le discours parlé furent très vite identifiés comme une écriture, de type syllabique, dont il fut aisé d'établir un début de traduction des règles phonétiques. Bien sûr, le sens du discours resta totalement imperméable.

Le message fut étudié sous toutes les coutures, mais sans perdre de temps on le renvoya en boucle, par le moyen d'un très puissant émetteur, vers la région du ciel d'où il provenait ; comme un « accusé de réception ». Puis des spécialistes mirent au point une séquence de même nature dans laquelle un homme et une femme adressaient un message de paix aux aliens, illustré par des extraits sonores écrits par les plus grands musiciens de l'Histoire et les représentations des plus belles œuvres d'art de tous les continents et de toutes les époques. On accompagna cet envoi du catalogue de symboles déjà émis vers plusieurs régions de l'Espace, basé sur des constantes physiques universelles comme la vitesse de la lumière, les dimensions d'un atome d'hydrogène, etc. et qui devait servir de protocole aux futurs échanges interstellaires. Il permettait de décrire, de façon très astucieuse, des notions aussi fines que la numérotation décimale, la structure de l'ADN, l'état d'avancement de la science, la planète et sa population. On était certain qu'une civilisation avancée comme celle des concepteurs du premier envoi reçu avait les moyens de le décrypter sans difficulté.

Le premier message « envoyé en recommandé » à destination de créatures intelligentes dont on avait enfin la preuve de l'existence filait à 300 000 kilomètres/seconde dans l'immensité glacée de l'Espace.

II

A peu près à la même époque, sur la base lunaire M3, Francis Poolman, un des plus hauts responsables du programme SETI (Search for extra-terrestrial intelligence) discutait avec son fils âgé de huit ans qui le pressait de questions.

« A la même époque » est une formulation assez audacieuse car la simultanéité, à l'échelle galactique, n'a pas grand sens, tant l'espace et le temps sont intimement liés dans l'Univers par cette constante : C , qui représente la vitesse, infranchissable, de la lumière. Disons plutôt 55 années après que le message reçu par les habitants de Vākota eut quitté la terre.)

– Vois-tu, fiston, ces immenses paraboles qui forment comme un cercle autour du cratère sont semblables à des oreilles qui écoutent l'espace. Elles sont destinées à recevoir les signaux émis par les extraterrestres.

L'homme désignait du doigt le gigantesque anneau que formaient les installations dont la blancheur éclatante tranchait magnifiquement sur le sol grisâtre et le firmament obscur rempli d'étoiles.

– Ils sont comment les extraterrestres ? L'enfant accompagna sa question d'un regard éveillé et interrogateur.

– Personne n'en sait rien, David ! Des savants, qu'on nomme « exobiologistes » se sont penchés

depuis des décennies sur cette question. Ils sont peut-être comme nous, avec deux bras et deux jambes, ou ce sont des lézards très intelligents, ou de grosses baleines qui nagent dans un air très lourd. On l'ignore ! Depuis qu'on sait qu'il n'y a jamais eu de vie sur Mars, ni sur Titan, ni sur Europe, on peut envisager toutes les hypothèses. Mais la pire, celle qui rendrait vaine toute ma vie de travail, ça serait qu'ils n'existent pas.

– Mais s'ils existent, quand on va les rencontrer ?

– Euh... Si tu parles d'aller leur serrer la main, ou le tentacule, jamais sans doute. Du moins toi et moi. Rends-toi compte, les messages que nous leur envoyons, ou qu'ils nous envoient, voyagent à la vitesse de la lumière, 300 000 kilomètres par seconde...

– C'est très rapide ! Interrompit David

– Oui fiston. Et pourtant un message provenant d'un système situé par exemple à 100 années-lumière, très proche donc à l'échelle galactique, mettra un siècle pour nous parvenir. Et notre réponse, un autre siècle pour arriver là-bas. C'est un peu comme si tu rencontrais quelqu'un, et que le son de sa voix n'atteigne tes oreilles qu'après 100 années.

– Mais pourquoi on n'y va pas ?

– Réfléchis un peu ! D'abord : OÙ aller ? Nous n'avons même pas de preuve de l'existence des aliens, alors, savoir où ils crèchent... Ensuite combien de temps ça prendrait ? On peut espérer que la cryofusion quantique nous permettra peut-être dans 50 ans de construire des vaisseaux atteignant le dixième de la vitesse lumineuse. Pour le système que j'évoquais, la route durerait mille ans ! On serait morts avant d'arriver...

– Alors on ne rencontrera jamais les extraterrestres ?

– Nous, non ; à moins qu'ils ne viennent nous rendre visite, ce qui est très improbable. Mais dès aujourd'hui, nos radiotélescopes peuvent capter un message. C'est à mon avis la seule façon dont peut s'opérer une rencontre interstellaire.

– Et ensuite, quand on saura où ils sont, on pourra aller chez eux ! dit l'enfant en tapant des mains.

– Pourquoi pas ? Mais ça prendra du temps. Il faudra cryogéniser un équipage, ou créer une terre en réduction dans le vaisseau, dont seuls les lointains descendants du premier parviendront au but.

– Ça veut dire quoi « cryogéniser » ?

– C'est encore du domaine de la science-fiction. Gardons les pieds sur terre... sur la lune plutôt. Regarde les installations sur le cratère. Ça c'est tangible ! Et n'est-ce pas magnifique ? »

– Oh oui ! s'exclama David. Il y en a d'autres comme ça ?

– Il y a celle de la face cachée, les deux stations sur les pôles, et une vieille sur la terre, au Chili, plus les récepteurs des satellites. Grâce à la technologie des faisceaux d'ondes, on peut observer dans presque toutes les directions de l'Espace et isoler toutes les fréquences. Si un signal passe par ici, nous avons toutes les chances de le recevoir.

– Mais si les extraterrestres nous envoient des messages, est-ce qu'on leur envoie aussi ?

– Bien sûr, et ce depuis plus de 70 ans. La première fois de l'observatoire d'Arecibo, à Puerto Rico en 1974.

– Donc tous les aliens qui habitent à 70 années-lumière de la terre l'ont déjà reçu ! dit l'enfant avec enthousiasme.

– Malheureusement non ! – répondit son père – Pour que le signal arrive si loin il faut un faisceau puissant et très concentré. Celui-là était dirigé vers un amas globulaire situé à plus de 24000 années-lumière. Autant te dire que la réponse n'est pas pour demain !

– Mais quand tu travailles à l'extérieur, en scaphandre, et que je parle avec toi par radio, je n'ai pas besoin de savoir où tu es, et de pointer l'appareil vers toi.

– Non fiston ! C’est parce que la distance est très courte. Les signaux sont faibles, il n’y a aucune matière qui forme obstacle... et l’effet Doppler ne joue pas.

– C’est quoi l’effet Doppler ?

Francis Poolman ne répondit pas. Il tapota rêveusement la surface en carbone du bureau et admit :

– Oui, il n’est pas impossible en théorie que la conversation que nous avons eue hier quand je réparais le moteur de la parabole 27... si les ondes réussissent à contourner les obstacles, ou si elles se trouvent relayées par un satellite... si elles parviennent à franchir une très longue distance sans être absorbées par l’éther, soit écoutée dans un siècle par des aliens ; mais je n’y crois pas trop.

III

David Poolman venait juste de fêter ses 63 ans lorsque la terre reçut son premier message venu des étoiles. La communauté scientifique s’en trouva ravie, mais quelque peu déçue.

IV

Sur Vākota, la conscience qu’il existait ailleurs une autre forme de vie intelligente bouleversa profondément et durablement les mentalités. Les Vākotiens, qui étaient des gens très pacifiques, le devinrent encore davantage. D’éminents linguistes, assistés des plus puissants ordinateurs, tentaient vainement de déchiffrer les quelques mots prononcés par les deux créatures. Et on ne décelait aucun message crypté dans l’architecture du signal. Cependant l’aspect, les gestes, et la voix des frères de l’Espace occupaient l’esprit de tous les habitants de la planète.

On bâtit partout des statues à l’effigie de ces êtres étranges, et pourtant si proches. On inscrivit au fronton des temples et des bâtiments officiels les signes d’écritures qui accompagnaient leur message. Et les paroles qu’on y entendait devinrent, dans la bouche des Vākotiens qui en ignoraient le sens, une espèce de slogan fédérateur, imprégné d’amour et de paix, qu’on prononçait dans toutes les occasions solennelles :

« *OMO Micro, lo touti rikiki, maousse costo !* »

FATA MORGANA

Prologue

Les arbres dansaient. Ils dansaient vraiment, comme l’aurait fait une troupe de ballet moderne, en gesticulant des bras et de la tête tout en gardant les pieds collés au plancher de la scène. Au rythme primaire de la musique techno qui, bien que provenant de la grande salle dont nous étions séparés par trois portes et le grand escalier renaissance, nous parvenait en fond sonore. Un moment de pure magie !

Ce n’était pas une illusion. Ou plutôt c’en était une, mais qui ne devait rien aux trois coupes de champagne que j’avais sirotées au buffet. Ce que je voyais du balcon de pierre où j’étais accoudé, une caméra aurait pu le filmer et enregistrer fidèlement les mouvements qui semblaient agiter les

troncs et les branchages des arbres, à l'orée de cette forêt dont nous étions distants, ma compagne et moi, d'à peine un kilomètre.

Ma compagne ! Le mot est un peu fort. Elle n'était que mon amie d'une soirée, rien de plus. Du moins c'est ce que je croyais alors. Je me réjouissais seulement de la magie de ce coucher de soleil que je contemplais, assis sur un fauteuil confortable, du balcon d'un château classé du seizième siècle, un soir de juin, aux confins du Berry et de la Sologne, en compagnie d'une jeune femme dont les yeux d'un bleu profond admiraient d'un regard fasciné le spectacle qui se jouait au couchant. Et si j'étais fasciné, moi, c'était moins par la vision de ces arbres qui dansaient devant le globe rouge du soleil que par le reflet de l'astre dans ses yeux qui leur donnait une couleur que j'avais l'impression de n'avoir jamais vue auparavant.

Et pourtant le paysage était le plus grandiose et le plus surprenant qu'il m'avait été donné de contempler : le ciel turquoise était vide de nuages mais il était barré de deux traînées d'avions qui dessinaient un immense accent circonflexe au-dessus du soleil, comme un toit qu'aurait naïvement tracé au crayon orange la main d'un enfant. Le petit lac qui s'étendait à nos pieds nous renvoyait l'image inversée de ces lignes et complétait ainsi le cadre en losange de ce tableau à la fois impressionniste et abstrait. Mais la comparaison avec l'œuvre d'un peintre s'arrêtait là ; les images animées qui parvenaient de la ligne d'horizon tenaient davantage de la chorégraphie que de la peinture.

Il me semblait à présent que les arbres étaient des indiens, semblables à ceux des westerns de mon enfance, qui dansaient sur place, au battement binaire d'un gros tambour. Un grand chêne, dont les ramures fournies dominaient le faîte de ses compagnons tenait le rôle du chef, la tête ceinte d'une couronne de plumes. Les ondes basses de la sono qui faisaient trembler les murs du château résonnaient dans tout mon corps et j'avais l'impression terrifiante que mon cœur obéissait au rythme de ces pulsations. Et que je dansais, moi aussi, à l'unisson de ces peaux rouges, comme un homme blanc qui aurait été invité à une cérémonie païenne. Et quand, pour échapper à cette fantasmagorie vertigineuse, je portais mon regard sur celui de ma compagne, j'y trouvais, au lieu d'un retour à la vérité tangible, une magie encore plus grande qui accentuait mon vertige.

Était-ce un bonheur ? Je l'ignore. Mais ce dont je suis certain c'est que j'avais conscience qu'il ne restait que quelques minutes avant le crépuscule. Et que j'aurais voulu que ce moment durât une éternité. À cet instant je ne regrettais pas d'avoir participé à ce séminaire.

I

Le château

Deux mois auparavant mon chef, François Pincheux, m'avait convoqué dans son bureau pour m'entretenir d'un sujet de la plus grande importance. La grosse firme américaine qui détenait 40% des parts de notre société s'appêtait à lancer sur le marché européen de l'informatique un logiciel sur lequel elle fondait de grands espoirs. On nous proposait d'en assurer la commercialisation en France, puis en Europe continentale. Lourde tâche ! La vente de logiciels ne représentait pour nous qu'une activité marginale ; nous faisions surtout de la conception, de l'assistance et de l'installation.

Mais notre boîte de services employait une cinquantaine de collaborateurs qui travaillaient chez nos différents clients, principalement des PME en Île de France et dans le Nord. C'est notre bonne implantation chez ces entreprises, dans les gros et moyens systèmes, qui avait décidé les dirigeants de BNSA à nous confier ce travail.

Le produit consistait en un ensemble de programmes qui devait se greffer sur le système d'exploitation et assurer l'automatisation des chaînes batch, l'ouverture et la fermeture de l'environnement temps réel et plein d'autres fonctions qu'il n'est possible de décrire qu'à un informaticien chevronné. À lire la brochure rédigée en anglais sur papier glacé qui vantait le machin, on pouvait en déduire qu'après son installation il suffisait de licencier toute l'équipe de l'exploitation et simplement demander à une femme de ménage de tourner un bouton le matin et de l'éteindre le soir. Une liste impressionnante d'entreprises américaines qui avaient acheté et utilisé ce logiciel avec succès complétait le papier.

Bref, c'était le produit miracle, en plus compatible avec la presque totalité des systèmes existants. Il était désigné par un sigle assez long qui comprenait, si je me rappelle bien les mots : New, data, system, application... autrement dit, qui ne voulait rien dire. Ça donnait en finale NPDSA (je ne suis pas certain de l'ordre) suivi de FC qui signifiait « full compatibility ». Et, cerise sur le gâteau, on livrait en prime un module de recherche et de transformation de dates qui devait permettre au client d'aborder avec confiance le prochain millénaire. On était en effet dans les dernières années d'un siècle finissant et la psychose générée par la crainte du « bug de l'an 2000 » commençait de faire des ravages dans le système nerveux des chefs d'entreprises.

François était très enthousiaste ; il faut dire que ses connaissances techniques dans le domaine se limitaient à l'emploi des boutons « marche » et « arrêt » de son ordinateur. Quant à moi, spécialiste des systèmes d'exploitation et des bases de données relationnelles, une simple lecture en diagonale de la brochure avait suffi à me convaincre que ça ne pouvait pas marcher. Et, à moins que les boîtes américaines ne fonctionnassent selon une organisation absolument rigoureuse, très différente du chaos qui avait cours chez nos clients, ce que je n'imaginai pas un seul instant, il m'était difficile de croire que ce truc avait pu conquérir les USA.

« Qu'est-ce que tu en penses ? M'avait dit François, ça pourrait faire un tabac ! Tu as vu la commission qu'ils nous proposent ? Ils ont l'air d'y tenir à ce truc ! Et ils ne lésinent pas ! Tiens, regarde ça ! S'exclama-t-il en me tendant un prospectus, voilà la baraque où ils nous invitent pour nous présenter le produit. Plusieurs grands pontes de BNSA vont faire le voyage de Detroit ; ils nous demandent de faire venir un maximum de nos clients, et ils payent tous les frais, plus indemnités kilométriques. »

Le dépliant, imprimé en taille douce sur un beau bristol, décrivait un magnifique château renaissance, situé entre Orléans et Vierzon, entouré d'un parc où s'ébattaient des daims en liberté. Les photographies montraient la demeure sous tous les angles avec ses pignons et ses fenêtres à meneaux. On voyait aussi la piscine, un parcours de golf à neuf trous, un jacuzzi et une immense salle de restaurant de style rustique flanquée d'une imposante cheminée. Il ne manquait que les tarifs. Une délicatesse de nos correspondants yankees !

Je connaissais suffisamment Pincheux pour savoir que mettre un frein à son enthousiasme le

plongerait dans une sombre déprime. Il était du genre fonceur, et quand il s'était mis un projet en tête, il s'y accrochait comme un pitbull à la jambe d'un préposé. La crainte de le décevoir, associée à la perspective d'un séjour dans un manoir où, disait la brochure, Henri IV et Louis XIII avaient passé la nuit, me conduisit à accepter de participer à ce séminaire. Il fut convenu que je tiendrais le rôle de conseiller technique lors des séances de travail. Ce qui, en raison de mon expérience dans ce genre de réunions, me laissait entrevoir quatre jours de repos total.

II

Un certain jeudi de la mi-juin, je prenais l'autoroute au volant de ma BMW de fonction. Le temps était superbe. Parmi les véhicules que je doublais se trouvaient des caravanes, des remorques supportant des petits bateaux, des voitures surmontées de galeries portant des planches à voile. Les départs en vacances commençaient, à la faveur de ce week-end prolongé et la pensée de tous ces gens partant en congés me faisait ressentir cruellement l'impression que j'étais, moi, au travail. Passé Étampes, une folle idée me vint à l'esprit : à Orléans je bifurquerais en direction de Blois et je passerais ces quatre jours dans la vallée de la Loire. Justement je n'avais jamais visité le château de Chenonceau, une lacune que je rêvais de combler. De plus je venais de décliner l'invitation d'un copain d'armée habitant Tours que je n'avais pas vu depuis des années et qui se disait très déçu que je sacrifie l'amitié au profit du boulot. Il serait ravi de me voir, et moi aussi !

Je m'engageai dans la sortie indiquée par un panneau brun montrant un château stylisé et me retrouvai sur la nationale qui longe le fleuve. À mesure que je m'éloignais d'Orléans je sentais s'amplifier en moi une douleur lancinante qui me vrillait l'estomac. Un mélange de culpabilité, de crainte des ennuis, et surtout des formalités administratives que j'aurais à accomplir pour faire accepter mon escapade. À Meung-sur-Loire je fis demi-tour dans une station-service et pris la première route à droite, en direction du sud-est. En m'arrêtant à de nombreuses reprises pour consulter l'atlas Michelin, je parvins, en empruntant des petites départementales, à rejoindre avant midi le château où j'étais impatientement attendu.

Pincheux était venu en éclaireur la veille au soir. Le grand patron étant en vacances, il tenait le rôle d'ambassadeur de la boîte. À part lui je ne connaissais personne. Il y avait quelques gens que j'avais déjà vus chez des clients. Des cadres, des directeurs, et même une hôtesse d'accueil qui tenait le standard d'une boîte d'assurance avec laquelle nous travaillions et dont je me demandais ce qu'elle fichait là. Tous semblaient très gênés ; pour garder contenance ils causaient, non pas de la pluie et du beau temps comme on fait chez le coiffeur, mais de leur boulot ; ce qui ennuyait autant ceux qui parlaient que ceux qui écoutaient. Les seuls qui semblaient vraiment à l'aise étaient les Américains. Trois types immenses qui riaient bruyamment, et dont l'un portait sur la tête un authentique « Stetson ». Ils s'enfilaient coup sur coup des verres de cognac en guise d'apéritif et fumaient d'énormes cigares. Ils évoquaient des cow-boys de western en récréation loin de leur Amérique puritaine. Pincheux leur collait aux basques et tentait de faire de l'esprit en racontant en anglais, avec un accent terrible, des blagues éculées qui tombaient à plat.

Le reste de la journée fut employé à faire le tour du propriétaire. Un guide volubile conduisit les invités dans le parc où des arbres centenaires côtoyaient des plantes venues des cinq continents. Dans

une volière attenante au bâtiment, on pouvait voir des perroquets, des toucans et des perruches aux plumes chatoyantes et il y avait un guépard dans une cage. Puis nous visitâmes le château dont le mobilier était à l'identique de ce qu'il était juste avant la révolution. Tous les styles précédant le directoire y étaient représentés. La salle Louis XV, surtout, était somptueuse. Cette excursion nous mena jusqu'au repas du soir qui fut assez morne, malgré une cuisine excellente, les invités ne se connaissant pas entre eux. À dix heures, délaissant Pincheux et les Américains dont je partageais la table, je montais à ma chambre.

Le château ne comprenant pas suffisamment de pièces pour placer tous les invités, la majorité d'entre eux logeaient dans une annexe située en dehors du parc. J'avais la chance, pour ma part, d'occuper une des petites chambres simples dans l'aile est. Je devais sans doute cette faveur à ma qualité de conseiller technique, qui faisait de moi l'une des personnalités les plus importantes du stage. Et, bien sûr, de célibataire, car les grosses légumes avaient emmené leurs conjoints. Et le bâtiment lui-même ne contenait que deux chambres doubles. Les parties dédiées à l'habitation, contrairement aux salles d'apparat, étaient divisées en petites pièces que le propriétaire, au dix-neuvième siècle, avait créées pour y loger ses nombreux domestiques. Je sautai dans le lit, épuisé par ma journée et l'air de la campagne, en me disant que demain, si je me réveillais assez tôt, je pourrais contempler le lever du soleil de ma chambre de bonne. Je trouvai rapidement le sommeil.

Les séances de travail se déroulaient dans une espèce de salle de cours luxueusement meublée qui pouvait contenir une centaine de personnes. Les fauteuils numérotés avaient été attribués par avance et l'ordre alphabétique avait placé juste à ma droite la personne que j'aurais choisie parmi tous les participants pour occuper ce siège. C'était une petite brune que j'avais remarquée dès mon arrivée. Elle se tenait à l'écart des groupes de conversation et c'était la seule qui ne semblait pas vouloir dissimuler son ennui. Une franchise qui avait tout de suite provoqué chez moi un élan de sympathie. Je la sentais tellement désespérée que je m'étais approché d'elle, après avoir délaissé sans ménagement les Américains, leur laissant Pincheux en pâture.

Ce qui m'avait frappé d'emblée, c'était la couleur de ses yeux. De loin ils étaient noisette, mais de plus près ils prenaient des reflets mauves. C'était fascinant ! Après avoir échangé avec elle quelques propos sans intérêt, je me rendis au buffet où, tout en sirotant un verre de sangria en compagnie de gens ennuyeux, je continuais de la contempler à travers les vitres de la grande porte-fenêtre qui donnait sur le parc. Lorsqu'elle se déplaça pour aller vers la mare qui jouxtait le terrain de golf je m'aperçus qu'elle boitait légèrement ; j'en conçus immédiatement pour elle une sympathie qui se teintait de compassion. Elle portait un jean mal ajusté et un T-shirt noir et il me sembla par la suite qu'elle était vêtue de même à toutes les séances. Il faut dire que consigne nous avait été donnée de s'habiller de façon décontractée, style « casual friday », comme on le fait en Amérique la veille des week-ends. J'avais, pour ma part, rempli ma valise de polos Lacoste et de pantalons de toile, réservant un costume trois pièces pour la soirée du samedi, la seule où l'élégance nous était autorisée.

Les journées de travail commençaient à dix heures, après un petit déjeuner plantureux où l'on pouvait choisir, parmi des dizaines de plats, de quoi composer un breakfast continental, « english », africain ou américain. Il y avait cinq sortes de thé, trois cafés différents, des céréales, des fruits exotiques, toutes sortes de charcuteries et même de la viande d'autruche fumée. C'est à cette occasion que, le vendredimatin, je pus faire plus amplement connaissance avec la petite brune qui prit place

en face de moi; elle venait du Mans où elle occupait, dans une de nos filiales, le poste d'adjointe au responsable des achats. On l'avait chargée, au dernier moment, de remplacer ni plus ni moins que la directrice, tombée subitement malade. Elle était visiblement dépassée par l'ampleur de sa tâche. On lui demandait de rédiger un rapport détaillé sur le produit, ce qui la remplissait d'angoisse. Elle avait peu de connaissance dans le domaine de l'informatique et attendait une aide de ma part sans oser l'exprimer explicitement. Ma réputation d'excellent technicien avait déjà fait le tour du séminaire et je me sentais flatté de cet appel au secours. Je lui promis ma collaboration en comprenant qu'elle s'accrocherait à moi comme à une bouée de sauvetage pendant tout le week-end. Ce qui n'était pas pour me déplaire. Car elle était plutôt jolie. Il ne lui manquait qu'un peu de personnalité et de mordant et je me disais qu'avec une tenue plus seyante et un habile maquillage qui mettrait en valeur ses yeux étranges, elle pourrait être superbe.

« Je me sens « provinciale » » me confia-t-elle d'une voix naïve.

Je réussis à ne pas éclater de rire et la rassurai en lui disant qu'elle était ici parfaitement à sa place puisqu'on était justement en province. Je continuai ainsi sur le ton de la plaisanterie et j'arrivais à la faire sourire à plusieurs reprises. Puis, je pris congé d'elle avant de la retrouver dans la salle de cours où je savais qu'elle serait à mon côté. En m'éloignant je pensais en moi-même : « c'est vrai, elle est très « provinciale » ! ». Ce qui me fait encore rire aujourd'hui !

Les réunions du matin duraient deux heures et celles de l'après-midi trois heures et demie. J'étais frappé de la rareté des informaticiens et du peu de place que prenaient les considérations techniques. On parlait surtout rentabilité, économie, budget, sans entrer dans les détails ce qui, vu ce que je pensais du produit, était préférable. L'animateur principal de ces réunions était un québécois qui n'avait pas oublié d'apporter son accent avec lui. Il était excellent pédagogue et réussissait à nous divertir, en dépit de l'ardeur du sujet qu'il devait traiter. Il nous faisait rire aux éclats, même ma voisine qui abandonnait par moments sa réserve figée. Parfois il s'adressait à moi, quand l'exposé abordait un thème purement technique. La plupart du temps il ne s'agissait que de quêter mon approbation, que je lui accordais d'un hochement de tête. Deux fois je dus monter sur l'estrade pour éclaircir un point obscur. C'est à cela que se limita ma participation.

En fait je m'aperçus très vite que ce séminaire était davantage une opération de relations publiques qu'une présentation. Les Américains voulaient nous en mettre plein la vue et, à voir l'enthousiasme des participants, ils y étaient arrivés. Si j'avais l'impression d'être le seul à ne pas tomber dans le panneau, je pensais qu'il m'arrivait quelque chose de plus grave ; et que j'étais en train de tomber sous le charme de « ma petite provinciale ».

III

La soirée du samedi avait été déclarée « libre ». Un buffet gargantuesque était dressé dans la grande salle. Tous les hôtes du château s'y retrouvèrent à sept heures et demie. On pouvait y picorer et ensuite, se balader dans les environs. Sept minibus avec chauffeurs attendaient devant le perron dont le dernier devait partir à dix heures. Les conversations tournaient autour des projets qu'on faisait pour la soirée. Certains parlaient d'aller en discothèque, ou dans un pub à Vierzon. Il y en avait même qui songeaient aller au restaurant. Ça me paraissait insensé après trois jours d'agapes et

devant l'étalage de nourritures qui nous était proposé. Il y avait des petits fours salés et sucrés, des cuisses de caille, du pâté de faisan, des toasts au caviar, de l'anguille fumée, du homard tranché, du pain au sarrasin, de la poutargue, du jambon Serrano, du champagne millésimé, du whisky de vingt ans et du Porto vintage.

Une flûte à la main, je cherchais des yeux la petite brune aux yeux mauves. Elle n'était pas là et j'errais entre les groupes en me gavant de tout ce que je trouvais pour tromper mon inquiétude. Si elle ne venait pas ? Que ferais-je alors ? « Vierzon by night » avec Pincheux, les Américains, et leur aréopage de commerciaux et de comptables que je voyais s'empiffrer à côté de la cheminée ? Un disc-jockey venait de prendre les commandes de la sono et la douce « muzak » d'ascenseur laissa la place à une musique plus moderne, et plus forte. Clayderman céda devant la techno ; et j'étais de plus en plus mal à l'aise.

Puis elle parût. En haut de l'escalier de pierre qu'elle descendit avec l'assurance d'une meneuse de revue. Elle portait une robe de soirée mauve, très décolletée. Tous les regards se tournèrent vers elle. Ses cheveux d'ébène étaient attachés en un vague chignon d'où s'échappaient quelques mèches. Un collier d'améthyste ornait son cou et ses pieds aux ongles peints au verni outremer étaient pris dans d'élégantes chaussures à lanières. La claudication, qui aurait dû rendre difficile sa progression sur des talons hauts, donnait au contraire à sa démarche une dissymétrie qui en accentuait la majesté. J'étais abasourdi ! Étais-je là en face de la petite fille timide et réservée que je côtoyais deux heures auparavant dans la salle de cours ? J'eus du mal à la reconnaître ! Mais ce qui me frappa le plus, c'était la couleur de ses yeux. Ils avaient troqué leur teinte brun clair pour un bleu métallique dont un savant maquillage renforçait l'éclat.

Après avoir atteint la dernière marche elle se dirigea droit vers moi. Je rougis de fierté et de confusion. Un groupe s'agglutina autour de nous, auquel bien vite nous faussâmes habilement compagnie. Les invités commençaient à partir, à notre grand soulagement. Elle me lança d'un ton complice :

– Cela vous dirait-il d'admirer le coucher du soleil, je l'ai vu en passant ; il promet d'être magnifique ?

– Pourquoi pas ? Balbutiais-je.

Je la suivis au long du grand escalier puis à travers les pièces du premier étage jusqu'à un balcon couvert, orienté plein ouest, dont la balustrade en tuffeau s'ornait d'une frise de feuilles d'acanthe et de coquilles incrustées. Deux fauteuils y étaient placés dissimulés de l'intérieur par un rideau de velours rose. Elle n'avait pas menti ! L'astre déclinant prenait un ton abricot, qui s'assombrissait progressivement et faisait flamber les traînées tracées par deux avions et leur reflet dans le lac. Nous restâmes silencieux quelques minutes puis je me risquai à lui poser la question qui me brûlait les lèvres :

– Qu'est-il arrivé à vos yeux ? Je ne me rappelle pas qu'ils étaient bleus !

– N'avez-vous jamais entendu parler des lentilles de contact colorées ? Je les ai retirées ; je ne pouvais plus les supporter !

La sécheresse de la réponse me rendit muet. Je sentis qu'elle aussi était gênée et cherchait désespérément un thème de conversation. La providence lui offrit bientôt l'occasion de réparer sa maladresse.

– Regardez les arbres ! S'exclama-t-elle en pointant son index vers la ligne d'horizon.

Je m'exécutai et remarquai que l'orée de la forêt voisine, encore visible malgré le contre-jour, était agitée de légers tremblements dans le même temps que les arbres grandissaient, semblant se dédoubler en hauteur. Des taches sombres apparaissaient au-dessus des faîtes puis s'évanouissaient subitement. Le mouvement s'amplifia progressivement et, après quelques minutes, une sarabande infernale entraînait les troncs et les branches, qui leur donnait l'aspect de géants sacrifiant à quelque sabbat mystérieux.

Je crus d'abord à une fantaisie scénique de nos amis américains. Une espèce de show hollywoodien qui serait le bouquet final de cette journée. Mais je chassai tout de suite de ma pensée cette hypothèse invraisemblable : s'ils avaient voulu nous offrir un pareil spectacle, ils n'auraient pas attendu que le château fût à moitié vide de ses hôtes et eussent placé les invités aux premières loges. Or, celle qui était encore pour moi « la petite brune », car j'ignorais son prénom, et moi-même, étions, à ma connaissance, les deux seuls spectateurs de cette représentation fantastique. Et, de toute façon, une telle mise en scène aurait nécessité des moyens considérables, hors de proportion avec ce petit coup publicitaire. C'était bien la nature qui nous dispensait cette vision bizarre !

Mon regard se posait en alternance sur la forêt envoûtée et sur celui de ma compagne qui ne me voyait pas. Jusqu'à ce que le soleil eût complètement disparu, elle demeura immobile, le menton posé sur ses mains jointes, ses yeux naturellement bleus fixés sur l'horizon. Alors, d'un seul coup, le ballet cessa. La ligne d'horizon descendit et redevint plate, les arbres reprirent leur immobilité végétale et elle me regarda enfin.

– C'était beau ! dit-elle, le regard embué par l'effort et l'émotion.

– Oui, c'était beau, répondis-je, ne trouvant rien de moins banal à ajouter.

– Je suis fatiguée, je vais me coucher. Et mon genou me fait souffrir. J'ai fait une mauvaise chute à vélo la semaine dernière. Je dois passer de la pommade.

– Non ! Restez ! Prononçais-je d'un ton que j'aurais voulu moins suppliant, l'air est doux et...

– Vous semblez tenir à ce que je reste. Eh bien je vais confier au hasard, à la providence, ou à Dieu si vous y croyez, le soin de décider comment se terminera cette soirée. En appliquant une méthode qui m'a toujours réussie, croyez-moi. Mais je vous préviens, vos chances sont faibles. Voilà : je vais penser à un mot, le premier qui me viendra à l'esprit. Si dans les dix minutes qui suivent je n'ai pas entendu prononcer ce mot par un tiers, je regagne ma chambre ; dans le cas contraire, je vous promets de rester avec vous sur ce balcon jusqu'à ce que la grande ourse soit totalement visible. Ce qui prendra, d'après mes estimations, une heure environ.

Puis elle jeta un œil sur la petite montre à aiguilles qui enserrait son poignet gracile, à la place de la Casio de plongée qu'elle portait en réunion, et dit :

– Top chrono !

À cet instant j'eus la sensation d'une présence derrière moi. Je me retournai vivement et vis alors une main très fine qui s'insinuait entre les deux pans du rideau de velours. La toile s'écarta et dévoila une longue silhouette que je ne pus d'abord distinguer en raison de l'obscurité à laquelle nos yeux n'étaient pas encore habitués.

– Je ne vous dérange pas, j'espère, dit la tête de la silhouette avec un accent slave qui roulait les « R » comme la mer roule des galets.

À la seconde, les réverbères du parc s'allumèrent et la musique techno s'arrêta net. On entendit claquer une portière ; celle du dernier minibus qui emmenait à Vierzon sa cargaison de fêtards. Une petite applique dispensa une lumière douce sur le balcon ; et la sono se mit à diffuser un prélude de

Chopin. Tout semblait s'enchaîner de manière parfaite, comme dans un rêve. La tête me tournait ; je ne savais plus où j'étais ; en tout cas bien loin de Pincheux, des américains, de BNSA, et des bases de données relationnelles !

L'homme fit un pas en avant et sortit de la pénombre. Très grand et d'une maigreur presque malade, il évoquait un échassier. Son visage au nez aquilin surmontant un menton volontaire était encadré de longs cheveux blonds qui lui arrivaient jusqu'aux épaules. Il devait avoir dans les quarante ans. Je me rappelais l'avoir vu pendant les réunions mais sa mise était alors si ordinaire que je ne lui avais accordé aucune attention. Il en allait tout autrement à présent : il portait une espèce de redingote à col évasé et un pantalon gris strié de rayures blanches. Cette tenue qu'on pouvait dater du siècle dernier, qui était encore le dix-neuvième, venait sans doute d'un grand couturier à la mode mais je ne pouvais me convaincre qu'il ne l'avait trouvée chez un loueur d'accessoires. Un immense foulard blanc cassé, entouré trois fois autour de son cou, complétait l'ensemble et lui donnait un air romantique qui s'accordait à merveille avec la musique.

– Vous venez sans doute d'observer le spectacle que j'ai vu de la fenêtre voisine, nous dit-il d'une voix pleine d'enthousiasme. C'était somptueux ! Vous ne mesurez pas la chance que nous avons eue de pouvoir admirer, sous ces latitudes, un phénomène extrêmement rare. Si je me permets cette remarque, c'est que, ma modestie dût-elle en souffrir, je suis un spécialiste en la matière.

– Ah bon ! Et qu'est-ce que c'était ? L'interrogeais-je.

– Une illusion d'optique. Ce qu'on appelle dans mon pays : « fata morgana », autrement dit un mirage.

À ces mots ma voisine sursauta sur son fauteuil. Elle regarda sa montre, puis me lança un clin d'œil appuyé. Voyant cela, l'homme fit un pas en arrière et déclara d'un ton désappointé :

– Je m'en voudrais d'abuser de votre patience, permettez-moi de prendre congé.

– Je vous l'interdis ! cria-t-elle. Je suis certaine que vous avez beaucoup de choses à m'apprendre. Quant à Monsieur, ici présent (elle me désigna du doigt), je parierais une fortune que les mirages sont un sujet qui l'intéresse au plus haut point. Même s'il ne s'agit que d'une vocation récente. Parlez-nous des mirages !

Ainsi, « mirage » était le mot magique ; le « sésame » qui m'ouvrait les portes de la nuit. Mais nous n'étions plus seuls ! Et celui qui venait de le prononcer, retardant ainsi le départ de ma compagne, était justement la personne que j'aurais souhaité savoir à dix mille kilomètres de nous. La reconnaissance que je lui portais en était grandement atténuée. Il nous raconta sa vie, en parlant d'une voix forte et charmeuse, dans une langue parfaite et désuète, comme le font parfois les étrangers qui n'ont appris le français que dans les livres, et qui détonnait avec son fort accent de l'Est. Le regard admiratif que lui jetait ma voisine, qui ne le quittait pas des yeux, faisait naître en moi les affres de la jalousie. Non seulement il avait interrompu notre charmant tête-à-tête, mais en plus il se posait en rival ; apparemment involontaire car il nous accordait à tous deux une égale attention.

– Je m'appelle Wojciech Poznanski, commença-t-il. Contrairement à ce que mon nom semble indiquer, je ne viens pas de Poznań. J'ai vu le jour près de Kołobrzeg, sur la côte de la Mer Baltique, au Nord de la Pologne. C'est une région attrayante et malheureusement méconnue des touristes occidentaux, qui préfèrent la chaleur de la Méditerranée. Les paysages y sont empreints d'une douce mélancolie qui incite à la poésie. Le lendemain des jours de tempête on y ramasse des pierres d'ambre sur la plage. C'est en réalisant une de ces cueillettes, je devais avoir sept ou huit ans, que je vis pour la première fois une « fata morgana ».

– Du nom d'un savant qui se nommait Morgan, l'interrompis-je. Je connaissais le mot et je croyais dur comme fer qu'il était formé à partir d'un nom propre auquel le génitif caractéristique aux langues slaves avait accolé la voyelle finale.

– Pas du tout ! C'est en référence à la fée Morgane, un personnage des romans de la table ronde. D'ailleurs ce mot existe dans plusieurs langues, latines, slaves et germaniques, et je m'étonne qu'il soit inconnu chez vous.

Je piquai un fard, honteux, et me promis de ne plus chercher à étaler mes connaissances. Il reprit le fil de son récit comme si de rien n'était, sous le regard de plus en plus fasciné de cette chipie.

– C'était un matin d'automne. Un petit voilier passait à l'horizon. Je m'aperçus avec stupeur qu'il était surmonté d'un autre bateau plus pâle, de forme identique, mais qui se tenait « quille en l'air », comme son reflet dans un miroir terni qu'on aurait tenu au-dessus du mât. Cette vision me marqua pour toujours. J'étais à un âge où la vie est faite de découvertes ; celle-ci détermina mon existence. Les mirages devinrent mon violon d'Ingres. Je collectionnais les articles dans la presse polonaise et étrangère qui traitaient de phénomènes optiques naturels. J'avais un oncle, émigré à Vancouver après la guerre, qui m'envoyait des revues scientifiques, que la censure de l'époque laissait passer. C'est dans ces magazines que j'appris l'anglais bien avant de prendre mon premier cours. Mes parents avaient tout lieu de se féliciter de cette passion. À dix ans, j'avais atteint dans le domaine de l'optique le niveau d'un bachelier. Dans le même temps je m'intéressais à la photographie. Je reçus pour Noël un petit « praktika » avec lequel je prenais des clichés de la campagne environnante dont un fut affiché, à ma grande fierté, dans le hall d'entrée de mon école.

Après le bac, j'obtins une bourse qui me permit d'étudier l'optique à l'université Karl Zeiss de Jena, dans ce pays aujourd'hui disparu que, chez nous, on appelait simplement l'Allemagne. J'y soutins une thèse consacrée aux mirages et aux phénomènes atmosphériques. J'avais choisi ce pays, non seulement en raison de la réputation mondiale de cette école, mais aussi parce qu'il existe, au Nord de l'ancienne RDA, une région où le phénomène « fata morgana » est monnaie courante ; à un tel point que personne n'y prête attention. Il faut dire que si ce mot, en polonais courant, est la traduction de « mirage », il désigne, pour les savants, un phénomène bien précis, qu'on observe très rarement. Mais nous ne sommes pas là pour faire un exposé scientifique. Après deux ans d'études, mon diplôme en poche, je revins au pays et m'inscrivis à l'école de cinéma de Lodz (il prononçait « Woutch ») où je côtoyai Polanski, Kieslowski et Wajda. Mais la photographie demeurait ma véritable passion.

L'immodestie de cet homme était formidable. Mais ma voisine ne semblait pas s'en offusquer. Elle restait suspendue à ses lèvres. Quant à moi, je me gardais d'intervenir et j'étais pris, malgré moi, sous le charme de ce brillant orateur. J'attendais même avec une certaine impatience qu'il abordât le sujet de sa présence ici. À l'écoute de cette brève autobiographie, rien n'expliquait ce que pouvait faire dans ce séminaire un opticien de génie, doublé d'un photographe, fut-il talentueux. Et du talent il en possédait à n'en pas douter, dans l'éloquence. Il poursuivit :

– Un soir je fus convié à un banquet donné en l'honneur d'un invité de marque qu'on nous avait présenté comme un ancien élève de l'école. C'était le professeur Duchowny, un américain d'origine polonaise dont j'appris par la suite qu'il était une sommité aux États Unis. Il était le spécialiste mondial des mirages. Il les traquait dans le monde entier et avait écrit plusieurs best-sellers sur le sujet. Un peu comme Haroun Tazieff chez vous pour les volcans. Son photographe assistant venait de mourir dans un accident de voiture et il était en quête d'un collaborateur. On m'avait placé à côté de lui et nous passâmes la soirée à échanger des idées. Je fus séduit par son intelligence et sa culture et

j'ai la faiblesse de croire que je lui plus aussi. À la fin du repas, entre deux verres de vodka, il me proposa de l'accompagner dans une expédition autour du monde qui devait fournir matière à un livre. Les conditions du contrat étaient extrêmement alléchantes. On m'offrait dix mille dollars de matériel japonais dernier cri, le défraiement de toutes les dépenses, les voyages en avion, et un salaire mirifique.

Imaginez-vous ce qu'une telle proposition pouvait représenter pour un jeune photographe polonais dans les années soixante-dix ? Je sautai sur l'occasion et, le lendemain, je signai un contrat en bonne et due forme. Le plus difficile fut d'obtenir un visa de sortie du territoire. J'avais un ami qui occupait un poste important au parti. Il fit jouer ses relations et, trois mois après cette entrevue, je prenais l'avion pour New York.

Le voyage, qui devait prendre deux ans, en dura trois. Ce furent les plus belles années de ma vie. Je visitai les cinq continents en compagnie du professeur et de ses assistants. Il peut vous sembler étrange que l'on puisse traquer les mirages comme on le fait pour un gibier. Il est vrai qu'il faut être aidé par la chance. Mais on peut la favoriser en choisissant l'heure et l'endroit où sont réunies les conditions optimales. C'est particulièrement vrai dans les zones tropicales où certains mirages sont presque permanents. Mais pas seulement ; dans le détroit de Messine, entre la pointe de la botte italienne et la Sicile, dans les îles de la Frise au Nord de la Hollande, la fata morgana fait partie du paysage. L'aide du professeur Duchowny me fut précieuse à cet égard. Sans sa connaissance de l'optique, de la météorologie et de la géographie, nous n'aurions jamais pu nous trouver au bon endroit, au bon moment. Néanmoins je me considère comme l'auteur principal de ce livre, bien que son nom y figure avant le mien.

Je l'interrompis d'une voix ironique :

– Où peut-on trouver cette merveille ?

Deux yeux bleus dardèrent sur moi un regard métallique où je croyais distinguer des lames de couteaux. Et lui, sans se démonter, me répondit d'un ton parfaitement naturel :

– Le livre n'a pas été édité en Europe ; des chicaneries d'éditeurs. Mais j'en possède un exemplaire dans ma voiture. Voulez-vous le voir ?

– Oh oui ! s'écria-t-elle.

– Attendez-moi ici. Je descends au parking. Je n'en ai que pour trois minutes.

Il s'enfuit. Les deux pans du rideau de velours rose se balançaient lentement, témoignant quelque temps de la trace de son passage. Restés seuls, ma compagne et moi ne disions mot. Je contemplais d'un œil éteint les bas-reliefs de la balustrade tandis que ses yeux bleus fixaient la nuit du dehors. Le silence devenait insupportable, du moins pour moi. Je me lançais :

– Avez-vous lu « le Grand Meaulnes » ?

Elle se tourna vers moi.

– Oui, il y a longtemps. Un très bon livre. Mais pourquoi cette question ?

– L'action se situe dans cette région. Peut-être dans le village voisin. Et l'atmosphère ce soir, après ce que nous avons vu, est baignée d'un romantisme triste qui me rappelle... Laissez tomber, je divague.

– Mais non ! Je vous comprends. Mais le roman qui me viendrait à l'esprit serait plutôt « la Mare au diable ». L'histoire se déroule je ne sais où, mais pas loin d'ici, dans le Berry. Et cet étang aux eaux noires... De plus, c'est une femme qui l'a écrit. C'est peut-être ce qui guide mon choix. J'ai tout lu de George Sand.

– J'aime bien aussi... Vous semblez apprécier la littérature.

– Oui, je lis beaucoup. À propos, si vous aimez les livres, en voici un qui arrive ».

Le parquet crissait sous les pas rapides du Polonais qui entra dans notre alcôve tenant dans ses mains un grand livre à la couverture en papier glacé. Il me le tendit. Je le mis sur mes genoux et approchai ma chaise de celle de ma compagne. Elle fit de même et nous nous retrouvâmes côte à côte, comme deux écoliers faisant leurs devoirs sous les yeux du professeur.

Le livre des mirages

I

C'était une édition de luxe. Ce qu'on appelle un « beau livre ». Du genre de ceux qu'on offre à Noël ou pour un anniversaire. La couverture montrait un paquebot rouge à la quille noire, pris de face au téléobjectif dans une atmosphère brumeuse, dont l'image inversée se tenait au-dessus du bateau. L'effet était saisissant. Et la composition semblait très étudiée.

Sur la photo s'étalait le titre « A World of Illusions – by Professor T. Duchowny and W. Poznanski ». Et au bas de la couverture « Thorpe éditions – Philadelphia ». J'ouvris le livre avec précautions et me mis à le feuilleter au hasard. Ce n'étaient que des photographies. Mais les plus belles que j'avais jamais vues ! Elles représentaient toutes des bizarreries de la nature provoquées par des illusions d'optique ; certaines très attendues, d'autres beaucoup plus insolites. Comme un élève craignant d'être pris en faute par le maître, je n'osais décocher un regard en coin à ma voisine. Mais je sentais, quand elle se penchait vers moi, son souffle chaud sur ma nuque, qui me dispensait les effluves de son parfum enivrant.

Chaque image, occupant une page ou une double, était accompagnée d'un petit texte qui indiquait l'endroit et les circonstances de la prise de vue, et souvent des données techniques sur le matériel utilisé. J'avais déjà atteint dans le domaine de la photographie le niveau d'un amateur éclairé. C'est mon principal hobby, que je situe bien avant mon travail. Je pouvais donc juger en spécialiste.

En dépliant le livre sur mes genoux, je tombai sur deux photos, magnifiques et insolites. Comme le furent toutes les autres. Celle de droite représentait un skieur en combinaison rouge, penché à 45 degrés, dans la position élégante du franchissement d'une porte de slalom. Mais ça n'avait rien à voir avec une banale photo sportive ; le corps du skieur semblait coupé en deux au niveau de l'abdomen et le bâton qu'il tenait dans sa main droite était bizarrement courbé. Techniquement c'était irréprochable. Cadrage impeccable, mise au point parfaite. Le texte disait : « Brand, Vorarlberg, Austria. End of winter. Film : Kodak 400 ASA. Speed : 1/4000 s. Lens : 400 mm ». Je promenai mon doigt sur le papier glacé. Et le « professeur » y alla de son commentaire :

« Je suis très fier de celle-là ! Rassurez-vous, le skieur ne vient pas de recevoir un coup de sabre qui aurait séparé son corps en deux parties. Non ! C'est la rencontre entre deux masses d'air, l'une chaude et l'autre froide, qui a produit ce phénomène optique. Extrêmement rare. Mais ne croyez pas que je sois resté un an au pied des pistes de ski dans ce village autrichien en attendant que ça se produise. J'ai eu de la chance, voilà tout ! Ce jour-là j'étais au bon endroit au bon moment. Et j'ai réussi ; cette fois ! Mais des photos comme celle-ci, j'en ai jeté des dizaines de milliers à la corbeille. »

Sur la page de gauche, on voyait un oryx qui s'abreuvait dans une mare d'eau claire au milieu du désert. La forme de l'animal se reflétait dans l'eau et il semblait embrasser son propre reflet. Mais en regardant plus attentivement on se rendait compte que la mare n'en était pas une. Les bords étaient trop nets, la surface trop lisse. Ça semblait artificiel. Et pourtant c'était un phénomène parfaitement naturel ainsi que le disait le commentaire joint. Un mirage classique. Comme ceux qui font croire au voyageur du désert assoiffé qu'il pourra éteindre sa soif alors qu'en place du point d'eau ne se trouve qu'une étendue de sable brûlant. Le texte indiquait : « Etosha National Park – Namibia. End of October. »

– Oh ! Je l'adore, celle-là ! fit ma voisine en approchant son fauteuil au plus près du mien. Un agréable frisson me parcourut l'échine. Elle poursuivit d'une voix flûtée :

– Quel animal magnifique ! Ces deux longues cornes à peine courbées qui se reflètent dans l'eau... pardon dans... dans quoi exactement ? Vous voyez Monsieur Poznanski – c'est bien ainsi qu'on prononce ? – bien que je sache qu'il s'agisse d'une illusion, je me laisse abuser !

– C'est la preuve que la photo est réussie. Pour la prononciation de mon nom, vous avez encore quelques progrès à faire, mais ce n'est pas si mal. Et pour répondre à votre question : « dans quoi se reflète l'animal ? » Ni dans l'eau, ni dans l'air, ni dans le sable. La définition exacte serait « Dans un miroir virtuel formé par la rencontre de masses d'air aux températures différentes. » J'ai passé deux mois dans le parc d'Etosha avant de tirer le portrait de cet oryx ! Dès que le négatif fut développé, nous avons quitté la Namibie pour le sud saharien.

– Quelle chance vous avez d'avoir vu tant de pays ! Comme j'aimerais voyager !

– Alors faites-le ! Vous avez la chance de vivre dans un pays et à une époque où l'on peut partir vers n'importe quel endroit de la planète sans attendre six mois un hypothétique visa de sortie. À mon époque, c'était différent. Et je me considère comme un privilégié. Beaucoup n'ont pas eu ma chance ! »

Pour mettre un terme à cet échange dont je me sentais exclus, je tournai quelques pages. Cette fois j'avais devant les yeux un paysage de désert qui occupait la double page. Une caravane d'hommes et de chameaux passant au sommet d'une grande dune et dont les silhouettes inversées, légèrement déformées, occupaient le bas de l'image.

– J'ai pris cette photo dans le désert de Libye, dit le Polonais. C'est très classique ; la représentation habituelle du mirage dans les pays occidentaux. Et ça n'a pas été trop difficile ; vous n'imaginez pas combien les déserts sont des endroits peuplés ! On s'installe dans les dunes, à plus de cent kilomètres de la plus proche habitation et, avant que se soit écoulée une journée, on rencontre une caravane de bédouins. Des gens accueillants, hospitaliers, qui vous offrent tout ce qu'ils possèdent : thé, café, tabac, haschisch, viande, légumes secs, qu'ils vous apportent sur un plateau d'argent. C'est dans une tribu de ces voyageurs du désert que je rencontrai ma femme, Latifa, qui a quitté ce monde depuis six ans.

Il marqua une pause. Je le sentais gagné par une émotion sincère et, oubliant son arrogance insupportable, je me pris de pitié pour lui. Je posai mon doigt entre deux feuilles et ouvris le livre sur deux photographies, aussi merveilleuses que les précédentes. La page de droite se présentait comme l'assemblage tête-bêche de deux images identiques dont la ligne de séparation horizontale se situait exactement au milieu de l'image. En fait il s'agissait, comme avec l'oryx et la caravane, de la représentation d'un phénomène de réflexion. C'était un camion américain pris de face au téléobjectif sur une route de l'Arizona, ainsi que disait l'encadré. On voyait très nettement la calandre décorée de

peintures réalistes, le pot d'échappement surmonté d'une soupape qui encadrait la cabine, et le visage du chauffeur, mal rasé, portant des lunettes de soleil. En examinant plus attentivement les images jumelles, je me rendis compte que celle du haut était un peu plus floue que celle qui lui faisait vis-à-vis. À l'évidence, la page était inversée. Une idée très judicieuse. C'était d'ailleurs dit dans le texte mais je ne l'avais pas compris d'emblée. Tous les informaticiens sont censés connaître l'anglais, mais une brochure technique n'utilise pas le même vocabulaire qu'un livre d'art...

À gauche on voyait une forêt enneigée aux couleurs très atténuées, presque en noir et blanc. Je croyais y voir un paysage du Jura où j'avais passé mes dernières vacances d'hiver. Mais les arbres n'étaient ni des sapins, ni des mélèzes. Des espèces de conifères dont les branches pointaient vers le haut, mais ce n'était pas non plus des épicéas. Je cherchais dans l'image un détail insolite qui révélerait une fantaisie de la nature, mais ne trouvais rien. C'est seulement en lisant l'encadré que je compris ce qui faisait la bizarrerie de cette photo : elle avait été prise au mois de février au centre de Madagascar par une température de 114 degrés Fahrenheit. Je n'avais pas sur moi la table de conversion des mesures anglo-saxonnes mais je supposai que c'était très chaud. Ce que je prenais pour de la neige était en fait du sable blanc ; et la matière qui couvrait les branches, des millions de graines volantes arrachées par le vent à un champ de graminées voisin. Sans lever les yeux je m'adressai à Poznanski :

– Cette photographie est insolite, j'en conviens, mais il ne s'agit pas à proprement parler d'une illusion d'optique.

– Vous avez raison ! Nous avons inclus dans ce volume des vues qui n'ont rien à voir avec les phénomènes atmosphériques et n'ont en commun avec les autres que leur aspect insolite. Mais on ne peut les qualifier de « hors sujet » car elles sont parfaitement en phase avec le titre du livre. Osez me dire qu'en voyant ce faux paysage de neige vous n'avez pas été le jouet d'une illusion. D'ailleurs les Américains sont moins regardants que vous ! Regardez la page 74.

Je m'exécutai. Au-dessus d'un texte indiquant : « Academy – California – August – 9h45 PM. Film : Ilford. 1000 ASA. » On voyait les maisons éparses d'un petit village du Far West plongé dans un crépuscule bien avancé, et dont les premières lumières s'allumaient. Le ciel était déjà constellé. Et ce qui sautait aux yeux, c'était la disposition et la taille parfaitement identiques des lueurs des maisons et des étoiles de la constellation de Cassiopée, dont la forme caractéristique en « W » dominait le paysage. Il était difficile de croire que ce cliché avait été pris par hasard ; et sans la complicité des habitants. Mais la préface certifiait que toutes les photographies du livre ne faisaient l'objet d'aucun « trucage, arrangement ou manipulation ». Devançant mes interrogations, le Polonais commenta :

– Aussi étrange que cela puisse vous paraître, j'ai réalisé cette photo sans autre aide que celle de la chance. Mon appareil était posé sur un trépied et je cherchais tout à fait autre chose. Après développement, j'ai mesuré l'écart entre les figures des étoiles et des lumières. Sur le format que vous avez sous les yeux, il n'excède pas un dixième de millimètre !

II

Ces petits commentaires m'amusaient. La naïve immodestie de cet homme me le rendait

sympathique. Et son intelligence et son talent m'éblouissaient. Le regard toujours baissé, dissimulant un sourire ironique, je m'adressai à lui :

– Une question me brûle les lèvres depuis tout à l'heure, Monsieur Poznanski. Comment se fait-il qu'un photographe aussi talentueux que vous participe à un séminaire d'informatique ?

– C'est une bonne question ! Je ne connais rien aux ordinateurs. Mais j'y suis lié, d'une certaine manière. Après avoir touché les dividendes que m'ont rapportés la vente du livre, je les ai investis dans les parts d'une petite société, filiale de BNSA, dont je suis devenu l'actionnaire principal. Les affaires marchent bien, je n'exerce aucune activité rémunérée si ce n'est, de temps en temps, un acte de présence à l'assemblée générale. Je continue la photographie et j'ai quelques autres violons d'Ingres, mais pour vous parler franchement je m'ennuie un peu dans mon appartement de New York. Quand j'ai appris la tenue de ce séminaire, en France, dans un château, dans une des rares régions du monde que je ne connaissais pas encore, c'est moi qui ai insisté auprès des directeurs de BNSA pour m'y rendre. Et je ne le regrette pas ! Si je ne peux faire grand-chose pour le succès de ce produit auquel je ne comprends goutte (sinon quelques actions de relations publiques, car je connais beaucoup de gens), ce voyage m'aura permis de passer une agréable soirée en compagnie de deux charmantes jeunes personnes.

– Mais tout le plaisir est pour nous, répondit la petite chipie.

– Vous me flattez ! Mais les meilleures choses ont une fin. Il se fait tard et...

– Non ! Restez ! dit-elle en s'agitant sur son fauteuil, avec le ton que prend un enfant qui ne veut pas aller au lit.

Et pour l'obliger à nous dispenser une autre « explication de photographie », elle tendit la main vers le livre et l'ouvrit à un autre endroit. Sur le côté gauche s'étalait la vision terrifiante d'une explosion atomique. Au-dessus d'une mer rendue orange, un immense champignon s'élevait vers le ciel. Il fallait lire l'encadré pour se rendre compte que ce n'était qu'un amoncellement de nuages dans le soleil couchant, au large de Cuba, dans la mer des Caraïbes.

La page de droite montrait la lune lors d'une conjonction avec Vénus vue dans un télescope. La planète et le satellite se « touchaient » presque. Entre les deux astres s'étendait un petit couloir lumineux qui reliait Vénus au sommet d'une montagne lunaire. Le texte, que ma voisine lisait en même temps que moi, indiquait qu'il s'agissait d'une aberration classique due au matériel optique.

Constatant que Poznanski se taisait, car il n'y avait rien à ajouter, la petite brune glissa son doigt entre deux feuilles au début du livre et, au risque de le déchirer, fit brusquement basculer la masse de papier sur mon côté droit.

– Ce n'est pas vous qui l'avez prise, celle-là ! S'exclama-t-elle en pointant son doigt sur une épreuve en noir et blanc dont la date était précisée : 1955.

On y voyait une route qui s'enfuyait vers une chaîne de montagnes, dans le massif des Rocheuses, au nord des États Unis. Les sommets n'étaient pas pointus mais semblaient coupés horizontalement par un gigantesque couteau, ainsi que les caprices de l'érosion dessinent le relief dans certaines régions d'Amérique du nord. L'intérêt de cette image, qui sans cela eut été très banale, résidait dans le disque qui surmontait un de ces sommets, et qui ressemblait furieusement à un vaisseau spatial qu'on imaginait piloté par des petits hommes verts, comme la mythologie de ces années-là représentait les soucoupes volantes.

– Non, ce n'est pas moi. Regardez la date.

Et pour la première fois je le vis ironique.

– Je ne suis pas si vieux. Du moins j’espère porter raisonnablement mon âge. Tout le monde me dit que je « ne le fais pas ». Le chapitre du début est consacré aux photographies qui ont été prises dans le passé sur le même sujet. Il y en a même une de Méliès, un de vos compatriotes. Très talentueux, vous connaissez ? Et, sans attendre de réponse, il poursuivit :

» Ce cliché, publié dans un journal de l’Oregon, a fait couler beaucoup d’encre et de salive. Des experts l’ont étudié attentivement. Il n’y a aucun trucage. Mais ce qu’on voit à l’horizon n’est pas un navire venu d’une autre galaxie. Non, rien à voir avec le phénomène U.F.O. Juste une partie du sommet qui semble se détacher de la montagne sous l’effet de la rencontre entre l’observateur et la montagne de deux masses d’air. Pourtant cette photo fut à la source d’une véritable psychose. Les habitants de la ville voisine s’attendaient du jour au lendemain à une attaque de Martiens. Depuis, ils se sont calmés, du moins je l’espère... Ah ! Ces Américains !

J’étais partagé entre le désir de le voir s’enfuir et celui de contempler encore quelques images. Ce fut moi qui, cette fois, ouvris le livre, toujours au hasard. La page de droite reproduisait l’image de la couverture : le paquebot rouge surmonté de son reflet. Et la gauche était couverte de dessins et d’explications qui décrivaient les mirages supérieurs, dont cette vision était un exemple typique. En regardant ma voisine qui lisait cette page, je m’aperçus au mouvement rapide de ses yeux qu’elle devait bien connaître l’anglais ; sans doute mieux que moi. Et, je ne sais pourquoi, j’en retirai une vraie satisfaction. Il y était dit que la photo avait été prise dans les îles de la Frise, au nord de la Hollande, où ce phénomène se produit fréquemment. Quand la surface de la mer, très froide, est surmontée de différentes couches d’air, de plus en plus chaudes à mesure qu’elles s’éloignent de la surface. Le trajet des rayons lumineux, courbé par l’effet des différences de température, et qui faisait apparaître la silhouette fantôme du bateau, était représenté sur un schéma très bien conçu pour expliquer au profane un sujet aussi ardu. Ma voisine releva la tête bien avant que j’eusse terminé ma lecture, et se tourna vers notre « professeur » :

– C’est un mirage de ce type que vous aviez vu quand vous étiez enfant et qui a déterminé votre vocation, n’est-ce pas ?

– Exactement ! Mais mon bateau était beaucoup plus petit !

– C’est cela que vous appelez « fata Morgana » ?

– On peut le dire. Comme je vous l’ai déjà indiqué ce mot peut désigner, pour le commun des mortels, toutes sortes de mirages. Mais pour nous les savants, c’est une chose bien précise. Différente de ce que nous appelons « mirage de l’oasis », le plus connu et le plus commun. Ce dernier est produit par une surface chauffée, le sable du désert par exemple, au voisinage de laquelle la température de l’air est très élevée. Il apparaît alors juste au-dessus du sol un miroir virtuel que le cerveau de l’observateur interprète comme une étendue d’eau. À l’inverse, « fata Morgana » apparaît sur une surface froide. Le plus souvent la mer ; ou une banquise, ou un glacier. Mais les effets en sont parfois très spectaculaires. Ouvrez donc à la page 125 !

Elle jeta précipitamment sa main sur le livre et, dans ce mouvement, toucha la mienne. Ensemble, nous tournâmes les pages dans un mouvement anarchique où je sentais sous mes doigts sa peau douce et la surface lisse de ses ongles vernis.

Les pages 124 et 125 étaient surtout occupées par du texte. Il n’y avait qu’une petite photo en haut à droite. Le sommet d’un pic pyrénéen vu à travers une lunette télescopique. Sans nous laisser le temps de lire une ligne, le maître reprit son cours magistral :

– La montagne que vous voyez se trouve au sud de votre pays, dans les Pyrénées orientales.

Jusque-là rien que de très ordinaire. Mais le photographe se tenait à 254 kilomètres de ce sommet, dans la région de Marseille. Rien d'étonnant ! Me direz-vous. Avec un bon télescope, par temps clair... Et pourtant... Il marqua une pause, comme un acteur de théâtre avant un effet dramatique.

– Et pourtant ?... me hasardai-je.

– Le sommet est théoriquement invisible de cet endroit ! Du fait de la courbure de la terre, il devrait se trouver sous la ligne d'horizon. Comment l'image a-t-elle pu arriver jusque-là ? Sa voix montait en volume. En l'occurrence, il s'agit ici d'un couloir, que l'on peut comparer à une fibre optique gigantesque, et qui transmet les images de Catalogne jusqu'en Provence, au-dessus des eaux du Golfe du Lion.

– Incroyable ! S'exclama la petite brune, gagnée par l'excitation de ce brillant orateur.

– Oui ! Et ce phénomène est récurrent ! Dit-il d'une voix exaltée. C'est le baron de Zach, astronome personnel du duc de Saxe-Gotha qui l'observa pour la première fois le 8 février 1808. Il se reproduit chaque année, quand les conditions météo sont favorables, à la fin d'octobre ou autour du 11 février. Seulement 2 à 4 jours par an. Je m'étonne que vous n'en ayez jamais entendu parler !

– Vous n'êtes quand même pas sans savoir que les Français sont réputés dans le monde entier pour leur ignorance ! répondit-elle sur un ton cassant.

– Veuillez m'excuser, lâcha-t-il d'une voix humble ; tellement à l'opposé de ce que je connaissais déjà de lui. Je ne voulais pas vous offenser. Puis il poursuivit d'un ton badin où sa passion pour le sujet s'imprégnait progressivement :

Ce que vous avez sous les yeux n'est qu'un exemple parmi tant d'autres. Certains mirages complexes sont la source de visions fantastiques. Comme celle que nous vîmes tout à l'heure. Beaucoup de savants pensent qu'elles sont à l'origine de légendes comme celle du « Hollandais volant », le vaisseau fantôme qui effrayait les navigateurs au siècle dernier. Dans tous les ports du monde, les tavernes de marins bruissaient de récits merveilleux : une vigie avait crié « terre ! » en reconnaissant la côte alors que le navire voguait encore au milieu de l'océan, à des centaines de milles marins de la plus proche. Des maisons, des arbres, des villes apparaissaient soudain en pleine mer. Ou des tapis volants sur lesquels s'ébattaient des personnages étranges. Bien sûr, l'imagination tenait un grand rôle dans ces histoires. Mais surtout les lois de l'optique, ou, moins prosaïquement, la Nature.

Le discours prenait une tournure poétique qui n'était pas pour me déplaire. Mais d'un autre côté, j'étais un peu déçu de voir celui que je prenais d'abord pour un grand scientifique se transformer en conteur de fables. D'abord la fibre optique géante au-dessus de la Méditerranée qui fonctionne à dates fixes. Ensuite les bateaux fantômes et les tapis volants. Quand allait-il nous parler de l'Atlantide ? Mon esprit cartésien se rebellait. Évidemment, je croyais aux mirages. Et plus encore après le magnifique spectacle qui avait accompagné le coucher du soleil ! Mais, sans décréter d'emblée que Monsieur Poznanski racontait des fariboles, je diagnostiquais chez lui une nette tendance à l'exagération. Afin de nous faire redescendre sur terre je lui posai une question :

– Ces histoires de vaisseaux fantômes et de villes sur la mer étaient, dites-vous, colportées par des marins. Des gens qu'on imagine rudes, blagueurs, et portés sur la bouteille. Mais dispose-t-on du témoignage de personnes « dignes de foi » ?

– Bien sûr ! Le phénomène « fata Morgana » a été pour la première fois décrit avec précision par l'explorateur Robert Edwin Peary, le premier homme à atteindre le pôle nord en 1909. Ce n'était pas n'importe qui ! Il rapporta qu'il avait observé, au-delà de la banquise, une terre verdoyante qui n'était mentionnée par aucune carte et dont la présence à cet endroit défiait toute logique. Il baptisa

cette terre imaginaire « Crocker Land » en hommage à l'un de ses sponsors. Par la suite, d'autres expéditions confirmèrent son témoignage.

Ma voisine prit la parole :

– Pourquoi ce nom de « fata Morgana » ?

– La fée Morgane était la sœur du roi Arthur. Dans les romans de la table ronde, elle fait apparaître, grâce à ses pouvoirs magiques, des châteaux aux sommets des collines. Pouvait-on trouver mieux pour personnifier le phénomène ?

Le ciel était maintenant complètement noir et, malgré les réverbères dans le parc et la lumière du balcon, on distinguait nettement les étoiles. Sur la droite, je voyais la queue de la Grande Ourse. Je me rappelai la promesse de ma compagne. Décidément, rien ne se passait comme prévu !

Je tournai machinalement les pages du livre. Il s'ouvrit sur une photographie occupant une double page qui présentait un magnifique coucher de soleil. Il fallait incliner le volume de 90 degrés car l'image était en format « portrait ». La moitié du haut était occupée par un ciel rempli de nuages jaunes, roses, rouges et orangés qui aurait pu passer pour un tableau abstrait. En bas on voyait un gros soleil rouge se couchant sur une mer d'huile avec quelques palmiers au premier plan. Comme toutes les photos de ce livre, celle-ci contenait un élément qui en faisait autre chose qu'un banal sujet de carte postale. Le globe rougeoyant était relié à l'horizon par une espèce de gros pied, ce qui le faisait ressembler à un gros champignon ou à un pion d'échecs écrasé.

En entendant la voix du Polonais derrière moi, je regrettai mon geste. Je sentais son regard posé sur le livre que je tenais maladroitement sur mes genoux. Cette nouvelle image donnerait lieu à un nouveau commentaire, pensai-je. Mais ses paroles me soulagèrent quand il les prononça :

– Le soleil se couche sur la côte de Floride. Et je vais en faire autant.

Puis, se tournant vers ma voisine avec galanterie, il lui dit :

– Au revoir Mademoiselle. J'ai été ravi de faire votre connaissance. Au fait ! Je ne connais pas votre nom.

– Appelez-moi Sophie !

– Ah ! Sophie... la sagesse !... Et se tournant vers moi : Et vous Monsieur ?

– Moi, c'est Frédéric.

– Frédéric ! Quel dommage ! dit-elle. Éric est mon prénom préféré ! Elle posa sur moi son regard bleu acier. Vous n'êtes pas passé loin ! Puis, consciente de son impolitesse, elle ajouta :

– Mais Frédéric n'est pas mal non plus !

Je me taisais, ne trouvant rien à dire. Le soleil couchant étalé sur mes genoux me faisait comme un clin d'œil. On y trouvait la même puissance symbolique que dans la dernière image d'un film, quand la musique devient plus forte et que le mot « fin » apparaît sur l'écran. Je fermai le livre des mirages.

Le Polonais contourna nos fauteuils et vint se placer devant nous. Il regardait Sophie d'un air songeur.

– Éric, dites-vous ? Ainsi vous aimez ce prénom ? Quelle coïncidence ! Décidément cette soirée est magique ! Figurez-vous, Mademoiselle, qu'un homme de ce nom est le héros d'une aventure qui est en grand rapport avec « fata Morgana ». Si vous me permettez d'abuser encore quelques minutes de votre attention, je vous propose de la raconter.

– Oh ! Oui ! Monsieur Poznanski ! Ce sera avec plaisir ! N'est-ce pas Frédéric ?

Je mentis avec le talent d'un comédien de l'Actor studio :

– Bien sûr ! J'en serais ravi !

– Alors voici l’histoire de saint Éric de Suède, clama-t-il avec emphase. Cette légende locale est inconnue ici, comme dans mon pays et tous ceux que j’ai visités, à l’exception des îles de la Frise, au nord des Pays-Bas. J’étais dans cette région pour la préparation du livre. Il s’agit, je crois vous l’avoir déjà dit, d’un des meilleurs terrains de chasse au monde pour les traqueurs de mirages. C’est d’ailleurs là-bas que j’ai pris la photo qui est en couverture de « A world of illusions ». Un soir, une tempête nous contraignit, mon assistant hollandais et moi, à passer la nuit sur une petite île. Il n’y avait ni hôtel, ni pension, et nous dûmes demander l’hospitalité aux rares habitants d’un hameau, au bord de la mer. Une vieille dame nous accueillit dans sa demeure. Elle était veuve, sans enfants, n’avait pas la télévision ni la radio. Si bien qu’après un frugal repas, nous n’avions comme distraction que de converser ensemble. Elle parlait dans un patois étrange, très différent du néerlandais, mais que mon compagnon comprenait car il était Frison lui aussi. Il traduisait pour moi en anglais. La bonne femme nous raconta sa jeunesse, sa rude vie d’épouse de marin, puis elle nous conta une légende de son pays que j’ai retranscrite plus tard pour ne pas l’oublier, tant je la trouvais originale. Comme vous verrez, les mirages, auxquels les gens de ce pays sont très habitués, y tiennent une place prépondérante. Il faut dire que dans ces archipels on ne s’étonne pas de voir une île s’élever doucement vers le ciel avant de retomber d’un coup sur la mer, ou un bateau surmonté de trois ou quatre de ses fantômes. Pour comprendre cette histoire, il est nécessaire de bien connaître ces phénomènes optiques. Mais, à présent, vous êtes devenus des spécialistes en la matière ! Y a-t-il une part de vérité dans cette légende ? Je l’ignore ! On peut en situer l’action il y a exactement un millénaire. Dans une ambiance « fin de siècle » qui n’est pas sans rappeler celle dans laquelle nous baignons aujourd’hui.

L’homme se mit alors à nous jouer un monologue théâtral accompagné de force gestes, mimiques et déplacements qui ressemblaient à des pas de danse. Une fois de plus, je fus conquis par son talent oratoire, et oubliais mon désir de le voir téléporté sur-le-champ à l’autre bout de la galaxie pour me laisser seul avec celle que je pouvais maintenant nommer Sophie. Elle non plus ne le quitta pas du regard ; et je la comprenais !

Il s’exprimait dans la même langue d’une syntaxe parfaite et au style désuet à laquelle nous étions déjà habitués. S’il n’avait pas été devant nous on aurait pu croire qu’il lisait un livre. Son récit ne fut pas interrompu une seule fois. La retranscription que j’en fais, bien que je m’efforce de la rendre fidèle, n’en sera jamais qu’une pâle copie. Il y manquera le style, les gestes, les expressions, en bref le charme qui nous enveloppait à l’issue d’un soir magique, dans un château renaissance, au cœur de la France, aux confins du Berry et de la Sologne.

La légende de saint Éric

I

Les rames du drakkar frappaient l'eau en cadence, faisant jaillir une écume amère qui envahissait le pont et mouillait les longues chevelures blondes des soldats. Aucun souffle de vent ne courait sur la mer glaciale et on avait baissé la voile. Thor Ericsson se tenait debout à la proue du navire, une main posée sur le cou de l'effrayante figure de dragon. Ses yeux, comme ceux du monstre, contemplaient les rives lointaines du pays des Chrétiens vers lequel fondait le bateau viking.

Le jeune chef ne ressentait que mépris pour ces gens dont il avait appris la culture lors de ses précédentes incursions dans les terres du sud. Ils n'avaient qu'un seul dieu ; même pas trois, ou deux. Non ! Un seul ! Un dieu qui refusait la violence et la guerre. Qui demandait après une gifle de tendre l'autre joue. Qui désirait qu'on aimât ses ennemis. Un dieu pour les femelles ! pensait-il. Dont n'auraient même pas voulu les vaillantes compagnes de ses guerriers restées au pays.

Ses dieux à lui s'appelaient Odin, Balder, Freyr. Et surtout Thor, dont il était fier de porter le nom. Un nom qui résonnait, quand on le prononçait, comme un coup de tonnerre. Ils habitaient le Walhalla, un paradis magnifique dans lequel ils invitaient les guerriers courageux, après leur mort, à boire de l'aquavit dans le crâne de leurs ennemis. Des dieux vaillants, courageux, puissants ; les meilleurs dieux du monde !

Thor Ericsson songeait avec satisfaction à toutes les richesses qui l'attendaient au terme de ce voyage. Des greniers remplis de sacs de blés, de légumes séchés, de viande fumée. Des croix en or, des calices d'argent, des monceaux de pièces de monnaie.

Les raids se déroulaient toujours de la même façon ; dès que la vigie signalait une fumée à l'horizon ou une maison, ou un champ cultivé, on mettait le cap sur l'endroit où les habitants avaient trahi leur présence, et le drakkar accostait sur la plage la plus proche. Quand les guerriers atteignaient le village, tous les Chrétiens étaient partis. Dans leur fuite précipitée, ils abandonnaient la plupart de leurs richesses. Les guerriers se rendaient d'abord à l'église. On y trouvait des objets de culte en métal précieux et parfois un prêtre en robe de bure qui priait à genoux qu'on l'épargnât. On le décapitait sur-le-champ et l'on faisait main basse sur tout ce qui avait de la valeur. Puis le village était systématiquement pillé. La nourriture, la bière, l'alcool de fruit, les outils, les objets personnels, étaient transportés jusqu'au bateau.

Quelquefois, quand l'alerte avait été donnée assez tôt, il ne restait plus rien dans l'église. Les vikings établissaient alors un camp de base dans le village et menaient des expéditions aux alentours pour rechercher les fuyards. On les retrouvait toujours ! Dans ces cas-là on ramenait parfois des femmes, qui passaient ensuite le reste de leur vie comme servantes dans un village du golfe de Botnie, sur les rives glacées de la mer Baltique.

Thor n'avait jamais mené d'expédition aussi loin vers le sud. Les îles qu'il voyait aux quatre coins de l'horizon lui semblaient un pays de cocagne. On était au tout début de l'hiver. Le pâle soleil vers lequel se dirigeait le navire, dont les rayons dessinaient un arc-en-ciel dans les embruns, au-

dessus des rameurs, éclairait depuis longtemps la mer grise, et n'avait pas encore atteint le point culminant de sa course. Thor savait qu'à ce même instant, dans son pays natal, l'astre du jour venait juste de se lever sur les huttes de bois de son village. Et qu'il se coucherait bientôt. En cette saison, une journée là-bas ne durait que le temps d'une courte promenade au bord de la mer ou de la préparation d'un repas. Le reste du temps, c'était la nuit. La nuit noire et glaciale où, le plus souvent, la lune et les étoiles disparaissaient derrière un rideau de nuages. Il n'y avait rien d'autre à faire que se terrer dans les maisons où l'on se racontait des histoires, assis en rond autour d'un grand feu.

Thor en était là de sa rêverie lorsque, tout à coup, un épais brouillard tomba sur la mer. En se retournant vers le pont il pouvait à peine distinguer les premiers rangs des rameurs. En bon marin, il avait évalué avec précision la distance qui séparait le drakkar de la côte, et ne leur donna pas l'ordre d'arrêter. L'effrayant navire continuait sa course à travers la brume laiteuse. Les farouches guerriers ne disaient mot, impressionnés par l'étendue blanchâtre qui les entourait. On n'entendait que les grincements du bois et le choc des rames sur la mer.

II

La brume se leva sur la dune et l'enfant qui jouait dans le sable tourna son regard vers les flots. La mer était couverte d'une espèce de matelas neigeux. Il n'en fut pas étonné. Le brouillard en cette saison était très fréquent.

Soudain, une vision d'horreur le saisit d'effroi. Son regard se figea et son visage pâlit jusqu'à prendre la teinte blanchâtre du manteau qui recouvrait l'océan. Après quelques instants de stupeur il détala vers le hameau en hurlant de panique. Très vite, une douzaine de villageois coururent au sommet de la dune et contemplèrent, pétrifiés, l'effrayant spectacle. De la brume laiteuse émergeait un monstre, comme un gigantesque serpent à tête de dragon qui ondulait en fixant les témoins de ses yeux rouges et flamboyants. Ses contours étaient comme estompés mais on voyait distinctement sur ses flancs ocre des écailles multicolores. On pouvait entendre la rumeur démoniaque des battements de son cœur.

Le curé était là. Il se signa en psalmodiant des prières en latin puis s'adressa à la créature satanique, lui intimant l'ordre de partir. Mais le serpent ne semblait pas écouter et continuait sa lente ondulation vers la côte.

Les habitants du village s'apprêtaient à célébrer Noël. On mettait un grand soin à la préparation de cette fête ; car ce serait peut-être la dernière qu'on verrait !

Dans ces années qui étaient les dernières du premier millénaire, toute l'Europe christianisée tremblait d'effroi. On était certain qu'aux alentours de l'an mil après la naissance du sauveur, allaient se produire les événements terribles prophétisés par l'apôtre Jean à Pathmos dans le livre de l'Apocalypse. Et qui déboucheraient sur la fin du monde. On en guettait les signes partout ; et on les voyait : des enfants venaient au monde sans bras ou sans jambes, des maisons s'écroulaient ou prenaient feu, sans raison apparente, des plantes étranges apparaissaient au milieu d'un champ de blé, des gens, par foules entières, devenaient fous pendant des heures et racontaient ensuite qu'ils avaient vu le diable...

Les prêtres avaient beau rassurer leurs ouailles en leur affirmant, d'une voix incertaine, que la réalisation de la prophétie constituait une bonne nouvelle puisqu'elle verrait le triomphe du bien sur le mal, on avait peur ! On comprend alors ce que représentait pour les habitants d'un petit hameau du

littoral de la mer du nord, l'apparition soudaine au-dessus des flots d'un serpent géant à la tête de dragon. C'était, à n'en pas douter, un envoyé du démon ! Le curé, aux lèvres duquel étaient suspendus tous les regards, dit enfin :

– Déterrez la grande croix qui est devant l'église et apportez-la jusqu'ici ! Et surtout, trouvez Marien et dites-lui de venir ! »

Marien était une jeune fille de dix-sept ans. La plus belle et la plus vertueuse qui se puisse imaginer. Depuis sa plus tendre enfance elle n'avait fait que le bien. Jamais la moindre colère, jamais de moquerie ni de caprice. Elle passait son temps à aider les autres. Avec un dévouement qui faisait l'admiration du curé. Celui-ci l'avait recueillie après la mort de ses parents. Il lui avait enseigné le catéchisme, malgré qu'elle fût une femme. Il semblait au prêtre que la bonté, l'intelligence et la force de la foi de cette enfant la destinaient à devenir un jour une sainte. Marien, quant à elle, voulait consacrer sa vie au Seigneur. Au grand désespoir des jeunes garçons du village...

À l'ordre du curé, quatre hommes, parmi les plus vaillants étaient retournés pour donner l'alerte. La grande croix fut arrachée et apportée sur la dune, dans une procession improvisée que suivaient des hommes, des femmes et des enfants. Marien, vêtue d'une longue robe blanche, marchait à côté de la croix et ressentait comme un sacrilège de la voir portée par six robustes jeunes gens ; quand le Christ en supportait seul le poids sur son épaule en gravissant le Golgotha.

Arrivée au sommet elle vit l'horrible monstre. Elle n'avait pas peur. Ce dragon, tout effrayant qu'il fut, ne pouvait rien contre la puissance de sa foi. On planta la grande croix dans le sable, face à la mer. Sur un geste du prêtre, tout le monde se retira de quelques pas en arrière et Marien s'avança, seule, jusqu'au pied de la croix. Elle se tenait droite, les mains le long du corps, dans une attitude résolue, et fixait la bête. D'une voix forte et autoritaire, pourtant empreinte de douceur naturelle, elle lui dit :

« Retourne dans les enfers, messenger de Satan ! Tu n'as rien à faire ici ! Nous sommes de bons chrétiens, des gens vertueux qui ne nous laissons pas dominer par le péché ! Je ne te crains pas ! Devant cette croix tu n'as pas plus de pouvoir qu'un moustique ! Vas-t-en ! »

Un petit enfant sortit alors du groupe et courut vers la jeune fille. Il se posta à son côté. Son père, dont il avait trompé la surveillance, marcha vers la croix pour ramener son fils. C'est alors que le manteau de brume s'ouvrit en dessous du dragon. Une deuxième bête apparut. Plus nette et plus menaçante. Elle portait dans ses flancs des silhouettes d'hommes. Les anges de Satan et les âmes des damnés revenues de l'enfer...

Les villageois étaient pétrifiés de terreur. Seule Marien gardait son calme. Elle leva son bras et pointa son index sur les monstres.

« Vous ne me faites pas peur ! Seriez-vous une armée de démons que je saurais vous chasser ! Au nom de Notre Seigneur Jésus disparaissez !!! »

On entendit alors des cris. Des lamentations déchirantes que poussaient les âmes damnées. Le manteau de brume se referma sur le second serpent qui était apparu. L'autre continua d'onduler au-dessus du brouillard neigeux puis, soudainement, plongea vers les profondeurs infernales. Les villageois restèrent sur la dune. Le soir, quand le brouillard se dissipa, la mer grise était vide de bateaux et de dragons. Le curé, dans son sermon de Noël, ne manqua pas de faire allusion à cet épisode miraculeux. Il cita des passages de l'Apocalypse qui lui semblaient correspondre à ces

événements. Il y était question de serpents, de dragons, d'une femme enceinte en laquelle, bizarrement, il reconnaissait Marien, la vierge immaculée, dont la grossesse était, selon lui, purement symbolique. Elle portait en elle les germes de l'espérance...

« Alors un autre signe apparut dans le ciel. C'était un grand dragon rouge-feu... » (Chapitre 12. Verset 3). »

« Je vis monter de la mer une bête qui avait dix cornes et sept têtes... (Chapitre 13. Verset 1). »

« Puis je vis monter de la terre une autre bête qui avait deux cornes semblables à celles d'un agneau, et qui parlait comme un dragon. (Chapitre 13. Verset 11). »

« Et il fut précipité, le grand dragon, l'antique serpent appelé le diable et Satan. [...] Et ses anges furent précipités avec lui. (Chapitre 12. Verset 9) »

« Et le dragon fut irrité contre la femme [...] Et il se tint sur le sable de la mer. (Chapitre 12. Versets 17 et 18) »

Le prêtre certifia, textes à l'appui, que les monstres avaient regagné leur cachette au fond de l'océan, et n'en ressortiraient qu'après que se seraient écoulés mille ans. Ce qui rassura grandement ses paroissiens.

III

On était au printemps. Le soleil de midi, bas sur l'horizon, brillait pourtant d'un vif éclat. Des milliers de fleurs violettes envahissaient la prairie autour du village. Thor Ericsson, juché sur une estrade, contait la saga de sa dernière expédition au pays des chrétiens.

« ... C'est alors que la brume se dissipa. Une grande île se tenait dans les airs devant nous. Il y avait une croix immense au milieu, comme on en voit partout en terre chrétienne. Au pied de la croix, une jeune femme, très belle, nous parlait dans une langue inconnue. À ses côtés se trouvaient un petit enfant et un homme robuste, et derrière elle une foule de gens immobiles. Je compris qu'elle voulait que nous partions.

Mes farouches guerriers, dont le courage est légendaire, tremblaient d'effroi à cette vision. Et moi, qui me targuais d'ignorer la peur, je la rencontrai pour la première fois. Ce que nous avions devant les yeux était ce que les Chrétiens, dont je connais bien les croyances et les coutumes, appellent un miracle. Et je reconnus les personnages, pour les avoir vus maintes fois sur les fresques de leurs temples. La jeune femme représentait une des figures les plus importantes de cette mythologie : la vierge Marie, la mère mortelle de leur Dieu. Accompagnée de son enfant, Jésus, et de son mari Joseph. Et entourée de tous les saints de leur paradis.

Nous invoquions Thor et Odin afin qu'ils envoient le tonnerre sur l'île venue du ciel, mais ils n'apparurent jamais. Le manteau de brouillard se referma autour du navire. J'avais enfin compris que ce dieu étrange était plus puissant que les nôtres. J'ordonnai à l'équipage de souquer ferme en direction du large, et après un long voyage, nous retrouvâmes notre terre bien aimée. »

Une femme s'approcha du jeune chef et lui lança, avec un air de défi :

– As-tu une preuve de ce que tu avances ? Pourquoi devrions-nous te croire ?

– Je vais sur-le-champ te donner un gage qui va te convaincre !

Il regarda longuement le ciel puis s'adressa aux nues d'une voix forte :

– Thor ! Dieu du tonnerre ! Toi dont je porte le nom. Si tu es aussi puissant qu'on le dit, abats immédiatement ta foudre sur moi ! Si tu ne le fais pas, je dirai à tous que tu n'es qu'une petite fille !

Puis il fit un geste obscène vers le ciel. Les soldats, et même les femmes, éclatèrent de rire. Et rien ne se passa !

Thor fit un voyage d'études dans les territoires du sud afin d'étudier sa nouvelle religion. Il dut apprendre la bonté et le désintéressement, notions qu'il eut bien du mal à assimiler. Mais il y arriva. Il abandonna son prénom païen et prit celui de son père : Éric. Puis il revint au pays accompagné de missionnaires et une région de Suède, au nord de la mer Baltique, intégra le monde chrétien. Éric termina sa vie dans un monastère de Belgique et, cent ans après sa mort, fut canonisé par le pape.

Sophie

I

Nous restâmes silencieux quelques instants, doutant que l'histoire fut déjà finie. Poznanski remarqua notre trouble et déclara :

– Voilà ! C'était la légende de saint Éric de Suède. Notez, et c'est en cela qu'elle est originale, que ceux qui l'ont inventée ou transmise ne sont pas dupes des illusions qui abusent les personnages. Il y a manifestement beaucoup d'exagération, mais je me plais à croire qu'elle est basée sur des faits réels. Ou un ensemble d'anecdotes historiques compilées pour former une histoire cohérente...

– C'est possible, dis-je. Mais si vous ne nous aviez pas dispensé votre savoir avant de la raconter, on pourrait craindre qu'à ce moment même, un dragon n'apparaisse au large des côtes de la mer du nord.

– Oh ! Il est inutile d'enseigner aux gens que tout peut s'expliquer ! L'être humain reste un enfant toute sa vie et préfère voir partout des phénomènes surnaturels. Surtout à l'approche d'une date symbolique comme celle dont on parle tant aujourd'hui. Vous verrez bientôt les voyants se déchaîner. D'une certaine façon nous vivons encore au moyen-âge. Bon ! Je n'attendrai pas la venue du troisième millénaire avant de vous quitter. Bonsoir Mademoiselle Sophie. Bonsoir Monsieur Frédéric.

Il s'inclina dans une espèce de révérence, prit le livre que je lui tendais, et s'enfuit avec une démarche de cigogne.

Nous restâmes seuls ; comme deux orphelins. Quand le bruit de ses pas eut disparu, Sophie me dit avec un léger sourire :

– Quel magnifique conteur ! S'il ne sait pas quoi faire, il pourra toujours se reconvertir dans le one-man-show. Les gens paieraient pour le voir.

– Certainement ! Et, de plus il est assez séduisant.

– Ah bon ! Vous trouvez ?... Disons que ce n'est pas exactement mon genre ! Bon ! Venons-en à ma promesse de tout à l'heure. La grande ourse est maintenant visible mais je dois décompter le

temps que nous avons passé avec Monsieur Poznanski. Et j'ai une bonne nouvelle pour vous : je ne suis plus fatiguée. Toutes ces histoires m'ont réveillée. Allons faire une balade dans le parc, mais pas trop loin, à cause de mon genou.

Nous descendîmes ensemble le grand escalier de pierre. Le château était étrangement silencieux, la musique avait cessé depuis longtemps et personne ne hantait les couloirs. Le personnel avait fini son travail, les couche-tôt dormaient déjà et les fêtards n'étaient pas près de rentrer. La grande salle, si animée tout à l'heure, n'était éclairée que par la lumière fantomatique qui provenait d'un lampadaire du parc. Et les boutons lumineux verts et rouges de la sono qu'on n'avait pas éteinte.

Nous nous éloignâmes d'environ un kilomètre pour échapper à la pollution lumineuse des réverbères. Le ciel était plein d'étoiles. Et la lune pas encore levée. La voie lactée semblait un immense nuage qui barrait le firmament d'un bout à l'autre de l'horizon.

Je fis à ma compagne un petit cours d'astronomie. Je connaissais bien le sujet et, si je commettais des erreurs, il n'y avait cette fois personne pour le lui faire remarquer. Je l'impressionnai beaucoup en lui montrant le « W » caractéristique de Cassiopée que nous avions vu sur du papier glacé moins d'une heure auparavant. Tout en lui détaillant les astres de la petite ourse, je pensais en moi-même que dans la direction qu'indiquait l'Etoile polaire se trouvait la capitale et mon univers quotidien. Et que j'en étais, à cette minute, loin ; très loin...

Nous rentrâmes par la pelouse en évitant, par un accord tacite, le sentier de gravier dont le crissement aurait pu révéler notre présence. Il n'est jamais bon, dans un environnement professionnel comme le nôtre, de prêter le flanc à la rumeur.

En rentrant nous traversâmes de nouveau la grande salle. Les tables étaient couvertes de nappes blanches. Sur l'une d'entre elles, près de la cheminée, des verres propres étaient soigneusement alignés. À côté, un seau d'argent où des glaçons achevaient de fondre, contenait trois bouteilles de champagne. Sophie se dirigea, sans hésitation vers la table, saisit dans sa main gauche deux flûtes, et de la droite s'empara d'une bouteille. Se tournant vers moi, elle me dit d'un ton parfaitement naturel :

– Si on allait la boire dans ma chambre ?

Je crus que j'allais m'évanouir. Je ne répondis pas. Elle n'ajouta rien. Je la suivis, les jambes flageolantes, jusqu'à l'escalier.

En gravissant les degrés derrière elle, je sentais les effluves capiteux que le parfum laissait dans son sillage. Elle ne boitait presque plus. Sa croupe ondulait, et la soie de son vêtement frottant contre sa peau produisait un bruit qui emplissait mes oreilles. À chacun de ses pas je voyais son mollet bronzé apparaître à travers la fente de sa robe. Et la vision de son bras nu, au bout duquel la bouteille s'égoûtait lentement sur les marches de pierre, me tournait les sens...

Arrivés dans sa chambre nous échangeâmes un sourire. J'ouvris la bouteille avec le maximum de discrétion et remplis les deux flûtes. Elle leva la sienne et dit :

– À Monsieur Poznanski !

– Et à nous ! Ajoutai-je.

Les deux verres n'étaient pas encore vides quand nos lèvres s'unirent. Ce fut moi qui lui passa de la pommade sur le genou ; comme un charmant préliminaire à nos ébats amoureux. Mes doigts s'aventuraient déraisonnablement hors de la zone douloureuse, sur la peau douce de sa cuisse que je tartinais inutilement de baume gras.

Je vécus la plus belle nuit de mon existence ! Une nuit remplie de complicité, d'humour et d'érotisme. La manière dont elle s'y prenait me faisait subodorer qu'elle possédait une certaine

expérience en la matière ; mais je ne m'en offusquai pas.

Peu avant le matin elle s'endormit. Les femmes, même quand elles ont de beaux yeux, sont encore plus belles dans le sommeil ! Je passais une heure à la regarder, puis je sombrai moi aussi dans les bras de Morphée.

L'aube qui filtrait au travers des rideaux me réveilla peu après. Je pris soudain conscience de l'absurdité de la situation. Il fallait partir ! Je m'habillai sans bruit, posai un baiser sur le front de Sophie, en l'effleurant à peine pour ne pas la réveiller ; et sortis sur la pointe des pieds.

Dans ma chambre j'entassai en vrac mes affaires dans le grand sac de voyage, oubliant un polo Lacoste, ma brosse à dents et une paire de chaussettes. Arrivé au parking, j'ouvris manuellement la porte de la BMW et démarrai le plus doucement possible. Le bruit des pneus sur le gravier de l'allée me faisait l'effet d'une avalanche. En franchissant la grille d'entrée du parc, je me retournai. Il n'y avait personne dehors, les fenêtres de la façade étaient toutes closes. Je m'engageai sur la petite route et, après 200 mètres, je passai la seconde. Le rêve s'achevait. Je roulais vers Paris, le bureau, la routine, et ma petite amie du moment.

Je m'arrêtai au bout de quelques kilomètres dans un petit chemin de terre au milieu d'un champ de blé bordé de coquelicots. Et je m'endormis sur le volant.

À mon réveil, en jetant un œil à la montre de bord, je fus désagréablement surpris. Depuis mon départ du château deux heures s'étaient déjà écoulées. Je me sentais sale, embrumé. Au premier village, l'unique bistrot venait juste d'ouvrir. Je commandai un café et me débarbouillai dans un minuscule lavabo. Le café (qui cachait mal son préfixe « Nes »), la table bancale, le chien pouilleux qui quémandait mes caresses, tout cela me semblait bien terne après les trois jours, et surtout la nuit, que je venais de vivre. J'étais sous l'effet d'une sensation semblable à celle que les toxicomanes appellent « la descente ». Quand l'effet du produit euphorisant se dissipe et que le retour à la réalité est vécu comme une terrible souffrance.

Je repris la route. La petite départementale était déserte. Je poussai le moteur jusqu'à ce que le compteur indiquât 180.

En atteignant le bas d'une petite côte je fus saisi d'effroi. L'asphalte disparaissait sous une grande mare d'eau. À cette vitesse ça ne pardonne pas. J'allais partir en tonneaux. Je crus ma dernière heure arrivée. Ma vie ne défila pas dans ma tête ainsi que le prétend une rumeur populaire. Non ! Je ne vis que deux yeux bleu métal qui me regardaient.

J'écrasai le frein. L'ABS fit entendre son craquement sinistre. Et la voiture s'arrêta pile en bas de la descente, sur un revêtement tout à fait sec. Je suai à grosses gouttes. Mes mains tremblaient sur le volant. Je restai dix minutes sans pouvoir bouger puis une vague d'euphorie envahit mon corps. Et je laissai éclater un rire stupide que personne ne pouvait entendre.

« Ainsi donc, pensais-je, pas besoin d'aller sous les tropiques pour voir des mirages. Ces flaques d'eau qu'on voit sur la route en été, et qui disparaissent comme par enchantement quand on arrive dessus, sont identiques aux oasis fantômes que voient les bédouins dans le désert. »

Par trois fois je rencontrai encore ces mares trompeuses. Au lieu de ralentir, je prenais un malin plaisir à accélérer à leur approche, juste motivé par la satisfaction enfantine de pouvoir arborer un sourire de triomphe en les voyant s'évanouir.

Le lundi suivant je n'allai pas au travail. Je fis passer pour une crise de rhume des foies ce qui n'était qu'un peu de vague à l'âme. Et il me fallait un peu de temps pour accomplir les recherches que je m'étais promis de faire. Internet commençait juste à conquérir le marché du grand public, et moi, toujours en retard d'un mètre, je n'avais pas la connexion. Je procédai donc « à l'ancienne ». Dans les rayonnages de la grande bibliothèque de Beaubourg, je fis main basse sur tous les bouquins consacrés aux illusions d'optique, aux mirages et phénomènes atmosphériques et les consultai sur une table isolée des autres lecteurs. Je fus un peu étonné du résultat de mon travail.

Les histoires de Monsieur Poznanski, mirages inférieurs, supérieurs, la fée Morgane, Peary et sa terre imaginaire, le projecteur au rayon courbé qui ne s'allume que deux fois par an..., tout cela était rigoureusement authentique ! Et les propos que cet homme extravagant avait tenus samedi dernier devant moi ne comportaient pas la moindre exagération !

Je m'intéressai ensuite à l'histoire scandinave autour de l'an mille. La légende d'Éric de Suède en était une, visiblement. Je ne trouvai pas trace de ce personnage. Par-contre certaines coïncidences me sautèrent aux yeux. Si l'on situait l'histoire en Islande plutôt qu'en Suède, on trouvait bien un certain Éric le rouge qui découvrit le Groenland en 985, et qui pouvait être le père du héros. D'autre part, l'année 1000 était exactement celle de l'adoption du christianisme en Islande. Il n'est pas étonnant qu'un récit venant du fond des âges, traduit pour le narrateur polonais en mauvais anglais par un Frison et réécrit de mémoire avant de m'être conté, toujours de mémoire, ait pu subir quelques déformations ! Et ce qui posait problème n'était que l'identité du héros ! Que représentaient la Suède et l'Islande pour des paysans hollandais du moyen âge ? Je décrétai unilatéralement pour la satisfaction de mon esprit, qu'il y avait du vrai là-dedans. Et que ce saint Éric était un personnage historique. J'abandonnai mes investigations à ce sujet.

Puis je cherchai dans les rayons consacrés aux livres étrangers le fameux « A world of illusions ». Sans grand espoir... Et malheureusement sans succès ! J'en fus assez déçu. Mais j'avais appris beaucoup de choses et je me promis de fréquenter plus souvent la bibliothèque.

Le lendemain matin, je retrouvai Pincheux devant la machine à café. J'éludais habilement toutes ses questions concernant mon emploi du temps de samedi soir et ma fuite précipitée. Mais je voyais bien qu'il essayait de me tirer les vers du nez. Il pensait qu'il y avait anguille sous roche mais sans pouvoir distinguer l'anguille ! Je réussis à rester discret et, devant mon mutisme résolu, il finit bien vite par abandonner son harcèlement.

Moins de trois semaines plus tard, un vendredi soir sur les coups de neuf heures, mon téléphone sonnait. C'était Sophie ! Qui m'appelait d'une cabine à la gare Montparnasse. Elle venait à Paris pour le week-end, en visite chez une amie. Je lui proposai de venir la chercher. Elle n'avait pas dîné. Nous finîmes la soirée dans un restaurant des Halles.

Trois mois plus tard, nous nous mariâmes à l'église d'Alésia, à côté de chez moi, par une belle journée d'octobre. En novembre de l'année suivante, elle me donna une petite fille. Nous choisîmes un prénom qui, après des siècles d'oubli, revenait furieusement à la mode : Morgane. En nous promettant d'appeler le deuxième bébé Éric ou Marien.

J'étais heureux. Enfin ! Et je le suis toujours. À ma grande surprise, je suis amoureux de ma femme comme au premier jour. Cette constance dont je m'imaginai incapable m'étonne de jour en jour. Il n'y a qu'une explication à cela : Sophie et moi sommes faits l'un pour l'autre !

III

Nous parlions rarement des circonstances de notre rencontre et de l'homme qui en avait été le témoin. Et ces conversations ne duraient jamais longtemps car, allez savoir pourquoi, après cette évocation nous ne tardions jamais à faire l'amour !

Mais une idée fixe s'insinuait dans mon esprit ; pour le deuxième anniversaire de notre mariage, je voulus offrir à Sophie le « livre des mirages ». Je visitai les bouquinistes des quais et les librairies anglaises du quartier latin mais ne le trouvai pas. Elle dut se contenter d'un diamant !

Quelques années plus tard, je profitai d'un déplacement professionnel pour emmener ma femme à la découverte de l'Amérique. Nous laissâmes les enfants chez leurs grands-parents, ravis de l'aubaine. Après un congrès ennuyeux à New York, nous louâmes une voiture. Notre itinéraire longeait la côte est, de la Nouvelle Angleterre jusqu'à l'extrême pointe sud de Floride.

À Philadelphie nous fîmes une étape, que j'avais planifiée un peu trop longue au goût de ma femme, en rapport à l'intérêt de la ville. Détestant faire les courses, comme la plupart des hommes, je réussis à convaincre Sophie d'aller seule faire du shopping tout un après-midi. Mais au lieu de visiter des fournisseurs de matériel informatique ainsi que je lui avais dit, je fis le tour des libraires. Aucun d'eux n'avait jamais entendu parler de Mister Poznanski, du professeur Duchowny, encore moins d'un livre s'intitulant « A world of illusions ». Les éditions Thorpe ne figuraient pas sur l'annuaire de la ville et, quand je demandai à un vieil employé de la bibliothèque s'il était possible que cette maison ait pu exister dans le passé, il me répondit catégoriquement qu'aucun éditeur de ce nom n'avait jamais produit de bouquin aux Etats Unis.

Je n'y comprenais rien ! J'avais pourtant tenu ce livre entre mes mains ! J'étais confronté à un mystère, un paradoxe formé de vérités contraires que je ne pouvais résoudre. Le livre des mirages était-il un faux ? Dans ce cas pourquoi l'auteur de cette mystification avait-il pris la peine de fabriquer, à ses frais, un aussi luxueux volume ? D'où venaient les photos ? Et surtout, comment se faisait-il qu'un mirage soit apparu comme par enchantement un soir de juin dans le parc d'un château pour lui donner l'occasion de montrer son œuvre aux deux spectateurs ? Ou tout cela n'était-il qu'une illusion ; l'apparition d'un fantôme venant d'une autre dimension ? Ou l'intervention d'un bon génie dans la vie de deux êtres afin qu'ils s'unissent pour le meilleur et pour le pire ?

Outre la déception et l'angoisse, ma conscience me tracassait. Je ne mentais jamais à ma femme ; et je devais le faire, pour la première fois ! Un mensonge qu'on a prévu de révéler n'en est pas un. Je comptais rentrer à l'hôtel avec un paquet cadeau et dévoiler à Sophie mon emploi du temps de cet après-midi. Et je ne pouvais le faire. Pour ne pas la décevoir. Et surtout pour ne pas lui communiquer l'extrême désarroi dans lequel j'étais plongé.

Le soir je parvins à dissimuler mon trouble et, durant le reste du voyage, je fis bonne figure. Sophie ne s'aperçut de rien ; et ces vacances en amoureux se passèrent comme prévu. Et même mieux que prévu ! Mon désir de la protéger associé à la culpabilité que je ressentais envers elle me rendait encore plus gentil qu'à l'habitude. Au moindre prétexte je lui offrais des fleurs. Et j'accédais à tous ses désirs ; à Disney world je fis sans broncher trois fois avec elle le tour du pays imaginaire de Peter Pan. Nous fîmes des promenades sur la plage au soleil couchant et des siestes coquines dans les motels. À Key Largo, dans un petit restaurant qui dominait la mer, nous eûmes un fou rire qui dura plus d'une heure, pour une raison dont nous ne nous souvenons pas, mais qui déclenche notre hilarité

chaque fois que nous l'évoquons.

Dans les mois qui suivirent, mon angoisse se calma progressivement, puis disparut complètement. Je finis par admettre que la soirée où j'avais rencontré Sophie avait été tout simplement une soirée magique, au premier sens du terme, et qu'il ne fallait pas s'interroger davantage. D'ailleurs l'existence de chacun d'entre nous n'est-elle pas constamment confrontée à des phénomènes véritablement magiques ? L'amour, la mort, et surtout la vie nous paraissent aller de soi. Mais quand on y réfléchit un peu on ne peut que les qualifier de phénomènes surnaturels !

Le bonheur est une notion abstraite, impalpable. Mais celui qui envahit ma vie depuis un certain soir de juin est sans conteste pour moi la part la plus tangible de mon existence. Tout le reste, tous les éléments matériels qui ont construit ce bonheur, n'est qu'un rêve. Comme si le cours de mon destin depuis ce soir magique n'était qu'illusion, mirage, « fata Morgana ».

Table des matières

La casserole maudite

Le signe

La vengeance de Mahir

Il colore dell'estate

La pythie du Parnasse

L'étranger

Clotilde

Le jugement de Suleyman

Premier contact

Fata Morgana

Palmarès

Certains textes publiés dans ce recueil ont été distingués dans des concours littéraires

La casserole maudite : 1^{er} prix au concours de la ville de Montélimar en 2003 (prix Charles Moulin – catégorie : contes.)

La vengeance de Mahir : 2^e prix au concours de la ville de Paray-le-Monial en 2008.

Il colore dell'estate : prix spécial du jury au concours « lettres de sable » à Palavas-les-Flots en 2007 ; édité dans le recueil 2007 des lauréats aux éditions du Roure « couleurs d'été », et dans celui du concours BNKids.

L'étranger : accessit au concours des Apollon d'or en 2007.

Fata Morgana : premier accessit du prix de la nouvelle au 43^e concours de l'A.A.A.A. en 2003.

Cet ouvrage est disponible en version papier sur le site TheBookEdition (<http://www.thebookedition.com/>)

Du même auteur

Ivan – nouvelle - éditions Jacques Flament. Collection *côté court*.

Livres auto-édités

(TheBookEdition)

Et d'autre part... – recueil de nouvelles.

Que des problèmes – signé Baykus – recueil de mots croisés.

Participations

Albanie, le Pays de Aigles – de Wanda Siedlecka ; préface – éditions Jacques Flament.

Nouvelles publiées en numérique dans des recueils collectifs – éditions l'Anthologiste :

Histoires à lire avant un rendez-vous

Histoires à lire avant la fin du monde

Histoires à lire sur le trône

Recueil de nouvelles publié sur le site TheBookEdition :

Mosaïque – signé Emmanuelle Fontenoy.